HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

DEUXIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LÉOPOLD I L'ILLUSTRE, PREMIER MARGRAVE D'AUTRICHE DE LA MAISON DE BABENBERG OU BAMBERG, JUSQU'À HENRI II DIT JASOMIRGOTT, PREMIER DUC D'AUTRICHE.

DE 983 À 1141.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

Page

Extrait de tables généalogiques, concernant la Maison de Babenberg 1

CHAPITRE I.

Léopold I l'Illustre, premier margrave d'Autriche de la Maison de Babenberg ou Bamberg, de 983 à 994 5

CHAPITRE II.

Henri I, dit le Fort, de 994 à 1018 22

CHAPITRE III.

Albert I le Victorieux, et Léopold II dit le Preux Chevalier, son fils, de 1018 à 1056 46

CHAPITRE IV.

Erneste-le-Vaillant, de 1056 à 1075 84

CHAPITRE V.

Léopold III le Bel. de 1075 à 1096 104

CHAPITRE VI.

Page

Lèopold IV le Pieux, de 1096 à 1136 138

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Léopold V le Libéral (de 1135 à 1141). Tableau de la situation où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période 199

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

Henri II dit Jasomirgott, premier duc d'Autriche, de 1141 á 1177 227

CHAPITRE II.

Léopold VI le Vertueux, de 1177 à 1194 278

CHAPITRE III.

Frédéric I le Catholique, de 1194 à 1198 305

CHAPITRE IV.

Léopold VII le Glorieux, de 1198 à 1230 311

CHAPITRE V.

Page

Frédéric II le Belliqueux, dernier duc d'Autriche de la Maison de Babenberg, de 1230 à 1246 347

CHAPITRE VI.

Prétendants à la succession d'Autriche, après l'extinction de la race masculine de la Maison de Babenberg. Troubles et guerres pendant l'interrègne de l'Empire, de 1246 à 1251 388

CHAPITRE VII.

L'Autriche sous Ottocare II, roi de Bohème. Guerres de ce prince avec le roi Béla IV de Hongrie, au sujet des possessions autrichiennes. Fin du grand interrègne (de 1251 à 1273). Tableau de la situation, où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période . . 413

LA SUITE DE LA TABLE DE LA IIIème ÉPOQUE AU VOLUME PROCHAIN.

EXTRAIT

de

Tables généalogiques concernant la Maison de Babenberg, tirées de divers chronologistes et historiens.

I. Table généalogique, selon le système d'Aventin.

Léopold I (Luitpold), duc de Bavière, tué par les Hongrois en 907 ou 908.

Arnoul I, surnommé le Mauvais; il n'obtint le duché de Bavière qu'à la mort du roi Louis, l'an 912 ou 913.	Bertoud, duc de Bavière; les fils d'Arnoul-le-Mauvais ayant été exclus de la succession paternelle par l'empereur Othon I.

Éverard, privé du duché de Bavière par Othon I, en 938, se trouve réduit à ses domaines allodiaux en Souabe, dans le Nordgau et le canton de Babenberg.	Arnoul II, comte de Scheyern et palatin de Bavière.	Herman, comte palatin du Rhin.

Bertoud II, comte de Bojarie (*Bojariae*) et possesseur de biens allodiaux.	Léopold (Luipoldus), surnommé l'Illustre, obtint d'Othon I la Marche orientale, faisant partie de la Bavière. Sa descendance fut appelée la ligne babenbergeoise, parce qu'elle possédait des biens allodiaux dans le canton de Babenberg, pour la distinguer de la ligne palatine et de celle de *Scheyern*.

II. Table généalogique, selon Fugger.

Léopold I, margrave d'Autriche, mort sans enfants: son frère lui succéda.	Albert I, chez d'autres, Éverard, II. margrave d'Autriche.

Léopold II, surnommé l'Illustre; III. margrave.

III. Table généalogique, selon Pez.

Albert, comte de Babenberg, décapité.

Léopold l'Illustre, premier margrave d'Autriche.

IV. Table généalogique, selon Eccard.

Henri, duc francique *(Franciscus)* des Thuringiens et des Saxons, mort en 886.

Adalbert, comte de Babenberg, décapité l'an 905.	Henri, comte, tué en 902.	Adelard, comte, décapité aussi l'an 902.

Bertoud, comte. Othon, comte.

Adalbert de Mertala ou Amardela, comte, mort en 954.

Léopold l'Illustre, margrave de la Bavière orientale, décédé l'an 994, marié à Richeza.

V. Table généalogique, selon Alold.

Henri, duc de la France orientale, mort en 886.

Adelard, comte, décapité l'an 902.	Adalbert l'Illustre, comte de Babenberg, décapité l'an 908. Épouse: Brunilde, fille d'Othon, duc de Saxe, et soeur d'Henri-l'Oiseleur et de Baba.	Henri, comte, tué l'an 902.

Adalbert II; il fut obligé de prendre la fuite avec sa mère, n'étant âgé que de cinq ans. Il mourut en héros dans la bataille qu'on livra près de Mersebourg aux Magyars, en 933.

Léopold, dans la suite surnommé l'Illustre, naquit en 923. Il fut désigné *(designatus)* pour Ier margrave d'Autriche par l'empereur Othon I, l'an 943, et arriva en ce pays dans le courant de l'année suivante. Il en expulsa les Hongrois en 979, après avoir pris Melk etc.

VI. Table généalogique, selon Adrien Rauch.

Henri, duc de Franconie, † 886.

Adalbert, comte de Babenberg, décapité l'an 905.	Adelard, comte, mort en 902.	Henri, comte, tué l'an 902, marié à Baba, fille d'Othon de Saxe.
		Bertoud, comte.
		Adalbert de Mertala ou Amardela, † 954.

Léopold, margrave d'Autriche.	Bertoud, margrave francique *(fränkischer)* contre les Bohèmes, † 980.	Popon, évêque de Wurzbourg.

VII. Table généalogique, selon Const. François de Kauz.

Othon l'Illustre, duc de Saxe en 880. Gouverneur de Milan en 894. † 912.		Henri, duc de Franconie, † 886.
Henri-l'Oiseleur.	Brunilde. Baba.	
	Adelard. Henri.	Adelbert, comte de Babenberg, décapité 908. Épouse: Brunilde.
		Adelbert II, Général contre les Magyars.
		Léopold l'Illustre, I. margrave de l'Autriche au-dessous de l'Ens et du Danube.

VIII. Table généalogique, annexée à l'ouvrage du baron *Joseph de Hormayr*, ayant pour titre: *Wien, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten. Wien 1823.*

Othon, duc de Saxe.

Henri, comte et général en chef des Francs orientaux 886. Duc de Neustrie en 885. † 28 août 886. Épouse: Baba, fille d'Othon, duc de Saxe. C'est d'elle que vient le nom de Babenberg.	Baba, épouse d'Henri de Babenberg.	Henri l'Oiseleur, Roi en 918. † 936.

Adalbert de Babenberg, comte, en 897. Garde des limites (*Markhüter*) dans la France orientale (*in Ost-Franken*), décapité en 906. Épouse: Brunilde.	Henri, margrave, 897. † 902.	Adelard de Babenberg, 897. † 902.	Othon-le-Grand, † 973.	Henri, duc de Bavière, † 955.

Adalbert, né 903, † 933 *dans la bataille de Mersebourg contre les Magyars.*		Othon II, † 983. Il confère à Léopold la Marche Orient.
		Othon III, † 1002.

Léopold I (l'Illustre), né 923. Sauveur d'Othon-le-Grand, son cousin, à la chasse, et par ce motif comte du Donaugau, et 983 de la Marche Orientale. Fondateur de Melk. † à Wurzbourg le 10 août 994. Épouse: Richarde ou Richinga d'Ammerthal.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE D'AUTRICHE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

Léopold I l'Illustre, premier margrave d'Autriche de la Maison de Babenberg ou Bamberg.
De 983 à 994.

Il n'existe peut-être point de Maison souveraine en Europe, sur l'origine de laquelle il y ait tant de systèmes divers que sur celle de Babenberg ou Bamberg. À l'appui de cette assertion je joins ici un extrait de tables généalogiques concernant la susdite famille, toutes plus ou moins différentes l'une de l'autre, avec indication des chronologistes et historiens de qui elles ont été tirées [1]). Quoiqu'aucune de ces généalogies ne soit à l'abri de la critique, et qu'on ne puisse faire remonter, avec une certitude diplomatique, la filiation de cette ancienne et illustre famille que jusqu'au margrave Léopold I, il est du moins hors de doute que l'opinion d'Aventin et d'autres historiens et généalogistes, qui ont voulu faire descendre ce prince

[1]) Voir les tables généalogiques après celle des matières.

de Luitpold ou Léopold, père d'Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, tout accréditée qu'elle est dans les pays étrangers, n'a aucun fondement; car Othon, évêque de Frisingue, frère de Henri II dit Jasomirgott, duc d'Autriche, et qui, comme descendant lui-même du margrave Léopold I, devait bien connaitre la généalogie de sa Maison, parlant d'Albert, fils de ce dernier prince et 3ème margrave d'Autriche, rapporte dans le 15ème chapitre du second livre de ses annales, que la tradition dérivait son origine d'Adalbert ou Albert qui fut décapité sous le règne de Louis III dit l'Enfant *(ex hujus Alberti [decollati] sanguine Albertus, qui postmodum marchiam orientalem, id est Pannoniam superiorem Ungaris ereptam romano imperio adjecit, originem duxisse traditur)*. Il est vrai que cet annaliste, en nous apprenant que le margrave Albert I, fils de Léopold l'Illustre, est issu du sang d'Albert ou Adalbert le décapité, nous laisse en doute si le margrave Albert I descend directement, de père en fils, d'Adalbert le décapité, ou seulement d'une ligne collatérale de la même Maison. Mais s'il est vrai que ce dernier est le bisaïeul paternel du premier, comme *Alold* le dit, et comme le *baron de Hormayr*, qui fait autorité, le confirme [1]), toute incertitude à cet égard vient à cesser. Au reste, quoiqu'il en soit, *Léopold I* dit *l'Illustre* fut incontestablement la tige des margraves et ducs d'Autriche de la Maison de Babenberg. *Bertoud*, son frère, qui selon *Adrien Rauch* et autres était margrave ou comte des limites de *Schweinfort*, c'est-à-dire commandant de la Marche francique *(fränkische Mark)* contre les Bohèmes, fonda la ligne de Babenberg-Schweinfort.

Léopold I, né 923, passa sa jeunesse à la Cour

[1]) Voir les tables généalogiques V et VIII.

d'Othon-le-Grand, son proche parent qui, voulant reconnaître les services signalés que les ancêtres du jeune comte, et surtout son père *Adalbert II* [1]), avaient rendus à l'Empire, le garda constamment auprès de sa personne et lui servit de guide et de tuteur. Il confia son éducation à des hommes sages et vertueux, le fit instruire dans les exercices de chevalerie et lui procura les moyens d'acquérir toutes les connaissances convenables à son état. Léopold répondit à ces soins avec une docilité si cordiale et un zèle si ardent, que l'empereur Othon sentit bientôt pour son protégé une affection vraiment paternelle. Un événement qui eut lieu quelques années après resserra encore davantage ce doux lien. L'Empereur poursuivant un jour à la chasse un sanglier mâle, son arc se rompit dans l'instant même, où il allait décocher la flèche pour abattre l'animal. Léopold, qui accompagnait le prince, apercevant le danger de son maître, s'élance, lui remet son arbalète et le sauve par là d'une mort presque certaine [2]). Othon, admirant la présence d'esprit de son jeune compagnon, et pénétré de reconnaissance pour le service qu'il vient de lui rendre, embrasse son libérateur et lui promet le premier grand fief qui viendrait à vaquer. Comme aucun témoin n'était présent, le monarque donna au jeune comte l'arc cassé, en disant qu'il l'autorisait à

[1]) Quelques historiens, et nommément *Alold* et *Hormayr*, rapportent qu'Adalbert II resta dans la bataille de Mersebourg, l'an 933, et selon *Schels* il mourut des suites de ses blessures, après avoir dégagé le château de Möringen (à deux lieues d'Augsbourg), assiégé par les Magyars en 954 (voir son ouvrage: *Geschichte der Länder des österreichischen Kaiserstaates. B. 4, S 118 und 119). Eccard* et *Rauch* placent également la mort d'Adalbert dans l'année 954 (voir les tables généalogiques IV et VI).

[2]) Selon d'autres ce fut un ours d'une énorme grandeur, qui saisit de ses pieds et de ses dents voraces la lance dirigée contre lui et la mit en pièces.

reproduire ce signe en tout temps et en tout lieu, pour lui rappeler et sa délivrance et sa promesse.

Dès que Léopold fut parvenu à l'âge viril, il suivit son bienfaiteur dans toutes les guerres, et le seconda avec le plus grand zèle dans toutes ses entreprises. En récompense Othon lui conféra le comté de Donaugau sous Straubingen, voisinant la rivière d'Eiterach, ainsi que celui de Sundgau, entre l'Iller et l'Inn, sur les confins du Tyrol.

L'empereur Othon II trouva en Léopold un partisan aussi fidèle et aussi zélé qu'avait trouvé son père; mais, quoique ce prince rendit justice aux mérites de ce brave vassal, il donna néanmoins la préférence au comte Burcard, lors du rétablissement du margraviat de la *Marche orientale* ou *Avarie*, dont il investit ce seigneur qui avait toute sa confiance; et ce ne fut que vers la fin de sa carrière (983) que, se rappelant sans doute du temps de sa jeunesse le service important que le comte de Babenberg avait rendu à son père, et que Léopold, par une fierté naturelle, n'avait jamais cherché à faire valoir, lui conféra cette charge, vacante par la mort du margrave Burcard qui avait été tué dans un combat en Calabre (982), comme il a déjà été rapporté.

Le premier soin de Léopold, après avoir été revêtu de sa nouvelle dignité, fut de lever, à ses propres frais, un corps de troupes, avec lequel il se mit en marche pour prendre possession de son gouvernement. Cette précaution était très-nécessaire, attendu que les Magyars, que je nommerai dorénavant *Hongrois*, avaient depuis quelque temps recommencé à inquiéter et à molester les cantons entre l'Ens et le mont Cétique *(Kahlenberg)*. Aussi longtemps que le margrave Burcard, qui savait très-bien défendre et faire respecter les frontières du pays confié à sa garde, avait été présent, les Hon-

grois, affaiblis par la défaite totale qu'ils avaient essuyée dans l'Orient, s'étaient tenus tranquilles; mais à peine eut-il quitté ce pays, qu'ils renouvelèrent leurs anciennes courses sur le territoire autrichien. Voulant profiter des troubles qui agitèrent l'Allemagne après la mort d'Othon II, ils entrèrent hostilement dans le pays au-dessous et au-dessus de l'Ens et fondirent même sur l'évêché de Passau, pillant et saccageant les bourgades et trainant en esclavage les habitants de ces contrées. Dans la position critique, où se trouvait alors l'Allemagne, elle eut difficilement échappé à un nouvel envahissement de la part de ce peuple belliqueux et entreprenant, si le margrave Léopold n'était arrivé à temps pour secourir les pays menacés. Ce brave capitaine, qui brûlait de combattre les Hongrois et de délivrer pour jamais l'Avarie et l'Allemagne de ces redoutables ennemis, parut tout-à-coup avec sa petite armée sur les bords de la rivière d'Erlaf. Son nom, ses vertus, ses projets, assemblent autour de lui un grand nombre de chevaliers de divers pays. Les anciens habitants de l'Autriche, à qui il fait entrevoir qu'ils pourraient briser un joug étranger, viennent en foule se ranger sous sa bannière. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On se presse autour de lui, on demande à être conduit au combat, on veut vaincre ou mourir avec lui. Pour ne pas laisser refroidir ce noble enthousiasme, notre nouveau margrave se met incontinent à la recherche de l'ennemi, et l'ayant bientôt atteint, il lui livre bataille. Léopold triomphe, et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas le temps aux vaincus de se reconnaître. Il les poursuit jusqu'à *Melk*, leur forteresse frontière, et en fait le siège. Les Hongrois avaient une nombreuse garnison dans cette ville qu'ils croyaient avoir rendue si imprenable, qu'ils y avaient transporté une grande partie de leurs trésors. Mais les difficultés qu'offrait la conquête

de cette place, loin d'intimider Léopold, ne servirent qu'à développer la fermeté de son âme et les ressources de son génie. Il ordonne l'assaut, et la ville est enlevée de vive force (984). Afin d'empêcher que cette forteresse ne devînt un point d'appui pour les Hongrois, au cas qu'ils s'en rendissent maîtres de nouveau, il la fit démanteler. Dans la même année Léopold conquit aussi le château fort de *Mödling* [1]), qui rendait les Hongrois maîtres des montagnes et leur ouvrait constamment un libre passage dans le pays supérieur. *Geisa*, successeur de *Toxus*, duc des Hongrois, terrifié par la prise de son *château de fer* (Melk) et par celle de la forteresse non moins importante de Mödling, n'osa plus tenir la campagne, il abandonna à son vainqueur tout le pays jusqu'au mont Cétique, et de l'autre côté du Danube les cantons jusqu'aux rivières de Theya et de Morave. Voulant entretenir la bonne intelligence avec le margrave Léopold, il chercha à détourner ses sujets de leur vie inconstante et aventurière, et surtout à leur faire renoncer à leurs courses dévastatrices sur le territoire autrichien.

Léopold établit sa résidence dans le voisinage de Melk. Il fonda dans cette ville une abbaye de chanoines réguliers et y fit bâtir une église en action de grâces pour l'heureux succès de ses armes qu'il attribua, en chevalier vraiment chrétien, bien plus à la protection divine qu'à la force de son bras.

Ce fut alors que commença une ère nouvelle pour l'*Autriche* [2]), qui à l'arrivée de Léopold se trouvait à

[1]) Le château de *Mödling* ou *Medling* (Medilice, Wedlich), situé à un quart de lieue du bourg du même nom, devint dans la suite la résidence ordinaire des princes de la ligne cadette de la Maison de Babenberg. L'ancien château forme aujourd'hui avec celui de Liechtenstein et le village de Briel (quartier dit *Unter-Wienerwald)* une seigneurie appartenante au prince régnant de Liechtenstein.

[2]) Quoique ce pays, qu'on désignait jusqu'alors indifféremment sous le nom

peu près dans le même état misérable où elle était lors de sa délivrance par Charlemagne. Les bourgades étaient saccagées, les villages ruinés et presque sans habitants; il y régnait le silence du tombeau. Les traces de dévastation étaient récentes; le sol, arrosé de sang, fumait encore. On ne voyait partout que des malheureux sans abri et expirant de besoin. Léopold, voulant promptement remédier à ces maux, fit venir de nouveaux habitants de la Bavière et de la Franconie, pour cultiver les terres qui pour la plupart étaient en friche, faute de laboureurs. Pour faciliter et accélerer la population il parut en 985 un décret qui exemptait tous ceux, qui viendraient s'établir en Autriche, du payement d'impôts et du service militaire. Cette mesure de sage politique attira un grand nombre d'étrangers, à qui les grands avantages que leur procurait leur établissement en ce pays firent bientôt oublier leur ancienne patrie. Outre ces colons, quelques-uns des chevaliers et nobles francs, qui avaient combattu sous les drapeaux du margrave Léopold, se fixèrent en ces contrées, et devinrent les souches des familles les plus distinguées de l'Autriche.

Le margrave Léopold considérait le territoire que Geisa lui avait cédé comme sa propriété foncière, et ce à bon titre, attendu qu'il avait fait cette conquête avec ses propres soldats et sans le moindre secours étranger. Les princes d'Empire, ne méconnaissant point le service éclatant que Léopold avait rendu à l'Allemagne, qui sans lui aurait été indubitablement envahie et ravagée de nouveau par les Hongrois, ne lui enviaient pas sa nouvelle acquisition, qu'ils ne regardaient d'ailleurs que comme un juste

de *Marche orientale* et *Avarie,* fut appelé au temps d'Othon III *Ostirrichi* et qu'il reçut dans la suite encore d'autres dénominations à peu près semblables, je ne me servirai plus que de celle d'*Autriche,* pour éviter toute méprise.

dédommagement pour les pertes que sa famille avait jadis essuyées par la confiscation de ses domaines en Franconie.

Henri II le-Querelleur, duc de Bavière, voyait seul d'un oeil jaloux la gloire et les mérites du margrave Léopold. C'était le même Henri qui avait été rélegué par Othon II à qui il avait disputé la couronne impériale. Après la mort de ce monarque, il sortit de sa prison et, sous prétexte de servir de tuteur au jeune Othon III, son cousin [1]), qu'on avait ramené en Allemagne, il s'empara de sa personne et le conduisit à Magdebourg; mais son véritable dessein était de se placer lui-même sur le trône impérial. L'Allemagne se divisa en deux factions. Le duc Boleslas de Bohème et son beau-frère Micislas de Pologne se déclarèrent pour Henri de Bavière, qui se fit proclamer roi de Germanie à Quedlimbourg. Mais Villégis, archevêque de Mayence, qui avait été élevé à cette dignité par Othon II, guidé par la reconnaissance, défendit avec tant de zèle la cause du jeune monarque, que plusieurs princes de l'Allemagne se liguèrent contre l'usurpateur, qui fut obligé de relâcher le prince et de le reconnaître pour empereur; moyennant quoi on lui rendit la Bavière. Après la mort d'Othon I, duc de Bavière, de Carinthie *(Carantanie)* et de Souabe, les deux premiers duchés avaient été donnés à Henri III le-Jeune, vulgairement appelé Hezilon, fils de Bertoud, frère d'Arnoul-le-Mauvais. Mais dans une Diète tenue à Francfort, l'an 985, on fit un arrangement, en vertu duquel Henri-le-Querelleur eut la Bavière et Hezilon la Carinthie, y compris le Pusterthal en Tyrol *(Rhétie)* et les districts entre les sources de l'Eisach et de l'Adige jusqu'à Botzen, qui faisaient alors partie de la Carinthie. On y ajouta encore les Marches de *Vérone* et d'*Aquilée*.

À peine Henri-le-Querelleur fut-il réintégré dans

[1]) Le père de Henri était frère de l'empereur Othon-le-Grand.

ses États, qu'il commença à vexer le margrave d'Autriche qui lui faisait ombrage, comme pouvant un jour devenir pour lui un rival dangereux. N'osant toutefois rien entreprendre par lui-même contre Léopold, il eut recours à l'intrigue. L'évêque de Passau avait obtenu des empereurs carlovingiens certains droits sur quelques villes et bourgs dans la basse Autriche; mais ces droits n'existaient plus depuis l'occupation de ce pays par les Hongrois, et Léopold, qui avait reconquis ces places au prix de son sang et avec ses propres troupes, se les étaient attribuées comme de raison. Le duc Henri, qui voulait empêcher le margrave d'accroître en puissance, parvint à persuader Pélegrin, évêque de Passau, à réclamer ses anciens droits, et lui promit d'appuyer sa demande auprès de l'Empereur. Il lui était facile de remplir cette promesse; car, étant proche parent du jeune monarque et ayant su mettre Théophanie, mère et tutrice de ce prince, dans ses intérêts, il était sûr d'obtenir tout ce qu'il exigeait d'eux. Il se fit nommer commissaire impérial pour juger l'affaire litigieuse et s'adjoignit Henri, duc de Carinthie, sur l'appui duquel il pouvait compter. Dans une Diète tenue à Tuln, qui était une des villes conquises par Léopold, on décida sur le témoignage de cinq seigneurs bavarois, tous entièrement dévoués à leur duc, que la douane à Ébersberg, à Trasmaur, à S. Hippolyte *(S. Pölten)*, à Zeiselmauer, de même que la pêche de l'esturgeon, que les bourgeois de Tuln s'étaient appropriée, appartenaient à l'évêché de Passau. Aventin et autres publicistes bavarois ont induit de là que le margrave d'Autriche était sous la dépendance du duc de Bavière, ce que les écrivains d'Autriche nient de la manière la plus positive, étant évident, disent-ils, que le duc Henri de Bavière ne prononça cette sentence qu'au nom de l'Empereur qui l'avait expressément délégué

et commis à cet effet. Selon ces derniers auteurs la Bavière, dans le temps que les ducs de Bavière d'une création plus récente obtinrent ce pays par une grâce particulière des rois de Germanie, fut de nouveau restreint dans ses anciennes limites jusqu'à l'Ens; et les margraves au-dessous de cette rivière défendaient et administraient cette Marche sous la suzeraineté du chef de l'Empire germanique, tout comme ils l'avaient fait sous les empereurs carlovingiens; et lorsque Burcard, prédécesseur de Léopold I, suivit avec le duc de Bavière l'empereur Othon II en Italie, ce ne fut pas comme vassal ou subordonné du premier de ces princes, mais en qualité de grand-officier de la couronne. Chacun d'eux conduisait et commandait ses troupes séparément et n'obéissait qu'aux ordres du chef de l'Empire. Le prince bavarois chercha encore à nuire au margrave Léopold d'une autre manière. Ce dernier, qui avait accordé, comme on sait, de grands avantages aux étrangers qui se fixaient en Autriche, les considérait comme étant soumis exclusivement à sa juridiction; mais Henri de Bavière, de concert avec l'impératrice-mère Théophanie et le duc de Carinthie, pressa tant le jeune Othon que Villégis, archevêque de Mayence, signa enfin, au nom de l'Empereur, un acte qui statuait, que les colons, établis dans les villes ou bourgs sur lesquels l'évêque de Passau avait quelque droit, seraient exempts de la juridiction du margrave, qu'ils ne payeraient à ce dernier aucun impôt, et que tout ce que la Chambre impériale avait à tirer d'eux appartiendrait à perpétuité à l'Église de Passau. Pélegrin, peu satisfait de ces concessions, osa même porter atteinte à l'autorité du margrave Léopold, sans que celui-ci pût réprimer l'audace de ce prélat protégé. On convoqua successivement trois Diètes à Lorch (c'est-à-dire sur la place où est aujourd'hui la ville d'Ens), à

Mautern et à Mistelbach, pour délibérer si l'évêque de Passau était fondé en droit de lever la dîme dans le pays nouvellement conquis. Dans les deux premiers synodes on décida à l'unamité que l'évêché de Passau pouvait dîmer dans les cantons depuis l'Ens jusqu'au mont Cétique près de Königsstätten, et ce de la même manière qu'il l'avait fait avant que ce pays tombât au pouvoir des Hongrois, sans qu'il eût même besoin pour cela de l'autorisation du margrave. On n'excepta que les terres et bourgs, où la dîme avait été ou cédée par l'évêché de Passau lui-même, ou allouée par les empereurs ou rois de Germanie à d'autres églises. Dans le troisième synode, tenu à Mistelbach, on adjugea encore à l'évêque de Passau le même droit dans les cantons au delà du Danube jusqu'à la Morave.

Vers le même temps (987), une disette affreuse vint désoler l'Allemagne, et particulièrement l'Autriche et la Bavière. Nous apprenons à connaître à cette occasion un seigneur autrichien, nommé le comte Meginhelm, qui se montra très-libéral et charitable dans ce temps calamiteux. À côté de lui on trouve aussi les noms d'Arnoul, comte de Wels, de Guillaume, comte de Lambach, et de plusieurs autres Grands de distinction. Comme ces seigneurs n'avaient plus rien à craindre de la part des Hongrois, ils construisirent des châteaux et des villages. Par leurs soins les campagnes se couvrirent d'un peuple industrieux et content, et ce pays, naguère si dépeuplé et languissant dans la misère, se releva au point qu'on vit fleurir des villes et des bourgs sur les lieux qui peu d'années auparavant n'étaient qu'un vaste désert. On croit que la ville de *Stein* et les bourgs appelés *Gumpoldskirchen*, *Bertholdsdorf* et *Guntersdorf* prirent origine sous la régence de Léopold I. Avant cette époque on connaissait déjà dans ces contrées *Tuln*, *Mautern*, *Pechlarn*,

Waidhofen sur l'Ips, *Steinakirchen*, *Wiselbourg* sur l'Erlaf, *S. Hippolyte*, *Zeiselmauer*, *Ardagre*, *Crems* et *Mistelbach*; mais toutes ces villes avaient été tellement maltraitées et ruinées pendant les guerres continuelles dont ce pays avait été le théâtre, qu'il leur fallut bien des années pour se rétablir entièrement. Les principaux endroits dans l'Autriche au-dessus de l'Ens étaient *Linz*, *Wels*, *Ebersberg*, *Ens*, *Pupping*, *Hall*, *Ischel*, *Puchenau* sur le Danube, et les monastères de *Cremsmunster*, de *S. Florien* et de *Monsée*.

Un décret impérial enjoignait aux Nobles de fortifier leurs châteaux, pour se défendre contre les Hongrois, au cas qu'il leur prît envie de faire de nouvelles irruptions dans le pays. Ce fut en conformité de cette ordonnance qu'Ottocare I, qui avait succédé, vers l'an 960, au comte Aribon dans le gouvernement de la vallée dite *Muhr-Thal*, construisit le château et la ville de *Steyer*. Il étendait sa domination sur le Traungau et Ens en haute Autriche, ainsi que sur les cantons de Léoben et de Kraubat en Carinthie.

Peu d'années après l'avénement d'Othon III au trône de Germanie, Lothaire, roi de France, mourut. Ce prince laissa sa couronne à Louis V, surnommé le Fainéant, qui le suivit au tombeau, après avoir régné un an. Comme ce prince n'avait point de postérité, la couronne appartenait de droit à son oncle paternel, Charles, duc de Lorraine. Mais Hugues-Capet, fils de Hugues-le-Grand [1]), ayant réuni les suffrages des seigneurs français, monta en 987 sur le trône, au préjudice de Charles, à qui on ne pouvait pardonner d'avoir rendu hommage à Othon II pour le duché de Lorraine que lui avait donné cet empereur.

[1]) Hugues-le-Grand était fils d'Eudes, comte de Paris, qui sous Charles-le-Simple avait été placé sur le trône par une partie de la nation.

Pendant la minorité d'Othon III, trois illustres dames, l'impératrice Théophanie sa mère, l'impératrice Adélaïde son aïeule, et la princesse Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, sa tante, tinrent le timon de l'État. Des hommes d'un mérite reconnu, et nommément l'archevêque Villégis de Mayence, le comte Hoiko, l'évêque Bernard d'Hildesheim et le docte abbé Gerbert, partagèrent, en partie comme conseillers suprêmes d'Empire, en partie comme instituteurs, avec les trois princesses les soins du gouvernement et de l'éducation du jeune monarque. Ce prince montrait, outre beaucoup de capacité et de zèle pour les sciences, un esprit et une résolution qui annonçaient le futur grand Général. Dès l'âge de six ans (986) il fit sa première campagne contre les Vénèdes septentrionaux qui s'étaient soulevés; mais il n'obtint point de grands succès, quoiqu'il fût efficacement soutenu par le duc Micislas I de Pologne. L'année suivante une partie de ce peuple fut réduit à l'obéissance. Othon III conquit, avec l'armée saxonne et à l'aide des troupes auxiliaires de Pologne, la ville de Brandebourg. À la vérité cette place fut de nouveau perdue après l'éloignement d'Othon, mais les Allemands s'en emparèrent une seconde fois, l'an 992. Quelques années avant (982), les Danois aussi avaient tenté de secouer le joug germanique et renoncé au christianisme, qu'ils avaient été forcés d'embrasser. Ils chassèrent les Allemands du margraviat de Schleswig, et pénétrèrent dans la Saxe septentrionale. Mais le vaillant duc Bernard de Saxe les empêcha de faire de plus grands progrès.

Après la mort du duc Micislas I de Pologne (992), Boleslas II, duc de Bohème, se mêla des querelles qui s'élevèrent entre les fils du prince défunt et prit le parti d'Uladiboi, fils de Micislas et de la princesse bohème Dambrowka, contre Boleslas-Chrobri qui avait été proclamé

duc de Pologne. Les Polonais commencèrent alors les hostilités et ravagèrent la Moravie. Mais ils furent surpris par Boleslas II et chassés du pays; sur quoi l'armée bohème pénétra en Pologne et conquit Cracovie et la partie de la Pologne, qui dans la suite reçut le nom de *Silésie.* À la conclusion de la paix ce pays fut cédé au prince Vladiboi; mais la ville de Cracovie et son territoire restèrent au duc de Bohème.

Pendant ce temps-là l'*Italie*, et principalement Rome, avait été le théâtre des plus affreux désordres. L'évêque de Pavie, Jean XIV, avait succédé 984 à Bénoît VII sur le siège apostolique. Mais Boniface VII, qui avait été expulsé dix ans auparavant, revint de Constantinople où il s'était réfugié; il fit assassiner le pape Jean, et eut le même sort six mois après. En 986 Jean XV fut élevé au pontificat; mais il voyait sa dignité avilie par les Grands de Rome qui depuis la mort d'Othon II avaient, surtout par le moyen du fameux patricien et consul Crescentius, usurpé le gouvernement temporel dans cette capitale. La confusion s'accrut à un tel point, que le pape Jean envoya 995 des ambassadeurs à Othon III, pour l'inviter à se rendre promptement en Italie. Les Grecs, de leur côté, avaient depuis la bataille de Bassentello pris possession de toute la basse Italie. Les princes de Bénévent, de Capoue et de Salerne, qui avaient été auparavant feudataires de l'Empire germanique, firent de nouveau hommage, comme vassaux, aux empereurs de Constantinople. Dans l'année 990 les Milanais se soulevèrent contre Landolphe, leur archevêque, tuèrent le puissant Bonizon, son père, et expulsèrent sa famille. Ensuite Milan se transforma en ville libre, confia le gouvernement à un consul et fut en guerre ouverte avec la Noblesse.

Tandis que tous ces troubles agitaient le midi et le nord de l'Europe, l'*Autriche* jouissait d'une paix et tran-

quillité à laquelle ce pays n'était guère accoutumé. Il était redevable de ce bienfait à la valeur éprouvée et à l'habile politique du margrave Léopold, qui savait à la fois contenir ses turbulents voisins et déjouer les princes, jaloux de sa fortune et de sa gloire. Les limites du margraviat d'Autriche s'étendaient dans ce temps-là depuis l'Ens jusqu'au mont Cétique, vers le sud jusqu'à la Mur, et du côté septentrional du Danube jusqu'à la Morave, la Theya et les montagnes de Bohème. La frontière occidentale d'alors entre l'Autriche septentrionale et la Bavière n'est plus connue.

L'évêque Pérégrin de Passau avait terminé sa vie, l'an 991. Ce prélat s'était montré le digne émule de Séverin, d'Emméran et de Rupert, ces apôtres zélés de la Foi; il avait envoyé des missionnaires en Hongrie, pour éclairer et convertir le peuple de cette contrée qui n'était pas encore sorti des ténèbres de l'idolâtrie. Ces respectables ministres de l'Église remplirent si bien leur mission apostolique, que plus de cinq mille guerriers hongrois embrassèrent la religion chrétienne. Après la mort de Pérégrin le margrave Léopold chercha à faire valoir ses justes prétentions; mais l'évêque Chrétien, réglant sa conduite sur celle de son prédécesseur, sut, au moyen de ses amis à la Cour et des antagonistes de Léopold, rendre vaines toutes les démarches que celui-ci fit à cet égard. Il parvint même à obtenir 993 un octroi royal qui accordait le droit d'indépendance aux bourgs que l'évêché de Passau possédait dans les terres d'un duc ou de quelque autre grand seigneur, et qui interdisait d'exiger une taille ou contribution quelconque des villes et villages appartenants à ce diocèse, quand même auparavant celui-ci aurait été obligé d'en payer une. Léopold protesta contre ces inéquitables concessions qui lésaient sensiblement ses droits seigneuriaux; mais toutes ses réclamations ne purent

faire rendre à son pays les droits qu'il avait perdus. Persuadé qu'il n'obtiendrait rien par la voie de la persuasion, et toutefois trop sage pour avoir recours à des moyens violents, Léopold, qui était septuagénaire, céda, du consentement de la régence de l'Empire, l'administration de l'Autriche à Henri, son fils aîné, comme s'il eût pressenti l'événement funeste qui devait bientôt mettre fin à sa glorieuse carrière.

En été 994, l'évêque Bernard de Wurzbourg engagea le margrave Léopold et son neveu Henri, fils du comte Bertoud, à se rendre dans cette ville, où l'on célébrait la fête de S. Kilien. Voici ce qui avait donné lieu à cette invitation. Le jeune comte Henri ayant été offensé par un officier épiscopal, nommé Évercre, s'était saisi de sa personne et lui avait fait arracher les yeux. L'évêque Bernard en porta des plaintes au chef de l'Empire, qui y fit droit en exilant Henri. Mais bientôt le monarque lui rendit ses bonnes grâces et le raccommoda même avec l'évêque de Wurzbourg. Ce prélat, voulant témoigner publiquement qu'il ne gardait aucune rancune contre le comte Henri, l'invita avec son oncle Léopold à la fête du Saint, ci-dessus nommé. Ils acceptèrent tous deux cette invitation amicale. L'évêque Bernard, cherchant à leur rendre leur séjour à Wurzbourg aussi agréable que possible, donna entre autres divertissements un tournois en l'honneur de ses deux nobles hôtes. Léopold prit tant de plaisir à ces exercices militaires, qu'il ne quittait point la croisée, où il s'était placé pour les voir. Pendant qu'il s'entretenait avec son neveu qui, comme lui, était spectateur de ces jeux, une flèche tirée par un ami d'Évercre et destinée à Henri, vint percer le sein du vieux margrave, et changea subitement la joie publique en un deuil général. La blessure de Léopold fut mortelle; il expira le troisième jour, 10 juillet 994. Le margrave fut d'abord inhumé à

Wurzbourg, d'où on le transporta plus tard à Melk, comme il l'avait expressément ordonné.

Cette cruelle catastrophe plongea la ville de Wurzbourg dans une morne consternation. L'évêque Bernard surtout en fut d'autant plus affligé, que cet événement déplorable s'était passé dans sa résidence, où il avait invité ce digne et brave prince dans la meilleure intention. Mais nulle douleur ne fut comparable à celle qu'éprouvèrent les habitants de l'Autriche, pour qui Léopold avait été un autre Charlemagne. Comme ce grand monarque, il délivra cette contrée de la dure domination qui pésait sur elle; comme ce grand monarque, il repeupla le pays qui à son arrivée était presque désert, il y fit revivre l'agriculture, fonda des établissements pieux, protégea le christianisme, et fut en un mot, comme Charlemagne, le régénérateur et le bienfaiteur de l'Autriche. Aussi la nation reconnaissante lui décerna-t-elle d'une commune voix le glorieux surnom d'*Illustre*, titre qui fut confirmé par tous les peuples de l'Empire germanique, qui perdait en Léopold un vassal fidèle, un preux et intrépide chevalier, et un de ses plus habiles et vaillants défenseurs.

Léopold I l'Illustre laissa de son épouse Richarde ou Richinge d'Ammerthal quatre fils et une fille: *Henri* et *Albert* qui lui succédèrent dans le margraviat, *Erneste* qui devint 1012 duc de Souabe, *Popon*, archevêque de Trèves 1016, et *Christine*, religieuse dans la même ville.

CHAPITRE II.

Henri I, dit le Fort.
De 994 à 1018.

Après la mort de Léopold I, *Henri*, qui exerçait déjà du vivant de son père les fonctions de margrave d'Autriche, fut formellement investi de cette charge. Henri-le-Querelleur et ses adhérents auraient bien désiré de voir quelque autre seigneur revêtu de cette dignité; mais le Roi, ou plutôt la régence de l'Empire qui, malgré la condescendance qu'elle avait eue pour les adversaires du margrave défunt, ne partageait point leurs sentiments haineux, sentit qu'on ne pouvait sans injustice exclure Henri de l'administration d'un pays dont son père avait été à la fois le sauveur et le restaurateur. Il est vrai qu'il n'existait aucune loi écrite qui prescrivît aux empereurs de conférer les fiefs et les grandes charges aux fils de ceux qui en étaient investis; mais c'était depuis longtemps un usage généralement établi de laisser les enfans des vassaux et grands officiers qui avaient bien servi leurs princes et leur patrie, en possession des places qu'avaient occupées leurs pères, afin qu'ils eussent meilleur soin de la culture des terres, qu'ils restassent fidèles à leur suzerain et suivissent en tout le bon exemple de leurs aïeux. Cette ancienne coutume s'était tellement affermie en Allemagne que les empereurs ne pouvaient se dispenser de s'y conformer tout comme à un droit écrit, à moins qu'ils n'eussent de puissants motifs pour s'écarter de cette règle.

Or, bien loin qu'Othon eût la moindre raison plausible pour ôter à Henri de Babenberg le margraviat d'Autriche, la reconnaissance lui faisait, comme chef de l'Empire germanique, au contraire un devoir de l'en investir. S'il en avait agi autrement, il aurait encouru le blâme de la plupart des princes de l'Allemagne, qui n'avaient pas oublié que c'était à la valeur de Léopold qu'ils devaient la paix dont ils jouissaient et peut-être même leur existence politique. D'ailleurs, Othon pouvait bien disposer du margraviat d'Autriche proprement dit qui, tel qu'il subsistait sous le comte Burcard, se réduisait au territoire renfermé entre l'Ens et l'Erlaf; mais il ne pouvait pas le faire à l'égard de la partie de l'Autriche que Léopold avait conquise et qu'il possédait comme un bien allodial. Othon III aurait donc agi fort impolitiquement s'il avait séparé ces deux pays qui, réunis sous le gouvernement d'un seul prince, formaient une barrière bien plus puissante contre la Hongrie, que s'ils avaient été divisés.

Henri-le-Querelleur ayant cessé de vivre en 995, son fils Henri IV lui succéda dans le duché de Bavière. Ce prince sut conserver sur Othon III le même ascendant qu'avait eu son père. Il en profita pour enrichir les évêchés et les couvents, envers lesquels il était très-libéral, lorsque ses propres domaines n'en souffraient point; encore les favorisait-il moins par zèle pour la religion que par jalousie envers les margraves d'Autriche, à l'égard desquels il suivit la même politique que son prédécesseur. Comme il appréhendait que le Roi, parvenu à l'âge de majorité, ne cédât tôt ou tard aux instances du margrave Henri qui réclamait ses droits avec non moins de chaleur que l'avait fait son père, et qu'il ne lui donnât des terres appartenantes à la couronne dans le margraviat d'Autriche, il chercha sans relâche à priver le monarque des moyens de faire de telles concessions. À ces fins, il le sollicitait

constamment de faire des donations aux églises; et pour l'empêcher d'approfondir ses véritables sentiments, il eut soin de cacher ses actions sous le voile de la religion. Tantôt c'était un évêque d'un mérite distingué qu'il fallait récompenser par une augmentation de territoire, et tantôt c'était une église célèbre par ses images miraculeuses qu'il fallait doter plus richement, pour obtenir l'intercession d'un tel patron ou d'une telle patronne. Par ce moyen, il sut persuader à Othon III, qui était un prince vraiment pieux, à donner à Gottschalk, évêque de Frisingue, la seigneurie et le bourg d'Ulmersfeld, qui étaient la propriété du jeune monarque, en échange d'une petite terre près de Crems, appartenante à cet évêché. Quelque temps après, Othon III, alors empereur, donna à la même abbaye l'endroit appelé *Niuvanhova (Markt Neuhof)* entre Osterbourg et Schönbuchel, avec trente charrues de terre entre les rivières d'Erlaf et d'Ips. Dans l'acte passé à cet effet, le 1 novembre 996, la Marche orientale fut appelée, pour la première fois, *Ostirrichi*, d'où est venu le nom d'*Oesterreich (Autriche)*, comme il a été dit au commencement de cet ouvrage. Il est à remarquer que chaque fois qu'Othon III concédait aux églises des terres situées dans le margraviat d'Autriche, il faisait insérer dans l'acte de donation la clause expresse, que c'était à la sollicitation du duc Henri de Bavière; ce qui semble prover que le monarque lui-même n'était pas sûr d'avoir le droit de disposer librement de ces biens. Ce fut sans doute aussi par cette raison que le prince bavarois, qui craignait toujours que ces domaines ne devinssent un jour le partage des princes babenbergeois, et ne servissent à augmenter leur puissance, était si empressé à engager Othon de s'en dessaisir en faveur de l'Église. Mais comme, malgré toutes les donations que l'empereur régnant et ses prédécesseurs avaient faites, la couronne restait

encore en possession de beaucoup de terres en Autriche, le duc Henri engagea Othon III à en concéder aussi aux laïques, sous la condition d'en employer le produit à la fondation d'abbayes ou de couvents. C'est ainsi qu'un nommé Engéric, qu'on dit avoir été seigneur de Langenbach, devint propriétaire de tout ce que le Roi croyait lui appartenir entre les rivières de Tuln et d'Ansbach. C'est aussi à cet Engéric que doit son existence l'abbaye de S. André sur la Trasen, qu'il fonda d'après l'engagement qu'il avait contracté.

On a vu au chapitre précédent quelle était la situation de l'*Italie* à l'époque où le pape Jean XV sollicita Othon III de se rendre dans ce pays. Ce prince partit enfin au mois de février 996 pour la Lombardie. Il célébra la fête de Pâques à Pavie et continua ensuite son voyage. Pendant sa marche vers Ravenne il apprit la mort du pape Jean XV. Sur la proposition du Roi, Brunon, son cousin et fils d'Othon II, duc de Franconie et de Carinthie, fut promu au pontificat et sacré sous le nom de Grégoire V. Ce pape plaça la couronne impériale sur la tête d'Othon III, qui à son retour en Lombardie reçut aussi celle d'Italie à Milan. Pendant son séjour à Rome, l'Empereur avait rendu un arrêt de bannissement contre Crescentius, qui avait été le principal mobile des horreurs qui s'étaient commises dans cette capitale depuis bien des années. Mais il leva cette sentence à l'intercession du pape Grégoire, qui espérait que cet acte de clémence assurerait la soumission du consul romain. Le pontife se convainquit bientôt qu'il avait trop favorablement jugé cet homme ambitieux et intriguant. À peine l'Empereur fut-il retourné en Allemagne, que Crescentius chassa le pape Grégoire de Rome. Il plaça sur le siège apostolique le perfide Jean, évêque de Plaisance, qui était revenu de Constantinople où il avait négocié le mariage d'Othon III avec une prin-

cesse grecque. L'antipape Jean XVI promit aux Romains de se contenter de la puissance spirituelle et d'abandonner la puissance temporelle à Crescentius, s'engageant en même temps à reconnaître le patronage des empereurs grecs. Grégoire V prononça dans le synode de Pavie l'excommunication contre l'antipape Jean et le consul Crescentius. Mais tous les deux ne s'en mirent pas en peine; Crescentius voulait même faire passer de nouveau l'empire d'Occident aux Souverains grecs. Dans cet état de choses la présence de l'Empereur en Italie était absolument nécessaire; mais la révolte des Vendes dans le nord de l'Allemagne empêcha assez longtemps ce Souverain d'entreprendre une seconde expéditon au delà des Alpes. Enfin en 998 Othon III se mit en marche, à la tête d'une armée imposante, et alla droit à Rome dont il fut obligé de faire le siège. La ville et le château de S. Ange tombèrent bientôt au pouvoir des Allemands. Crescentius et douze autres fauteurs de la révolte furent exécutés; on creva les yeux à Jean XVI, lui coupa le nez et les oreilles, et le pape Grégoire V fut solennellement rétabli dans sa dignité. Ce pontife étant mort peu de temps après (999), Gerbert, archevêque de Ravenne, qui avait été l'instituteur d'Othon III, monta sur le trône pontifical. L'Empereur resta à Rome jusqu'au commencement de l'année 1000, où la mort de sa tante Mathilde, qui avait gouverné avec gloire l'Empire pendant l'absence de l'Empereur, le rappela en Allemagne. Mais encore dans le cours de la même année, ce prince se vit obligé de passer pour la troisième fois en Italie, pour ranger à la raison les Romains, qui ne rêvaient qu'aux moyens de rétablir l'ancienne république de leurs grands ancêtres. Ils envoyèrent des députés à l'armée grecque en Apulie, qui combattait tantôt contre les Sarrasins, tantôt contre les ducs de Bénévent et de Salerne, pour négocier une alliance défensive et offen-

sive contre les Allemands. Othon III se rendit par Pavie à Rome, réduisit la ville de Tibur (Tivoli) qui s'était soustraite à l'obéissance de l'Empereur, et pardonna aux rebelles romains, à la sollicitation du pape Silvestre. Ensuite il chassa les Sarrasins de Capoue et des autres districts qu'ils avaient conquis depuis peu dans la Campanie. En 1001 les Romains, conduits par un certain Grégorius, excitèrent une révolte contre l'Empereur, massacrèrent plusieurs soldats allemands, et assiégèrent Othon III dans son palais. Le monarque n'échappa au danger que par la présence d'esprit et l'adresse du duc Henri IV de Bavière et du margrave Hugues de Tuscie, qui surent amuser les rebelles par des propositions d'accommodement jusqu'à ce que l'Empereur eût trouvé moyen de sortir de Rome avec le pape. Les Romains alors implorèrent leur pardon, et prêtèrent de nouveau serment de fidélité. Mais Othon III avait ouvert les yeux sur le caractère perfide des habitants de Rome, et la prédilection que Théophanie avait su lui inspirer pour les Italiens et les Grecs, s'était éteinte entièrement. Sur l'appel pressant que fit l'Empereur aux Grands d'Allemagne, ils accoururent avec leurs troupes au delà des Alpes, pour l'aider à tirer vengeance de l'outrage qu'il avait reçu. Mais les Romains échappèrent par la mort subite de l'Empereur au châtiment qu'ils n'avaient que trop mérité. Othon III mourut, le 24 janvier 1002 à Paterno, du pourpre ou selon d'autres du poison que Stéphanie, veuve de Crescentius, lui aurait fait donner, n'étant âgé que de vingt-deux ans, et sans avoir été marié.

L'empereur Othon III fit, à l'exemple de ses prédécesseurs, de grandes libéralités à l'Église; on remarque que son aïeul, son père et lui ont donné aux ecclésiastiques de l'Allemagne les deux tiers des biens qu'ils ont possédés et possèdent en partie encore. Othon III est le

seul prince de sa Maison qui se soit adonné avec goût aux sciences. Il était redevable de cette inclination à Gerbert son instituteur. Ce prélat était un prodige d'érudition pour son temps. Les autres savants qui se firent un nom sous les empereurs saxons furent Luitprand, évêque en Italie, Vitikind, religieux de l'abbaye de Corvey, qui écrivit l'histoire des premiers empereurs saxons, et Dithmar, évêque de Mersebourg, qui était également versé dans l'Histoire naturelle et dans l'Astronomie. Ce fut ce dernier, qui apprit aux Allemands qu'une éclipse de soleil n'était occasionnée que par l'interposition de la lune entre notre terre et le soleil, et que la sorcellerie n'y avait aucune part.

Le règne d'Othon III fut encore remarquable par la conversion des *Hongrois*, qui furent dès lors agrégés à la grande famille des peuples civilisés de l'Europe, dont ils avaient si souvent troublé le repos et menacé la liberté. Depuis la chûte de Melk cette nation guerrière et conquérante, qui dans l'espace d'un siècle avait parcouru une grande partie de l'Europe et fondé un État puissant dans l'ancienne Pannonie, se tenait tranquille dans ses limites. Elle semblait ne plus rien ambitionner que de raffermir, de civiliser et d'organiser son nouvel Empire. Cet esprit de paix et de modération lui fut surtout inspiré par Sarolta, épouse de Geisa et fille de Gyula, vayvode de Transylvanie, qui était une princesse aussi sage que chrétienne zélée. À l'aide des missionaires qui étaient venus prêcher l'évangile en Hongrie, elle avait su si bien éclairer son époux sur l'impiété et l'absurdité du culte idolâtrique, et sur les grands désavantages qui en résultaient pour lui et la nation, que Geisa, après avoir été initié dans les saints mystères par Adalbert, évêque de Prague, qui avait étendu son apostolat jusqu'en Hongrie, s'était non-seulement fait baptiser en 977, mais

avait encore promis d'introduire le culte chrétien dans tous ses États. Pour contraindre les Grands du pays à suivre son exemple, il appela en Hongrie un grand nombre de chevaliers et guerriers étrangers et leur donna de belles propriétés. Ensuite il enjoignit sévèrement aux chefs des tribus de recevoir le baptême. Il commença à mettre en liberté les captifs et les esclaves, auxquels il assigna des terres pour leur entretien. Mais l'extrême mécontentement des magnats, joint à la répugnance du peuple à embrasser une religion qui, outre qu'elle était celle des Allemands, qui leur étaient odieux, affranchissait encore tous les esclaves chrétiens et leur accordait le droit de propriété, obligea le prince hongrois à modérer son zèle pieux, et surtout à renoncer aux moyens violents dont il s'était servi jusqu'alors pour faire entrer ses sujets dans la voie du salut. Geisa n'en fit pas moins baptiser, en 995, à Strigonie (Gran), *Woïk*, son fils, par l'évêque Adalbert de Prague. L'empereur Othon et le duc Henri de Bavière furent les parrains du prince héréditaire qui reçut au baptême le nom d'*Étienne.* Son père le maria, l'année suivante, à Gisèle, soeur de Henri IV de Bavière, à qui son époux dut promettre d'introduire la religion chrétienne dans toute l'étendue de ses États. Toutes les filles du duc Geisa s'unirent également à des princes chrétiens; l'une d'elle épousa Othon Orséole qui devint doge ou duc de Venise, l'an 1006. Geisa étant mort, l'an 997, *Étienne* lui succéda. Ce prince, après avoir déclaré par un manifeste qu'il voulait vivre en paix et en bonne harmonie avec tous les pays voisins, s'occupa, conformément à la promesse faite à son épouse, des moyens propres à christianiser ses sujets païens. Il fit prêcher l'évangile dans toutes les provinces par les missionnaires que son père avait déjà fait venir en Hongrie; il augmenta encore le nombre des prêtres chrétiens et fit enfin émaner un dé-

cret qui ordonnait aux Hongrois de recevoir le baptême et de mettre en liberté tous leurs esclaves chrétiens. Cet ordre produisit une fermentation générale dans le pays, et irrita toutes les classes du peuple tant contre le duc Étienne que contre les Allemands qui entouraient son trône. La révolte éclata. Les rebelles, ayant à leur tête Kuppa, comte de Schimegg, furent assez hardis pour assiéger Vesprim, la résidence ducale. Mais le prince hongrois, qui était d'un caractère plus déterminé que son prédécesseur, marcha courageusement contre les séditieux et, après les avoir attaqués près de Pallota, il les anéantit et les dispersa entièrement; en quoi il fut bien secondé par les généraux et par sa garde allemande. Cette victoire établit solidement l'instauration du culte chrétien en Hongrie. Étienne partagea son Empire en dix diocèses, en déclara Primat l'évêque de Strigonie, et fit bâtir un grand nombre d'églises. Ce prince ne se borna point à convertir ses sujets à la vraie religion, il eut encore soin de les éclairer, de les polir et civiliser. Il leur donna une constitution, germanique dans ses principes, mais adaptée à l'esprit ténébreux de ce temps-là et au nouvel ordre de choses introduit dans ses États. En même temps il ouvrit avec l'empereur Othon et le pape Silvestre II des négociations qui avaient pour objet d'engager, par leur entremise, les princes chrétiens de son voisinage à le soutenir dans ses réformes contre les mécontents païens de Hongrie; il désirait obtenir en outre le titre royal, afin d'imprimer plus de respect au peuple et surtout aux Grands de sa nation. Ses voeux furent accomplis. L'Empereur et le Souverain Pontife, pour reconnaître le service éminent que ce prince vraiment apostoliqne avait rendu à la chretienté, lui conférèrent la dignité royale. Le chef suprême de l'Église, voulant lui donner une marque particulière de sa protection, lui envoya une couronne, dont

il fut solennellement décoré, comme *roi de Hongrie*, le 15 août 1000 [1]).

Pendant le cours de ces événements, l'Autriche, grâce aux soins du margrave Henri, jouissait d'une paix parfaite, dont ce pays avait tant besoin après les rudes secousses qu'il avait reçues. Ce prince, marchant sur les traces de son illustre père, en profita pour y faire naître l'abondance et la prospérité. A ces fins, il augmenta encore le nombre de colons dans nos contrées qui avaient tant déchu de leur ancienne population. Pour multiplier les fruits de la terre, il étendit les défrichements, fit dessécher les marais et abattre plusieurs des immenses forêts qui couvraient le pays et privaient les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui vivifie tout. Pour prix de ses peines, il eut la satisfaction la plus douce qu'un bon prince puisse sentir, celle de régner sur un peuple heureux et content.

L'empereur Othon III n'ayant point de plus proche héritier que le duc Henri IV de Bavière, son cousin éloigné, ce prince prétendit à l'Empire. Il avait pour concurrents Eccard, margrave de Misnie et de Thuringe, et Herman, duc de Souabe. Eccard, qui était le plus opiniâtre des rivaux d'Henri, ayant été assassiné, ce dernier fut re-

[1]) Quelques écrivains, entre autres Charnitius, évêque, qui vivait sur la fin du XI[ème] siècle, Pierre Rewa et Martin Schmeizel, qui ont traité amplement cette matière, qualifient cette couronne d'*angélique*, parce qu'un ange apparut, disent-ils, au pape Silvestre II et lui ordonna de donner cette couronne à Étienne. Selon Émile Rauch, c'était une couronne de la Maison des empereurs grecs qui, ayant été enlevée à Héraclius par les Avares et reconquise sur eux par les Francs, fut ensuite envoyée à Rome par l'empereur Charlemagne. Quoiqu'il en soit, cette même couronne existe encore, et est soigneusement conservée par les duumvirs *coronae protegendae*. Elle est en si grande vénération chez les Hongrois qu'ils ne regardent point leurs rois pour légitimes, à moins qu'ils n'aient été couronnés de la couronne de S. Étienne. Lorsqu'une reine de Hongrie ne règne pas de son chef, on lui met la couronne sur les épaules, et non pas sur la tête.

connu roi par la plupart des princes d'Allemagne, et couronné sous le nom de Henri II à Mayence, puis à Aix-la-Chapelle (1002). Pour se mettre en garde contre ses adversaires, il assembla d'abord après son avénement une armée respectable, et chercha à s'attacher autant de princes qu'il le pouvait. De ce nombre était le margrave Henri d'Autriche qu'il croyait devoir principalement ménager. Quoique le Roi ne fût guère mieux disposé pour les princes de la Maison de Babenberg que l'avait été son père, il sut cacher sous le voile de l'amitié ses véritables sentiments. Il descendit à visiter le margrave Henri en Autriche, et lui concéda même plusieurs terres domaniales, situées dans ce pays. Il n'usa point du même ménagement envers Henri de Babenberg, margrave de Schweinfort et neveu de Léopold l'Illustre, dont il a déjà été fait mention. Ce margrave de Schweinfort s'était entremis avec le plus grand zèle pour faire obtenir la couronne à Henri II, dans l'espoir d'être investi du duché de Bavière que ce prince, conformément aux lois de l'Empire, ne pouvait conserver après avoir été nommé roi de Germanie. Mais il fut déçu dans son attente; car le Roi avait destiné le duché de Bavière à Henri de Luxembourg, frère de Cunégonde son épouse. Henri de Schweinfort, piqué de voir ses services si mal récompensés, résolut de s'en venger dès qu'il en trouverait l'occasion. Les troubles qui s'élevèrent en Bohème et la guerre qu'ils firent naître entre le roi de Germanie et le duc de Pologne, lui parurent favorables à l'exécution de son dessein.

Boleslas II, duc de Bohème, après avoir régné avec justice et douceur pendant l'espace de trente trois ans, était mort en 1000. Il laissa trois fils, Boleslas, Jaromir et Udalric. L'aîné, *Boleslas III*, dit *le Roux*, prince cruel et plein de méfiance, craignant d'être supplanté par l'un de ses frères qui avaient eu en partage

quelques contrées en Bohème, prit la résolution de se défaire d'eux. À cet effet il rendit eunuque Jaromir, et ordonna d'étouffer Udalric dans le bain (1002). Le premier de ces deux princes survécut à sa cruelle opération, et l'autre s'échappa à demi-mort des mains de ses meurtriers. Ils s'enfuirent avec Emma leur mère en Bavière. Les Bohèmes, qui détestaient déjà la tyrannie de Boleslas, outrés du traitement atroce qu'il avait fait souffrir à ses frères, et mécontents d'ailleurs de ce qu'il n'avait pas protégé la Moravie contre les invasions des Polonais, le démirent du gouvernement et le chassèrent du pays. Les Grands de Bohème élurent à sa place Vladivoi, fils du duc Micislas de Pologne et de la princesse bohème Dambrowka; mais ce prince étant mort après avoir régné à peine un an, les Bohèmes, craignant que Boleslas I Chrobri (le vaillant), duc de Pologne, ne s'emparât du trône, rappelèrent les princes Jaromir et Udalric avec leur mère, et leur déférèrent le gouvernement du pays. Ces mesures ne détournèrent point le danger qui menaçait la Bohème. Le duc de Pologne, qui après la mort du margrave Eccard s'était mis en possession de la Misnie et de la Thuringe, envahit la Bohème avec une armée nombreuse et s'avança jusqu'à Prague dont il se rendit maître. Après avoir chassé Jaromir et Udalric, et rétabli Boleslas III, leur frère, sur le trône, il s'en retourna en Pologne. Dès que Boleslas-le-Roux fut de retour en Bohème, il ne songea qu'à se venger de sa détrônisation. Il fit périr un grand nombre de seigneurs distingués et commit tant d'atrocités et d'injustices, que la nation effrayée envoya secrètement des députés au duc de Pologne pour le prier de venir la délivrer de ce cruel et détestable tyran. Boleslas-Chrobri, qui avait depuis longtemps des projets sur la Bohème, profita de la conjoncture favorable pour les réaliser. Sous prétexte de conférer sur les affaires

d'État, il proposa au duc de Bohème une entrevue à Cracovie. Ce prince, qui n'avait aucune raison pour se méfier de Boleslas-Chrobri, vint dans cette ville où le perfide Polonais, après l'avoir reçu avec des démonstrations d'une intime amitié, lui fit crever les yeux pour le rendre incapable de régner. Boleslas-Chrobri entra alors à la tête d'une armée en Bohème, s'empara de Prague et du trône, et fut regardé par le peuple comme son libérateur. L'infortuné Boleslas III mourut en 1005.

Le duc de Pologne, non content d'avoir si considérablement accru sa puissance, refusa de faire hommage au roi Henri II pour la Bohème et la Moravie, et de se reconnaître en aucune manière vassal de l'Empire germanique. En même temps le margrave Henri de Schweinfort, qui était en intelligence secrète avec le prince polonais, se souleva contre son Souverain en Franconie. Il avait entraîné dans la révolte *Erneste d'Autriche*, deuxième fils du margrave Léopold l'Illustre, et même Brunon, frère du roi Henri. Ce prince marcha en personne contre les rebelles, et les vainquit près de Creusen dans le pays de Baireuth, l'an 1003. Ceux des révoltés qui ne furent pas tués ou pris furent assiégés dans les châteaux d'Ammerthal et de Cronach. Erneste d'Autriche fut fait prisonnier. Les princes d'Empire le condamnèrent à être décapité; mais le Roi lui fit grâce de la vie et lui conféra même en 1012 le duché de *Souabe*, après la mort d'Herman III (fils et successeur d'Herman II † 1004), dont Erneste avait épousé la soeur Gisèle. Erneste eut un fils, Erneste II, qui succéda à son père. Boleslas-Chrobri, voulant faire une diversion en faveur de ses confédérés en Allemagne, passa l'Elbe avec les Polonais et les Bohèmes et pénétra dans la Misnie, d'où il revint chargé de butin, et traînant à sa suite un grand nombre de captifs. Mais cette expédition ne fut d'aucun avantage pour

Henri de Schweinfort qui, battu, poursuivi partout et dépouillé de ses domaines, s'enfuit en Bohème. Il engagea Boleslas-Chrobri à faire une irruption dans la Bavière et dans les provinces d'Empire limitrophes. Mais Henri II, à qui la puissance croissante du duc de Pologne faisait déjà ombrage, informé de ces mouvements, prévint le Polonais et envahit la Lusace. Ayant été contraint par un dégel inopiné de repasser l'Elbe, il renforça les troupes postées sur les bords de ce fleuve, tant pour arrêter les Bohèmes et les Polonais dans leurs courses, que pour les inquiéter dans leurs propres pays. Henri de Schweinfort secondait de son mieux Boleslas-Chrobri dans ses entreprises. Mais, lorsqu'il vit que cet allié s'appropriait tout le butin qu'on faisait, et que tout le mal qui arrivait était mis sur son compte, il rentra en lui-même et fit faire des démarches auprès du roi Henri, pour obtenir son pardon. Ce Souverain, qui avait un coeur sensible et porté à la clémence, lui accorda la grâce qu'il sollicitait, sous la condition qu'il renoncerait à son margraviat et se constituerait prisonnier dans la forteresse de Giebichstein, jusqu'à ce qu'il lui donnât la permission d'en sortir.

Lorsque tout fut tranquille en Allemagne, Henri II passa en Italie pour y rétablir son autorité souveraine qu'Ardouin, margrave d'Ivrée, avait usurpée. Cet homme ambitieux s'était fait proclamer Roi par les Grands d'Italie, après la mort de l'empereur Othon III, et avait même pris le titre de *César*. Mais l'archevêque de Milan, en l'absence duquel cette élévation avait eu lieu, soit qu'il prétendît qu'on ne pouvait pas nommer un roi des Lombards sans lui, soit qu'il fût réellement attaché aux princes saxons, refusa de reconnaître Ardouin pour Souverain du pays. Il demanda à Henri II du secours contre l'usurpateur. Le monarque, qui dans ce temps-là ne pouvait pas quitter l'Allemagne, envoya des troupes en Italie, sous

la conduite d'Othon II, duc de Franconie et de Carinthie, et margrave d'Aquilée et de Vérone. Mais avant que ce prince eût franchi les Alpes, Ardouin s'était déjà emparé de Vérone et des défilés voisins, et nommément de celui sur l'Adige *(Chiusa veneta)*, par où il avait coupé la communication entre les partisans du roi Henri II en Lombardie et les troupes allemandes, qui s'avançaient du côté de la Carinthie par le Tyrol vers l'Italie. Le duc Othon, ayant été attaqué entre Trente et Vérone par des forces ennemies beaucoup supérieures aux siennes, fut repoussé avec grande perte (1002). Après cette victoire, Ardouin qui avait déjà, par sa hauteur et la dureté de son gouvernement, aliéné les Grands du royaume, donna encore davantage carrière à l'impétuosité de son caractère despotique, au point que les Italiens, ne pouvant supporter plus longtemps le joug qui les opprimait, envoyèrent en 1004 une députation à Henri II, pour l'inviter à venir recevoir la couronne royale. Ce Souverain se rendit aux voeux des peuples d'Italie. À peine est-il arrivé à quelque distance de Vérone, que le césar Ardouin s'enfuit. Henri II est couronné à Pavie. On y conspire contre sa vie. Il étouffe la conspiration; et après beaucoup de sang répandu, il pardonne. Mais il ne va pas à Rome et, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il quitte l'Italie le plus tôt possible.

Après son retour en Allemagne, ce prince tourna ses armes contre le duc Bosleslas de Pologne qui manifestait de plus en plus ses intentions hostiles envers le Roi. Il se mit en marche vers la Bohème avec une armée nombreuse. Il se fit accompagner de Jaromir qu'il résolut de rétablir sur le trône dont il était l'héritier légitime; il enleva d'abord la ville de Saatz, où les habitants firent main-basse sur la garnison polonaise. Il s'avança de suite vers Prague, d'où Boleslas-Chrobri se sauva

en toute hâte avec ses troupes, sitôt qu'il apprit l'approche des Allemands. Les bourgeois de cette capitale vinrent alors en foule au-devant de Jaromir qui commandait l'avant-garde de l'armée royale; ils le conduisirent, au milieu des acclamations et des cris de joie, au Vischérad, où il prit possession du gouvernement. Henri II le suivit bientôt et se rendit avec le prince et l'évêque de Prague à l'église de S. George où, en présence de tout le peuple, il rétablit solennellement Jaromir sur le trône de ses pères (1004). Henri II s'arrêta quelque temps à Prague. Un jour qu'il assistait à un sermon de Gottschalk, évêque de Frisingue, qui avait obtenu du Roi de belles terres en Autriche, ce prélat saisit cette occasion pour parler de la miséricorde de Dieu envers les hommes; puis s'adressant au Roi, il lui rémontra que c'était principalement en cela que les Souverains devaient imiter le meilleur et le plus indulgent des pères, et finit par intercéder en faveur du margrave Henri de Schweinfort. Par ce tour adroit et inattendu de son discours, il parvint à obtenir du Roi la promesse de rendre la liberté à son prisonnier, dès qu'il serait de retour en Allemagne. Ce prince tint parole. Henri de Schweinfort sortit de la forteresse où il était détenu, récupéra les bonnes grâces de son maître et ses domaines. Mais la Bavière fut perdue pour la Maison de Babenberg. Le Roi avait investi de ce duché Henri de Luxembourg, son beau-frère, du consentement unanime des États de ce pays.

Henri II continua la guerre contre le duc de Pologne, dans la vue de reprendre la Lusace dont ce prince était encore en possession. Jaromir accompagna le Roi avec des troupes bohèmes. Quoique la saison fût déjà fort avancée, ces princes pénétrèrent encore jusqu'à Bautzen qu'ils prirent après un siège opiniâtre. L'année suivante (1005), les Polonais furent défaits près de Crossen et

poursuivis jusqu'à Posen. Alors le duc Boleslas, effrayé du danger qui le menaçait, envoya des ambassadeurs à Henri II pour demander la paix. Le Roi, voyant ses troupes épuisées par les longues marches et la disette des vivres, chargea Tagmon, archevêque de Mayence, de conclure avec le duc de Pologne un traité de pacification. Boleslas-Chrobri se reconnut vassal de l'Empire, renonça à la Bohème et à la Lusace, mais il resta en possession de la Moravie.

Ce fut après avoir si heureusement terminé cette guerre que le roi Henri II érigea l'évêché de Bamberg (nom qui fut substitué à celui de Babenberg). Il lui assigna pour dotation les biens allodiaux que la Maison de Babenberg avait autrefois possédés et en partie possédait encore dans ces contrées. L'évêque de Wurzbourg s'étant opposé à cette fondation, comme étant un démembrement de son évêché, Henri II assembla un concile à Francfort-sur-le-Mein, pour y discuter les droits de Wurzbourg et de Bamberg. Mais on se sépara sans avoir pu s'accorder. Enfin le Roi s'arrangea avec l'évêque de Wurzbourg en lui donnant d'autres terres en dédommagement de Bamberg, qui jusque-là avait fait partie du diocèse de Wurzbourg. Quoique ce Souverain eût déjà été très-libéral envers l'évêché de Bamberg, il l'enrichit encore de plusieurs districts en Autriche qui appartenaient auparavant à l'Eglise de Passau, et y attacha beaucoup de droits et privilèges, en sorte qu'il tint dans la suite le premier rang parmi les évêchés de l'Allemagne. Pour éviter toute apparence de partialité, il nomma Popon, troisième frère du margrave Léopold l'Illustre, prévôt de l'évêché de Bamberg. Cette fondation fut confirmée par le pape Jean XVII qui soumit le nouvel évêché immédiatement au Saint-Siège [1]).

[1]) Selon quelques auteurs le roi Henri II porta si loin sa prédilection

En 1007 le duc de Pologne rompit la paix. Il s'avança avec des forces considérables jusqu'à Magdebourg, fit de grands ravages partout où il passait, et enleva nombre d'habitants, qui furent envoyés comme esclaves en Pologne. Il attaqua aussi la ville de Bautzen qui se rendit après une longue et courageuse résistance. Le roi Henri, ayant appris que Gonzelin, margrave de Misnie, était d'intelligence avec Boleslas-Chrobri, son beau-frère, lui ôta le gouvernement de ce pays (1010). Le duc de Pologne tenta de surprendre la Misnie, mais il fut repoussé avec perte. L'année suivante, les troupes allemandes et bohèmes entrèrent en Silésie et dévastèrent tour à tour une partie de cette province. Boleslas-Chrobri se tint enfermé et évita d'en venir à un combat sérieux. La campagne suivante se passa sans faits d'armes importants. Les troupes royales se bornèrent à occuper les bords de l'Elbe pour défendre le passage de ce fleuve contre les Polonais; ce qui n'empêcha pas le duc Boleslas de faire une invasion dans la Misnie. Enfin ce prince, voyant que tous ses efforts ne produisaient aucun résultat favorable pour lui, et ne pouvant se dissimuler le danger qu'il y avait à continuer la guerre contre un aussi puissant adversaire, prit le sage parti de se soumettre au chef de l'Empire. À cet effet il se rendit avec son fils Micislas auprès de Henri II à Magdebourg, où il reçut de ce monarque l'investiture de ses fiefs et lui fit hommage comme vassal (1013).

pour ce nouvel évêché qu'il ordonna, que les grands-officiers de l'Empire seraient en même temps les officiers de l'église de Bamberg. Ce qui est certain, c'est que les électeurs de Bohème, de Saxe, de Bavière et de Brandebourg en firent remplir les fonctions par des officiers subalternes, à chaque élection d'un évêque de Bamberg, et que de plus ces quatre électeurs se firent investir non-seulement de ces grands offices par l'évêque de Bamberg, mais encore de plusieurs terres qui y étaient attachés comme arrière-fiefs de cet évêché.

Tandis que le roi Henri se voyait contraint d'avoir sans cesse les armes à la main pour maintenir son autorité et réprimer des vassaux rebelles, le margrave Henri d'Autriche avait, par sa prudente conduite autant que par l'attitude imposante qu'il avait prise, su tenir éloigné de ses États le théâtre de la guerre. Cependant, malgré le repos dont jouissaient ces contrées, les troubles qui agitaient les pays limitrophes n'en inquiétaient pas moins les habitants de l'Autriche, et leur rendaient suspects tous les étrangers. En 1012 *Coloman*, issu du sang royal d'Écosse, traversait paisiblement l'Autriche pour se rendre dans la terre sainte. Son habillement et son langage étrangers le firent prendre pour un espion et, comme tel, il fut arrêté et condamné à mort par un juge ignare de Stockerau. Ce prince infortuné, victime de sa piété et de l'ignorance de son siècle, fut pendu à un arbre en compagnie de deux voleurs de grands chemins. Le margrave Henri, ayant été informé trop tard de cette terrible méprise de la justice, fut transporter avec les plus grands honneurs le corps de Coloman, qu'on avait enterré dans une île du Danube, à l'église de Melk, où il est révéré encore aujourd'hui comme un saint martyre et un des patrons de l'Autriche. Quelque temps après, Gotthalm, son fidèle serviteur, vint en ces contrées pour chercher son maître et, ayant appris sa fin tragique, il ne voulut plus quitter les lieux où reposaient ces restes chéris. Gotthalm se retira à Mauer, village dépendant de Melk, et y mourut en odeur de sainteté. Il fut inhumé à côté de Coloman dans l'église de l'abbaye de Melk, qui dès lors devint un des plus fameux pélerinages de l'Autriche. L'un et l'autre furent canonisés.

Lorsque le roi Henri crut pouvoir s'absenter sans danger de l'Allemagne, il fit une seconde expédition en Italie dont Ardouin, margrave d'Ivrée, s'était ressaisi

après le départ de ce monarque. Dès que Henri II fut dans le Veronais, Ardouin prit de nouveau la fuite. Pour lui ôter les moyens de troubler à l'avenir la tranquillité de l'Italie, on le dépouilla de toutes ses possessions. Se voyant sans ressource, il se retira dans une maison religieuse, et déposa ses ornements royaux sur l'autel. Comme Bénoît VIII, qui était alors assis sur la Chaire apostolique, sollicitait depuis longtemps Henri II de venir recevoir la couronne impériale, ce prince se rendit à Rome. Après avoir été sacré et couronné Empereur, le 14 février 1014, Henri fit présent à l'église de S. Pierre de la couronne qu'il portait. Avant d'être couronné, il avait dû promettre, à ce qu'on prétend, qu'il défendrait l'Église et serait fidèle au Saint-Siège. C'est là le premier vestige de l'obédience que quelques empereurs ont promise depuis aux pontifes romains. Quelques écrivains ajoutent que Bénoît VIII donna en revanche à l'Empereur le globe impérial qu'on conserve parmi les insignes impériaux.

À peine Henri II fut-il revenu en Allemagne, qu'il eut à combattre de nouveau Boleslas de Pologne qui, en se reconnaissant feudataire de l'Allemagne, n'avait cédé qu'à la nécessité du moment, et n'attendait qu'une occasion favorable pour s'affranchir de cette sujétion. Comme il n'avait pas voulu fournir le contingent en troupes que l'Empereur, en sa qualité de suzerain, lui avait demandé pour son expédition romaine, ce monarque, à son retour de Rome, le somma de venir se justifier à Mersebourg. Mais le duc refusa avec une fierté arrogante de comparaître. Sur ces entrefaites, de nouveaux troubles s'étaient élevés en Bohème. Quelques Grands conspirèrent contre la vie de Jaromir. Ayant surpris ce prince dans un bois où il chassait, ils l'attachèrent à un arbre et se disposaient à l'assassiner, lorsque les gens de

sa suite arrivèrent encore assez à temps pour disperser les meurtriers dont ils tuèrent et prirent une partie. Jaromir fit mourir par la main du bourreau non-seulement un grand nombre de seigneurs coupables, mais encore plusieurs personnages distingués qui n'étaient que soupçonnés d'avoir eu connaissance de l'attentat commis sur sa personne. Cet excès de sévérité indigna tous les Nobles du pays qui dès ce moment ne respirèrent que la vengeance. Ils trouvèrent bientôt une occasion pour l'assouvir. Adalbert de Luxembourg avait été élu archevêque de Trèves, l'an 1008; mais le roi Henri II, son propre beau-frère, s'était opposé à cette nomination, parce qu'Adalbert n'avait pas, à beaucoup près, l'âge prescrit par les lois de l'Église. Adalbert, soutenu par ses frères Henri V, duc de Bavière, et Théodoric, évêque de Metz, prit les armes pour défendre ses droits. On se fit la guerre avec des succès variés jusqu'en 1017, où l'Empereur se réconcilia avec ses beaux-frères dans une diète, tenue à Aix-la-Chapelle, et où il rendit à Henri V le duché de Bavière dont il l'avait déclaré déchu depuis l'année 1009. Ce fut pendant cette lutte que les Bavarois envoyèrent des ambassadeurs à Boleslas-Chrobri de Pologne, pour lui demander du secours contre le chef de l'Empire. Jaromir, probablement dans l'intention de complaire à l'Empereur, fit arrêter et assassiner ces envoyés, à leur passage par la Bohème. Les Bavarois, irrités de cette barbarie, offrirent, pour s'en venger, des troupes à Udalric de Bohème, s'il voulait s'emparer du trône de son indigne frère. Udalric accepta avec d'autant moins de difficulté cette proposition qu'il savait que Jaromir avait perdu l'affection de ses sujets. Il se mit en marche avec une bonne armée vers la Bohème, pénétra sans peine dans ce pays et fut reconnu duc de Bohème par toute la nation (1012). Jaromir, banni de sa patrie, se réfugia

auprès de l'empereur Henri qui se trouvait à Magdebourg. Mais ce Souverain, ennemi de la trahison et de la cruauté, au lieu de lui accorder l'appui qu'il demandait, le tint en état de captivité, et confirma Udalric dans la possession de la Bohème (1013). Le nouveau duc se rendit, l'année suivante, à Mersebourg auprès de l'Empereur, lui fit hommage comme vassal, et s'assura l'amitié et la protection du monarque par de riches présents. Mais tandis que ces princes se donnaient mutuellement des garanties de bon accord, Boleslas-Chrobri faisait des préparatifs pour expulser Udalric de la Bohème et pour réunir ce pays de nouveau à ses Etats. Henri II, instruit de ces dispositions hostiles, contracta une alliance avec Udalric de Bohème, Bernard de Saxe, le margrave Henri d'Autriche et autres princes d'Allemagne, contre le duc de Pologne. L'Empereur ouvrit la campagne, l'an 1015. Ayant franchi l'Oder près de Crossen et défait Micislas, fils du duc de Pologne, qui voulait lui disputer le passage de ce fleuve, il pénétra dans la Silésie. Mais Boleslas, qui était à la tête d'une forte armée, fit partout si bonne contenance que les troupes alliées furent enfin forcées de se retirer avec une perte considérable. Le margrave Géron de Lusace fut tué dans le combat. Micislas poursuivit l'armée germanique au delà de l'Elbe, pilla Meissen, investit la citadelle de cette ville et ravagea les cantons d'alentour. Mais, comme le siége de cette forteresse se traînait en longueur par la valeureuse défense du margrave Herman et que l'accroissement de l'Elbe menaçait de couper aux Polonais leur communication avec leur armée principale, ils se hâtèrent de repasser ce fleuve. Un corps d'armée, composé de Polonais, de Moraves et de Silésiens, franchit les frontières de l'Autriche et pilla le pays. Mais le margrave Henri accourut avec sa brave milice au secours des cantons en-

vahis, attaqua vigoureusement les ravageurs et les repoussa au delà de ses limites, après en avoir tué huit cents. Deux ans après (1017), l'Empereur entreprit une nouvelle expédition en Silésie. Mais, quoiqu'il fût soutenu par le prince russe Jaroslas et le duc Uldaric de Bohème, il ne put obtenir de grands avantages. Il fut même obligé de lever le siège de Nimtsch qu'il avait commencé, parce qu'un corps d'ennemis venant de la Moravie avait envahi la Bohème, et qu'en même temps le gros de l'armée polonaise s'avançait pour attaquer en masse les troupes alliées, qui lui étaient fort inférieures en nombre. L'Empereur fit sa retraite par la Bohème, étant vivement poursuivi par les Polonais, et conduisit bientôt après son armée en Saxe. Une partie de l'armée ennemie désola les contrées entre l'Elbe et la Mulde, tandis que le prince Micislas parcourait la Bohème, y enlevait nombre d'habitants et s'enrichissait de leurs dépouilles. Un corps de Moraves, qui était aussi entré dans ce pays et y avait commis les mêmes déprédations, ne fut pas aussi heureux. Le margrave d'Autriche, informé de cette irruption, marcha contre les Moraves et, les ayant rencontrés à leur retour de la Bohème, il fondit sur ces ravisseurs, en tua plus de mille et reprit le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Enfin, la paix conclue, le 30 Janvier 1018, entre l'Empereur et le duc de Pologne, mit un terme aux hostilités. Comme Udalric de Bohème n'avait pas été compris dans le traité, la Moravie resta aux Polonais.

Dans le cours de la même année (23 juin 1018) le margrave Henri d'Autriche termina sa carrière, au grand regret de son peuple dont il fut, comme son père, le soutien et le bienfaiteur. Sous lui l'état florissant de l'Autriche s'accrut beaucoup. Il résidait toujours au milieu de ses sujets, tantôt à Melk, tantôt à Herzogenbourg, uni-

quement occupée de leur bien-être et de leur prospérité. Quelques annalistes, tant autrichiens qu'étrangers, comme p. e. Fuhrmann, Aventin, Alold et autres, ont confondu le margrave Henri I d'Autriche avec Henri de Schweinfort, son cousin, et ont faussement imputé à celui-là le crime de rebellion dont celui-ci s'est rendu coupable envers l'empereur Henri II. Le margrave Henri d'Autriche resta toujours fidèlement attaché à son seigneur suzerain, et saisit avec empressement toutes les occasions qui se présentaient pour lui prouver son zèle et son dévouement. Il s'allia avec l'Empereur contre Boleslas-Chrobri, ennemi de ce monarque; il combattit les Polonais et leurs confédérés, qu'il vainquit et repoussa, comme on l'a vu, dans chaque rencontre; par où il mérita le surnom de *Fort*, et ce à bien plus juste titre que celui de *Rebelle* que lui ont appliqué ces historiens mal instruits.

CHAPITRE III.

Albert I le Victorieux, et Léopold II dit le Preux Chevalier, son fils.
De 1018 à 1056.

Henri I et Erneste étant morts, et Popon leur frère ayant embrassé l'état ecclésiastique, *Albert I*, devenu par là l'aîné des fils de Léopold-l'Illustre, fut investi du margraviat d'Autriche; ce qui doit être considéré comme une grâce toute particulière de la part de l'Empereur, attendu que c'était la première fois que la succession de la dignité de margrave eût été étendue en Autriche jusqu'à des frères ou collatéraux.

Quoique le destin n'eût pas réservé au margrave Albert une régence aussi pacifique que l'avait été celle de son frère, rien ne troubla, dans les premières années de son gouvernement, le repos dont jouissait l'Autriche. Albert I profita de cette heureuse conjoncture, pour achever l'ouvrage que ses deux prédécesseurs avaient si glorieusement commencé, et pour donner à l'État encore plus de consistance et de solidité. Chaque jour l'Autriche voyait accroître sa population. De nombreux colons de différentes contrées, attirés par la fécondité du sol, non moins que par l'ordre et la tranquillité qui régnait dans le pays, vinrent s'établir en Autriche. Ils y apportèrent avec des capitaux le goût au travail, l'encouragement à la culture, l'activité, l'industrie, et donnèrent une impulsion nouvelle aux esprits affaissés par de longues souffrances. Jamais peut-être on n'avait vu auparavant se former un si grand nombre d'a-

griculteurs sur un terrain aussi resserré, ni créer tant de productions en aussi peu de temps. Mais prévoyant que ces braves et actifs cultivateurs auraient souvent à défendre, contre des peuples étrangers, les terres qu'ils prenaient tant de soin de faire valoir, Albert leur fit comprendre que, s'ils ne voulaient pas perdre le fruit de leurs travaux, il fallait qu'ils songeassent à se mettre, autant que possible, à couvert des courses dévastatrices des peuples voisins. De cette manière ce sage prince les accoutuma aux exercices militaires, et bientôt il eut la satisfaction de voir qu'ils étaient aussi propres à manier les armes qu'à conduire la charrue, et que selon toute apparence ils sauraient, tout aussi bien qu'une milice mercénaire, résister aux invasions ennemies. Au reste, les premières années de l'administration d'Albert I ne se firent remarquer que par des lettres de grâce émanées du chef de l'Empire en faveur de prélats et couvents étrangers, auxquels il fit, comme à l'ordinaire, donation de bonnes terres situées dans le margraviat d'Autriche. Le monastère d'Altaich en Bavière eut dix charrues sur les bords du Danube, celui de Tegernsée cinq charrues entre les rivières de Piesting et de Triesting; et l'abbaye de Weichenstephan, également en Bavière, devint propriétaire d'une partie de l'île de Sachsengang sur le Danube, d'un bourg dans le Marchfeld, arrosé par le même fleuve, et du canton qui s'étend de là jusqu'à la montagne dite *Hart*.

La paix avec le duc de Pologne et la réconciliation de Henri II avec les princes luxembourgeois avaient enfin procuré à l'Allemagne le repos, après lequel elle soupirait depuis si longtemps. En *Italie* l'autorité de l'Empereur était affermie par ses lieutenants; mais les Sarrasins renouvelaient toujours leurs incursions dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, et se jetèrent enfin sur la Tuscie. La Calabre et la Pouille étaient alors

sous la domination des Grecs. L'empereur Basile avait ordonné au catapan, c'est-à-dire au gouverneur de ces pays, d'exiger de nouveaux tributs et de faire construire de nouvelles forteresses. Mais la rigueur dont le catapan usa dans l'exécution de ces ordres, porta les Calabrois et les peuples de la Pouille à se soulever et à prendre les armes contre les Grecs. Mello, prince de Barri, qui était à la tête des séditieux, secondé par quelques jeunes Normands venus de la terre sainte, remporta quelques avantages sur les Grecs. Mais enfin ces derniers ayant gagné une bataille décisive sur les insurgés, Mello, appuyé par le pape Bénoît VIII, implora le secours de l'empereur Henri, et le détermina à passer en Italie pour arrêter les progrès des Grecs, qui pensaient déjà à assujettir ce pays à leur empire (1022). L'expédition eut un heureux succès. L'empereur Henri battit les Byzantins, leur enleva presque toute la Calabre et en abandonna une partie aux Normands qui avaient servi dans son armée, à condition qu'ils continueraient à faire la guerre aux Grecs, conjointement avec les vassaux de l'Empire. Telle fut l'origine de l'établissement des Normands en Italie. Ce peuple s'étendit bientôt par les conquêtes qu'il fit sur les Grecs, et demeura quelque temps fidèle aux engagements qu'il avait contractés envers l'Empereur. Mais, lorsque dans la suite il survint des démêlés entre les empereurs et les papes, les Normands soutinrent les pontifes romains contre les empereurs d'Allemagne, et s'assurèrent la possession de la Pouille et de la Calabre, après en avoir entièrement chassé les Byzantins. Enfin le comte Roger s'empara de la Sicile et en devint le Roi.

Cependant l'empereur Henri II était retourné en Allemagne. Il fit le tour d'une grande partie de cette contrée, laissant partout des marques de sa justice et de sa générosité. Ses infirmités, causées par les fatigues con-

tinuelles, lui firent sentir que sa fin approchait, quoiqu'il ne fût âgé que de 52 ans. Il mourut en Saxe, le 13 juillet 1024. Son corps fut transporté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de cette ville le firent canoniser cent ans après. Son épouse Cunégonde se renferma, après la mort de l'Empereur, dans un monastère; elle repose à Bamberg dans le tombeau de son époux, et fut mise ensuite au nombre des Saintes par le pape Innocent III. On prétend qu'avant sa mort Henri II dit aux parents de son épouse: *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; discours étrange assurément, mais qui doit moins nous surprendre dans la bouche de l'empereur Henri II, s'il est vrai, comme on raconte, qu'à son passage par la Bourgogne en 1014, il voulut se faire moine dans l'abbaye de S. Val, et que ce ne fut que sur les sévères remontrances de l'abbé qu'il se détermina à garder la couronne impériale. Henri II savait allier une piété exemplaire à une politique sans reproche; il fut respecté des étrangers et chéri de ses sujets. Il était d'une bonté d'âme extraordinaire, et on peut dire de lui qu'il soumit plus d'ennemis par sa clémence que par ses victoires. Avec Henri II finit la race des empereurs saxons.

Peu de temps après la mort de l'empereur Henri II, les ducs de Bohème, de Saxe, de Bavière, de Carinthie, de Souabe, de Franconie, de la haute et de la basse Lorraine, et un grand nombre de comtes et autres seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, se réunirent dans un champ entre Worms et Mayence pour élire un Empereur. Les suffrages de l'assemblée paraissaient partagés entre les deux Conrad de Franconie [1]). Enfin le choix tomba sur *Conrad II* surnommé *le Salique*,

[1]) C'étaient deux cousins germains qui descendaient l'un et l'autre de Guernard (Werner) de Rottenbourg, frère de l'empereur Conrad I.

parce qu'il était né aux bords de la Saale. L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de l'Empire, et le titre d'Empereur paraissait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens, au contraire, saisissaient toutes les occasions non-seulement pour séparer les deux titres, mais encore pour se soustraire à la domination des princes allemands. Dans cette vue ils offrirent la couronne impériale à Robert, roi de France, et à Hugues son fils, qui les en remercièrent sagement. Sur ce refus les Italiens s'adressèrent au duc d'Aquitaine qui, ayant moins à risquer, accepta la proposition. Mais le pape Jean XIX et l'archevêque de Milan invitèrent Conrad-le-Salique à se rendre en Italie. Avant d'entreprendre le voyage, il fait élire et couronner son fils Henri roi de Germanie. À peine Conrad est-il couronné roi de Lombardie à Milan [1]) et empereur à Rome (1027), qu'il n'y est plus en sûreté. Il repasse en Allemagne et y trouve plusieurs Grands ligués contre lui par le motif suivant. Raoul ou Rodolphe, roi de Bourgogne, se voyant sans postérité, avait institué l'empereur Henri II son héritier (1016). Mais cette disposition resta sans effet, parce que l'Empereur cessa de vivre avant Rodolphe. Alors Conrad-le-Salique, qui se disait l'héritier en qualité de successeur de Henri II, prétendit avoir d'autant plus de droit sur les États de Bourgogne qu'il avait épousé Gisèle, fille de la soeur de Rodolphe et veuve d'Erneste I de Babenberg, duc de Souabe. Le roi de Bourgogne soutenait au contraire que, l'empereur Henri étant décédé avant que la succession fût ouverte, il n'était plus lié par la convention qu'il avait faite avec ce monarque. Cette contestation amena une rupture entre les deux Souverains. Conrad II, voulant faire valoir ses droits par la force, s'empara de la ville de Bâle; et

[1]) Selon quelques auteurs il fut couronné à Monza, où la couronne de fer est gardée.

déjà il était sur le point de pénétrer plus avant dans les États de Bourgogne, lorsque l'accord se rétablit par l'interposition de Gisèle qui engagea son oncle Rodolphe à reconnaître Conrad pour son héritier. Mais cet arrangement fut loin de convenir à Erneste II, duc de Souabe qui, étant fils de Gisèle, princesse de Bourgogne, prétendait avoir sur ce royaume des droits plus fondés que l'empereur son beau-père. Irrité de se voir frustré de ce riche héritage, il se souleva contre l'Empereur qui était en Italie, et fut assez téméraire pour vouloir s'emparer pendant l'absence de ce monarque des États de Bourgogne. Il fut soutenu dans sa révolte par Frédéric, duc de la haute Lorraine, par Conrad le jeune, duc de Franconie, et cousin germain de l'Empereur, et par Guelfe, comte d'Altdorf et de Ravensberg. Erneste s'avança avec ses troupes jusqu'au lac de Constance, dévasta les terres voisines de la ville de Brégenz et chercha à prendre pied ferme près de Zurich. Guelfe attaqua l'évêque d'Augsbourg et se rendit maître de cette ville. Mais ils furent obligés à borner là leurs entreprises. Frédéric de Lorraine mourut avant d'avoir pu rien tenter, et Conrad le jeune abandonna le parti des rebelles. La perte de ces deux alliés, le refus des soldats de combattre plus longtemps contre le chef de l'Empire et surtout le retour de ce Souverain, qui avait rassemblé ses troupes près d'Augsbourg et fait citer les princes ligués devant la Diète à Ulm (1027), abaissèrent enfin l'esprit altier d'Erneste et de ses partisans. Tous se soumirent à l'Empereur. Erneste fut dépouillé de son duché de Souabe et enfermé dans le château de Gibichstein. Guelfe n'obtint sa grâce que sous la condition qu'il dédommagerait entièrement l'évêque d'Augsbourg; et le comte de Kybourg, leur allié, perdit ses châteaux et toutes ses possessions.

Vers la fin de la même année, Brétislas, fils du

duc Udalric de Bohème, vint en Allemagne, pour demander la main de Judith, fille du margrave Henri de Schweinfort, dont on lui avait beaucoup vanté la beauté. Mais il faut croire qu'il n'ait pas obtenu le consentement des parents de la jeune comtesse, puisqu'il l'enleva du couvent où elle avait été placée pour achever son éducation. Il la conduisit en Moravie, où il l'épousa et fit bâtir, sur un rocher près d'Olmütz, un château fort que les eaux et les marais qui l'entouraient rendaient inaccessible. Quelques années après (1030), l'Empereur offrit à Erneste II de lui rendre la liberté et même la Souabe, s'il voulait renoncer à son union avec le comte de Kybourg; mais le duc ayant refusé opiniâtrément d'accepter cette équitable proposition, il fut mis au ban de l'Empire et privé sans retour du duché de Souabe, qui devint le partage d'Herman IV son frère. Erneste, qui s'était échappé de sa prison, se cantonna dans la forêt Noire *(Schwarzwald)* et, renforcé par le comte de Kybourg et d'autres adhérents, il se jeta dans la forteresse de Falkenstein. Ils firent pendant quelque temps des ravages dans les environs de ce château, et pillèrent les voyageurs et les marchands qui traversaient ce canton; mais s'étant ensuite hasardés trop avant, ils furent surpris et attaqués par les troupes impériales, sous les ordres du comte Mangold de Nellenbourg. Erneste se défendit longtemps avec beaucoup de bravoure; enfin il fut vaincu et tué dans le combat (1030).

Peu de temps après, l'Empereur fut obligé de porter son attention sur les contrées orientales de l'Allemagne, et particulièrement sur la Hongrie. Les Bulgares, qui avaient été défaits en 1018 par l'empereur grec Basile, s'étaient retirés dans la Sirmie et dans l'Esclavonie, où ils avaient fixé leur domicile. Mais vers l'année 1024 les Grecs les poursuivirent jusque dans la Sirmie et s'em-

parèrent de ce pays, qui fut incorporé à leur Empire. Un seigneur bulgare, nommé Ochtum, s'avança avec une troupe de sa nation de Widdin jusqu'aux bords du Danube, passa ce fleuve près d'Orsova, et s'établit sur les rives de la Máros et de la Körös, d'où il entreprit des courses dans les provinces de Hongrie les plus voisines de son cantonnement, qui furent cruellement désolées. Comme depuis trois ans le roi Étienne était retenu au lit par la goutte, il ne pouvait pas prendre des mesures efficaces pour empêcher ces entreprises. En même temps la Hongrie eut beaucoup à souffrir par les passages continuels des pélerins qui se rendaient en Palestine. Ces voyageurs, reconnaissant mal l'hospitalité prévenante et généreuse qu'ils trouvaient en ce pays, commirent tant d'excès en tout genre, que le roi de Hongrie se vit obligé, malgré lui, de mettre des entraves à ces pérégrinations. Indépendamment de ces contrariétés, Étienne eut encore en 1029, un différend avec l'empereur Conrad II au sujet de la succession de Bavière. Ce duché étant venu à vaquer par la mort de Henri V de Luxembourg, la reine Gisèle le réclama pour son fils Émériс (Henri) en qualité de plus proche parent des ducs bavarois de la Maison de Saxe. Mais, comme l'Empereur investit de ce duché Henri VI, neveu du duc défunt, cette princesse se contenta de revendiquer les biens de famille que son frère Henri II avait déjà possédés en Bavière avant son élévation au trône impérial. Cette dernière réclamation n'ayant pas eu un meilleur résultat que la première, les anciennes animosités se réveillèrent, et l'Autriche devint de nouveau la scène de luttes plus ou moins sérieuses entre les Allemands et les Hongrois. Ces derniers ne se bornèrent pas à faire de fréquentes irruptions sur les terres voisines de la Mur et de l'Erlaf, mais ils rompirent tout commerce avec les peuples de l'Allemagne auxquels ils interdirent même le

passage par la Hongrie. Malgré cette défense, Guernard, évêque de Strasbourg [1]), qui avait été nommé ambassadeur impérial à Constantinople, voulut essayer de traverser la Hongrie, comme étant la seule route pour se rendre à son poste par la voie de terre. À ces fins il manda au roi Étienne qu'il allait en pélerinage à Jérusalem, croyant obtenir par ce moyen la permission de traverser la Hongrie; mais, comme la suite nombreuse qu'il avait avec lui, trahit bientôt en quelle qualité il voyageait, il trouva à son arrivée aux frontières de ce royaume le passage occupé par des soldats hongrois qui lui fermèrent l'entrée dans leur pays. Il fut obligé de prendre la route de Venise où il s'embarqua pour le lieu de sa destination. Ces actes hostiles, et surtout l'affront fait à son ambassade, aigrirent tellement l'empereur Conrad qu'il déclara la guerre au roi de Hongrie. L'armée germanique, commandée par le margrave Albert d'Autriche, entra en 1030 sur le territoire ennemi et franchit les rivières de Fischa et de Leitha, tandis qu'un corps de Bohèmes et de Moraves, sous les ordres de Brétislas, fils d'Udalric, duc de Bohème, s'avançait au delà de la Morave jusqu'à la Gran. Les Hongrois s'enfuirent partout sans livrer bataille. Mais, comme dans leur fuite ils dévastèrent et détruisirent leur propre pays pour ôter à leurs ennemis les moyens de se procurer des subsistances, les troupes impériales ne purent pénétrer plus avant dans la Hongrie, faute de vivres; et elles se retirèrent sans avoir effectué rien d'important. On croit que le prince Henri, fils de l'empereur Conrad II donna, à l'insu de son père, l'ordre aux troupes allemandes d'évacuer la Hongrie, parce qu'il désapprouvait la guerre contre un Souverain qui avait

[1]) Ce prélat, issu d'Étichon I, duc en Alemanie, bâtit conjointement avec son frère Ratbod ou Ratboton le château de *Habsbourg*, berceau des comtes de ce nom.

si bien mérité de l'Église. L'année suivante, la paix fut rétablie entre l'Empereur et le roi Étienne, qui s'engagea de nouveau à donner un sauf-conduit aux voyageurs qui passeraient par ses États pour se rendre dans la terre sainte. L'armée hongroise, qui avait servi à couvrir les frontières du côté de l'Autriche, fut employée alors à reconquérir les cantons dont le boyard Ochtum s'était emparé. Celui-ci fut défait et tué, et ses adhérents furent en partie dispersés, et les autres réduits à se soumettre aux vainqueurs.

L'Empereur, débarrassé de cette guerre, en commença une autre contre Micislas II, fils de Boleslas-Chrobri, duc de Pologne. Ce dernier prince avait rompu, après la mort de l'empereur Henri II, les liens qui l'unissaient à l'Empire germanique, et s'était fait couronner 1025 roi de Pologne; il mourut encore la même année. Dans son testament il avait partagé ses États entre ses deux fils, Micislas et Othon; mais le premier de ces princes ravit à son frère, qui était dévoué à l'Empereur, l'héritage paternel, le chassa du pays, persista à vouloir faire de la Pologne un royaume indépendant de l'Allemagne, et fit en outre la guerre aux Slaves et aux Saxons ses voisins. Pour réprimer ces agressions et soumettre de nouveau la Pologne à la suzeraineté de l'Empire, Conrad II marcha en personne contre Micislas. Il passa l'Elbe en 1029; mais les mauvais chemins qu'il trouva au delà de ce fleuve, l'empêchèrent de gagner beaucoup de terrain. Il fut même obligé de lever le siège de Bautzen et de se retirer en Saxe, après avoir perdu beaucoup de monde dans les forêts impraticables et les marais dont le pays était couvert. Dans cette expédition le duc Udalric de Bohème soutint l'Empereur en Lusace. Un deuxième corps de troupes bohèmes sous la conduite du prince Brétislas enleva, après plusieurs combats sanglants, la Moravie

aux Polonais, en quoi il fut aidé par les habitants du pays qui avaient de l'éloignement pour la domination polonaise. Cette province fut de nouveau réunie à la Bohème dont elle était détachée depuis trente ans (999). Udalric, pour récompenser Brétislas du courage qu'il avait montré, lui confia l'administration de la Moravie. Mais la bonne union qui régnait entre père et fils fut troublée peu de temps après par la différence de leurs opinions politiques. Brétislas, peu satisfait de son titre de gouverneur de la Moravie, était parvenu à se faire confirmer par l'Empereur dans la possession indépendante de ce pays; en retour il avait assisté ce monarque dans la campagne qu'il fit en Hongrie (1030). Udalric, au contraire, qui était un ami zélé du roi Étienne, fut si mécontent de cette guerre que dès ce moment il se déclara l'ennemi de l'Empire. En conséquence il fit cause commune avec Micislas II, et l'aida à ruiner et à dévaster les pays entre l'Elbe et la Saale; car les guerres d'alors n'étaient que des ravages. En automne 1031, Conrad II combattit le duc de Pologne avec succès. Il se rendit maître de la Lusace, et vainquit Micislas qui se réfugia en Bohème auprès d'Udalric son allié. L'Empereur plaça alors le prince Othon sur le trône de Pologne. En retour le nouveau duc prêta le serment de fidélité, comme vassal de l'Empire. Othon ayant été assassiné peu de temps après (1032) par ses propres sujets, Micislas son frère, devenu plus humble par le malheur, se soumit à l'Empereur, et renonça au titre royal qu'il s'était arrogé. Il se rendit à Mersebourg pour faire hommage à l'Empereur. Ce Souverain le confirma dans le duché de Pologne à condition qu'il lui payerait un tribut annuel de cinq cents marcs d'argent. Udalric de Bohème, qui avait été cité devant la Diète de Mersebourg, n'ayant comparu qu'à celle qui fut tenue l'année suivante (1032) à Wirben, fut

condamné par l'assemblée des princes au bannissement, comme criminel de lèze-majesté, et comme convaincu d'avoir même attenté à la vie du chef de l'Empire. Mais le monarque se contenta de le tenir enfermé, et ne lui accorda 1034 la liberté qu'à condition qu'il céderait la moitié de la Bohème à son frère Jaromir. À peine Udalric se vit-il libre, qu'il refusa de remplir sa promesse. Il fit même crever les yeux à son malheureux frère, ôta à Brétislas le gouvernement de la Moravie et l'exila de ses États. Ce prince se réfugia auprès de Henri, roi de Germanie et duc de Bavière, qui entra en Bohème à la tête d'une bonne armée et réconcilia Udalric avec son fils, qui fut réintégré dans son gouvernement.

Cependant Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, étant mort, son neveu Odon, comte de Champagne, qui prétendait être l'héritier de ce royaume, s'était mis en possession d'une grande partie des États du roi défunt et avait même déjà occupé la ville de Vienne, capitale de la Bourgogne. Ce nonobstant, l'empereur Conrad II fut élu et couronné roi de Bourgogne à Péterlingue, l'an 1033. Mais la rigueur de la saison rendit inutiles toutes les tentatives qu'il fit pour enlever Murten et Neufchâtel. À Zurich il reçut l'hommage de plusieurs Grands du royaume de Bourgogne. L'année suivante, il pénétra par la haute Bourgogne jusqu'aux portes de Genève; et, soutenu par une armée italienne que lui amenèrent le margrave Boniface d'Étrurie et Héribert, archevêque de Milan, il se rendit maître de la susdite ville. Pour mieux s'affermir dans la possession de son nouveau royaume, Conrad II convoqua à Genève une assemblée solennelle, où les États et les principaux vassaux lui prêtèrent serment comme à leur légitime Souverain. C'est ainsi que le beau royaume de Bourgogne ou d'Arles fut uni à l'Empire germanique [1]).

[1]) Ce royaume comprenait alors la Provence, le Dauphiné, la Bresse, la

Après l'expédition en Bourgogne, Conrad II se vit obligé d'en entreprendre une autre contre les Slaves qui faisaient des irruptions sur le territoire de l'Empire. Ses armes eurent un tel succès, qu'il força ces barbares à demander la paix et à se rendre de nouveau tributaires de l'Empire.

Conrad, ayant pourvu à la sûreté de l'Allemagne, passa une seconde fois les Alpes, pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés en Lombardie entre la Noblesse et le peuple. Cette discorde, qui avait pris naissance à Milan, s'étant ensuite communiquée aux autres villes, avait enfin allumé une guerre civile. L'archevêque Héribert et quelques autres prélats, jugeant la conjoncture favorable pour augmenter leur puissance et leurs richesses en abaissant les Grands, embrassèrent le parti du peuple. L'Empereur chercha d'abord à concilier les esprits par la voie de la douceur. Mais tous les efforts qu'il fit pour y parvenir furent inutiles, et les Milanais, excités par leur archevêque, se rebellèrent ouvertement contre l'Empereur. Ce prince, indigné de la conduite d'Héribert, le fit déposer dans un synode et donna l'archevêché de Milan à Ambroise son aumônier. Mais Héribert, bravant la colère du monarque, prit de si bonnes mesures de défense que l'Empereur, qui n'avait que peu de troupes avec lui, n'osa entreprendre de forcer Milan. Il remit à un autre temps à se venger de cette ville séditieuse, et partit pour Rome qui n'était pas plus tranquille que la Lombardie. Le pape Bénoît IX, s'étant attiré la haine des principaux seigneurs romains, avait été contraint de s'éloigner de sa capitale. Dans sa disgrâce il eut recours à l'Empereur, qui le rétablit sur son Siège et fit tout rentrer dans l'ordre à Rome. De là il se rendit à Capoue et destitua le prince Pandolphe

Franche-Comté, une grande partie de la Suisse, la Savoye, le pays de Vaud et le Valois.

qui avait refusé d'indemniser, conformément aux ordres de l'Empereur, le monastère du Mont-Cassin auquel il avait porté préjudice. Pendant son séjour en Italie, Conrad II y introduisit un système féodal, qui doit être considéré comme la base de toutes les ordonnances qu'on fit depuis relativement aux fiefs. Ce prince mit aussi fin aux querelles qui étaient survenues entre les Apuliens et les Normands. Ces derniers, ayant été renforcés par de nouvelles troupes de leurs compatriotes français, se signalèrent, sous la conduite de Rénaud, dans les guerres que se firent les princes de la basse Italie. Dès l'an 1035 ils choisirent pour chefs les douze fils de Tancrède d'Hauteville, dont quelques-uns régirent, en qualité de comtes indépendants, les possessions normandes autour d'Aversa, et cherchèrent constamment à étendre de plus en plus leur domination aux dépens de leurs voisins.

L'Empereur, après avoir rétabli son autorité dans la basse Italie, retourna en Lombardie, afin d'y prendre, avant son départ pour l'Allemagne, les mesures nécessaires à la réduction de Milan et des rebelles. Son armée avait infiniment souffert par la chaleur extraordinaire de la saison et par les maladies épidémiques qui régnaient à Rome. Cette contagion avait non-seulement moissonné une grande partie des troupes impériales, mais elle avait aussi emporté plusieurs chefs et autres personnes de distinction. De ce nombre étaient l'impératrice Giséle, sa belle-fille Cunehilde, reine de Germanie, Ottocare III, margrave de Styrie, et Herman IV, duc de Souabe et beau-frère de l'Empereur [1]). Herman ne laissant pas d'héritier, Conrad donna la Souabe à son fils Henri, qui depuis la mort de Henri V (1027) possédait déjà la Bavière.

L'Empereur, étant de retour en Allemagne, se ren-

[1]) Avec Herman IV, mort en 1038, s'éteignit la ligne babenbergeoise ou bambergeoise de Souabe.

dit quelque temps après à Soleure, où il fit couronner son fils Henri roi de Bourgogne. Ce royaume était aussi troublé par les guerres particulières que se faisaient les Grands du pays, et par les excès que de mauvaises gens y commettaient. Conrad, pour mettre un terme à ces désordres, fit publier la loi appelée *Trève du Seigneur*, qui défendait, sous peine d'être excommunié et mis au ban de l'Empire, les combats particuliers depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin [1]). Ensuite il visita plusieurs provinces de l'Empire, y rendit la justice et laissa partout des marques de sa libéralité et de sa bienveillance. Étant arrivé à Utrecht, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 4 juin 1039. Son corps fut transporté à Spire, où il repose dans la cathédrale qu'il y avait fait construire. Ce prince mérite d'être placé parmi les plus illustres empereurs d'Allemagne. Il était bon, juste, généreux, ferme, courageux et animé d'un zèle infatigable pour le bien de l'Empire. C'est à lui qu'il faut principalement attribuer la succession héréditaire introduite dans les fiefs de l'Empire germanique.

Après la mort de Conrad II, son fils *Henri III*, âgé de vingt-deux ans, qui était déjà roi de Germanie, fut reconnu en cette qualité par tout l'Empire. Son premier soin fut de concerter avec les princes d'Allemagne les mesures à prendre pour apaiser les troubles à Milan. On convint de faire partir promptement une armée pour la Lombardie; mais avant qu'elle se mît en marche, l'archevêque Héribert, prévoyant les suites funestes qu'aurait pour lui cette expédition, vint trouver le monarque à Ingelheim, pour lui demander pardon de sa désobéissance et l'assurer de sa fidélité et de celle des Milanais. La plupart des Italiens reconnurent Henri III pour leur roi. C'était déjà alors

[1]) On sait que Jésus-Christ a consacré ces quatre jours pour les derniers mystères de sa vie.

l'usage que les rois de Germanie, dès qu'ils étaient revêtus de cette dignité, prenaient aussi la qualité de roi d'Italie. Pour porter le titre d'Empereur il fallait être couronné de la main du pape; mais la plupart des historiens le donnent indistinctement à tous les chefs de l'Empire.

Depuis l'époque où Henri III avait rétabli l'accord entre Udalric et son fils jusqu'en 1037, il ne se passa rien d'important en Bohème. Vers la fin de cette année, le duc Udalric mourut. Après ses funérailles, le prince Jaromir, qui s'était fait transporter de sa prison de Lissa à Prague, plaça lui-même son neveu *Brétislas* sur le trône, en présence du peuple et des Grands du pays. Micislas II, fils de Boleslas-Chrobri, duc de Pologne, avait précédé Udalric au tombeau. Comme son fils Casimir était encore trop jeune pour gouverner, Richsa sa mère administra provisoirement les affaires de l'État. Mais sa prédilection pour les Allemands, à qui elle conférait les meilleurs emplois, et les taxes énormes qu'elle extorquait à toutes les classes de la nation, indignèrent tellement les Polonais qu'ils se révoltèrent ouvertement. Richsa n'eut, pour se soustraire à la vengeance publique, d'autre moyen que de s'enfuir en Saxe avec son fils. Cet événement fit naître une guerre civile en Pologne. Les Grands se disputèrent, les armes à la main, le trône vacant et firent couler des flots de sang pour s'en frayer le chemin. Dans cet état de choses le duc Brétislas, voulant à la fois se venger des entreprises faites par les Polonais contre la Bohème et la Moravie, et faire valoir les droits de ses prédécesseurs sur la Pologne, résolut d'envahir ce pays. Il rassembla en conséquence une armée nombreuse et la conduisit bientôt en Pologne (1038), où il mit tout à feu et à sang. Comme les Polonais ne s'attendaient pas à cette irruption et qu'en outre ils se faisaient entr'eux une guerre à outrance, les Bohèmes

s'emparèrent sans beaucoup de peine des châteaux, des villes et même des forteresses. Breslau et Cracovie tombèrent aussi en leur pouvoir. Brétislas continua sa marche jusqu'à Gnèse et se rendit maître de cette ville, qui seule lui opposa une vigoureuse résistance. Les Bohèmes, ayant appris que S. Adalbert, ancien évêque de Prague, reposait dans l'église de cette ville, y entrèrent par force, enlevèrent le corps de ce martyr, et retournèrent avec ce dépôt précieux et plus de cent chariots chargés d'un riche butin dans leur pays. L'armée bohème revint à Prague vers la fin du mois d'août 1038, et Brétislas y fut reçu avec allégresse par les habitants de la capitale.

Les Polonais, désolés de l'état misérable où l'invasion ennemie et leur propre fureur avaient réduit leur patrie, reconnurent enfin que l'interrègne seul était la source de tous leurs malheurs. Ils s'empressèrent par conséquent de rappeler leur prince Casimir, qui dans l'intervalle s'était fait religieux dans le monastère de Clugny en France, et le placèrent sur le trône avec l'approbation du pape Bénoit IX qui le releva de ses voeux. En même temps l'évêque Étienne de Gnèse porta plainte à Rome au sujet des violences commises par les Bohèmes dans les différentes parties de la Pologne; le souverain pontife enjoignit au duc Brétislas de restituer, sous peine d'excommunication, tous les effets enlevés aux Polonais, et de venir ensuite se justifier à Rome des accusations portées contre lui. Mais le duc de Bohème envoya, de son côté, à Bénoit IX des ambassadeurs qui surent si bien disculper leur maître, qu'ils parvinrent à faire mitiger la sentence prononcée contre lui. Le pape se contenta d'exiger que Brétislas, en réparation du dommage qu'il avait fait aux Polonais, fondât une riche prévôté en Bohème. En conformité de cet arrêt, Bré-

tislas fit construire une église collégiale à Bunslau, en l'honneur de S. Venceslas. Les Polonais, peu satisfaits de cette décision du pape, sollicitèrent aussi l'intervention de Henri, roi de Germanie, dans cette affaire. Ce prince ordonna au duc de Bohème d'indemniser les Polonais des pertes qu'il leur avait causées, et le fit ajourner devant le tribunal de l'Empire pour rendre compte de sa conduite. Il lui rappela en même temps le tribut que les ducs de Bohème étaient tenues de payer à l'Empire germanique, le menaçant d'employer la force s'il refusait d'obéir. Brétislas ne comparut pas en personne; il envoya son fils Spitignev, pour déclarer au Roi, qu'il n'avait aucunement l'intention de refuser le payement du tribut usité, mais que du reste les Bohèmes étaient résolus à périr plutôt que de se dessaisir de ce qu'ils avaient conquis par leur valeur. Henri s'offensa tellement de cette réponse qu'il retint le prince Spitignev comme ôtage et rassembla sur-le-champ deux corps d'armée, dont le premier se réunit près de Cham en Bavière, sur les frontières de la Bohème, et l'autre près de Dohna en Misnie. Brétislas, qui de son côté se disposait à une vigoureuse résistance, posta son armée derrière la forêt de Bohème. Le roi Henri, qui commandait en personne la première division des troupes germaniques, franchit au mois d'août 1040 les limites de la Bohème. Le margrave Othon de Schweinfort pénétra avec l'avant-garde dans la forêt de Bohème, afin de reconnaître la position de l'ennemi. Mais il fut surpris par les Bohèmes et obligé de se retirer. Le lendemain toutes les forces royales se portèrent en avant. Comme les deux armées vinrent à se choquer près de Tauss, il s'ensuivit une bataille générale dans laquelle les Bohèmes furent victorieux. Les Allemands essuyèrent une perte considérable tant en morts et blessés qu'en prisonniers; leur roi Henri même ne trouva son salut que dans la fuite.

Le corps de Saxons, sous les ordres de l'archevêque Bardon de Mayence et d'Eccard II, margrave de Misnie, était entré en Bohème par Chlumecz, et avait ravagé toute la contrée située aux environs de la rivière de Bilin. Mais la défaite du roi Henri et l'approche d'une armée bohème engagèrent les Saxons à évacuer la Bohème et à regagner leurs foyers. L'hiver suivant, Brétislas renvoya les prisonniers allemands dans leur patrie, et le prince Spitignev fut échangé contre les Allemands de distinction qui étaient tombés au pouvoir des Bohèmes à la journée de Tauss.

Le roi de Germanie, moins intimidé qu'humilié par les revers qu'il venait d'essuyer, ne pensa qu'à effacer la honte de la première campagne. En conséquence, dès l'année suivante il entra avec une nouvelle armée, du côté de la Bavière, dans la Bohème, tandis qu'un autre corps, sous la conduite des mêmes Généraux qui l'avaient commandé l'année précédente, y pénétrait du côté de la Misnie. Cette fois-ci les armes germaniques furent partout heureuses. Quoique les défilés du pays fussent occupés et très-bien défendus par les Bohèmes et par les troupes auxiliaires de Hongrie, les Allemands parvinrent à les enfoncer et à se frayer un passage jusqu'à la Moldave près de Prague où les forces royales se réunirent. Le duc Brétislas, n'ayant plus le temps de concentrer ses troupes réparties sur différents points pour la défense des frontières fort étendues de la Bohème, se vit réduit à demander la paix. Elle ne lui fut accordée qu'à condition qu'il payerait le tribut arriéré, montant pour trois années à 1500 marcs, et qu'il fournirait des auxiliaires au Roi, aussi souvent qu'il en serait requis. Après la conclusion du traité, Henri III évacua la Bohème. Brétislas se rendit en 1044 à Ratisbonne, où il fit hommage au chef de l'Empire, lui jura obéissance et fidélité, et donna des ôtages pour garantie

de ses engagements. Les difficultés avec la Pologne furent également aplanies. Le duc de Bohème resta en possession des conquêtes qu'il avait faites dans la dernière guerre contre les Polonais, notamment d'une grande partie de la *Silésie* actuelle. Conformément au traité de paix, les Bohèmes combattirent depuis lors comme auxiliaires dans toutes les guerres où Henri III fut engagé, et particulièrement dans celles contre les Hongrois.

À cette époque, les Allemands entrèrent avec la Hongrie dans des rapports qui mirent pour quelques années ce royaume sous la dépendance de l'Empire germanique. Le roi Étienne I, dont le nom révéré de toute la chrétienté est encore cher à la nation hongroise, était descendu au tombeau, le 15 août 1038. Son fils Émeric, duc de la Russie rouge, lui ayant été enlevé par une mort prématurée (1031), il avait désigné pour son successeur *Pierre*, fils de sa soeur Adèle et d'Othon d'Urséole, doge de Venise, au préjudice des autres princes de la race arpadienne qui avaient incontestablement plus de droit que lui au trône de Hongrie. Pierre, homme altier, plein de vices et sans talents, commença son règne par exercer les plus cruelles persécutions contre les membres de sa propre famille. L'ingrat fit même emprisonner la reine Gisèle à qui il était principalement redevable de la couronne. Une émeute rendit la liberté à cette princesse infortunée. Elle se retira dans une maison religieuse à Passau, où elle mourut, l'an 1042. Pour priver les princes Leventa, André et Béla, fils de Ladislas-le-Chauve, cousin d'Étienne I, qui s'étaient expatriés, de l'asile qu'ils avaient trouvé en Bohème, il contracta une alliance avec Brétislas. Les trois princes se réfugièrent alors en Pologne. Béla y obtint avec la main de Richsa, soeur du duc Casimir, le gouvernement du duché de Poméranie, en récompense de la valeur et de la sagesse

avec laquelle il avait commandé l'armée polonaise lorsqu'elle reconquit ce pays qui s'était soustrait à la domination des Polonais. Ce fut en suite de l'alliance que Pierre avait conclue avec le duc de Bohème qu'il envoya 1040 à ce dernier des troupes auxiliaires dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Henri III. Au commencement de la campagne suivante (1041), Pierre avait franchi avec un corps d'armée les frontières de l'Autriche, et s'était avancé à travers ce pays jusqu'en Bavière, dans la vue d'opérer une diversion en faveur de Brétislas son allié. Mais cet éloignement de la Hongrie lui fut très-funeste; car à peine eut-il quitté ce royaume, que le clergé et les Grands du pays, qui s'étaient assemblés à Albe-Royale, le déclarèrent déchu du trône, et y placèrent le palatin *Samuel Aba*, époux de la troisième soeur d'Étienne I. La haine des Hongrois contre Pierre provenait principalement de ce qu'il avait aboli les anciens usages du pays, tournait en ridicule les vieux préjugés, conférait les premières charges de la Cour et de l'État à des Allemands et à ses compatriotes vénitiens, et formait son armée de mercénaires allemands. Sa prédilection pour tout ce qui était allemand était telle, qu'il trahit plus d'une fois l'intention de transformer la Hongrie en un royaume dépendant de l'Empire germanique, et de faire de la nation magyare la dernière classe des peuples soumis à la domination allemande. Aussi ne l'appelait-on en Hongrie que *Pierre l'allemand.* Le roi détrôné se retira en Autriche auprès du margrave Albert, époux de Frowitza sa soeur, et sollicita son appui. Quoique ce prince eût grand sujet de se plaindre de Pierre, qui avait violé le territoire autrichien dans la dernière guerre bohème, il reçut néanmoins son beau-frère avec cordialité, et lui promit même ses bons offices pour lui procurer le soutien du roi Henri. Effectivement le margrave plaida

si bien la cause du prince hongrois auprès du chef de l'Empire, que ce monarque pardonna non-seulement à Pierre son alliance avec les Bohèmes rebelles, mais se déclara encore ouvertement pour lui. Samuel, persuadé qu'une lutte avec les Allemands était inévitable, et irrité d'ailleurs de ce que le margrave Albert avait donné asile à son rival, résolut de les prévenir. Par conséquent il leur déclara lui-même la guerre. Au printemps 1042, Samuel Aba envahit l'Autriche avec une armée nombreuse. Il l'avait divisée en trois colonnes, afin de ravager d'autant plus tôt le pays. La première colonne s'avança sur la rive septentrionale du Danube. Mais le margrave Albert et son fils Léopold, s'étant mis à la tête de leurs troupes, marchèrent à la rencontre de l'ennemi, et l'ayant vivement attaqué, ils le culbutèrent et le firent rétrograder jusqu'au delà de la Morave. Le troisième corps de Hongrois, qui avait pénétré dans la Styrie, fut totalement défait près de Pettau par Geoffroi, comte de la Marche de Carniole, et par le comte Ottocare III de Styrie *(Steyer)*. Quant à la seconde division de l'armée hongroise, qui avait dirigé sa marche le long de la rive méridionale du Danube, elle surprit pendant la nuit la ville de Tuln et, après l'avoir livrée au pillage, elle y mit le feu. Ensuite les Hongrois s'avancèrent jusqu'aux bords de la Trase et ravagèrent tous les cantons par où ils passaient. Enfin ils retournèrent dans leur pays, emmenant avec eux une grande quantité de prisonniers, de bestiaux et tous les objets qu'ils avaient pu enlever. Le roi Henri, voulant punir Samuel Aba pour avoir provoqué la guerre et dévasté l'Autriche, résolut de marcher en personne contre les Hongrois. À ces fins il se rendit, au commencement de l'été (1042) à *Faviana* (Vienne), pour y attendre l'arrivée de ses troupes, et régler avec le margrave Albert les opérations de la cam-

pagne qu'il se proposait d'ouvrir contre les Hongrois. Lorsque l'armée fut réunie, il pénétra, l'automne suivant, dans la Hongrie (1043). Il fut soutenu par les princes autrichiens Albert et Léopold, ainsi que par les troupes auxiliaires que lui avait envoyées le duc Brétislas de Bohème, qui était alors entièrement réconcilié avec le chef de l'Empire. Les Allemands s'emparèrent de Hainbourg, de Presbourg et de plusieurs autres villes ennemies; ils défirent les Hongrois en deux combats, dans lesquels le margrave Albert et surtout son fils Léopold cueillirent les plus beaux lauriers. Comme Samuel s'était enfui au fond de la Hongrie, et que les peuples de ce pays ne voulaient à aucun prix accepter Pierre pour roi, Henri III donna la couronne de ce royaume à Bucna, autre parent d'Étienne I, et repartit ensuite avec ses troupes pour l'Allemagne, à cause de l'approche de la mauvaise saison. Le nouveau roi ne jouit pas longtemps de sa dignité; car à peine Aba eut-il appris le départ de l'armée germanique qu'il chassa Bucna et remonta sur le trône. Mais ne se dissimulant point qu'il lui serait difficile de s'y maintenir tant qu'il avait le roi Henri pour ennemi, il chercha à le réconcilier au moyen des présents qu'il lui fit offrir par une ambassade à la Diète de Goslar, l'an 1043. Il est probable que Henri III, qui d'ailleurs était peu disposé à continuer la guerre contre les Hongrois, aurait fini par accorder à Samuel la paix qu'il demandait, si Pierre ne l'avait sollicité avec toutes les instances possibles de ne pas abandonner sa cause, en quoi il fut fortement appuyé par son beau-frère le margrave d'Autriche, qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi Henri. Les ambassadeurs hongrois se virent par conséquent obligés de partir sans avoir atteint le but de leur mission. Ils furent bientôt suivis par l'armée royale. Mais avant qu'elle fût arrivée aux frontières de la Hongrie, Samuel avait déjà envahi

l'Autriche, tant pour tenir les Allemands éloignés de ses États, que pour se venger du margrave Albert qui prenait si chaudement le parti de Pierre son rival. Cette irruption ne fut funeste qu'à Samuel lui-même; car le margrave Albert et son fils Léopold le reçurent avec tant de bravoure, que les Hongrois, après avoir essuyé une défaite totale, furent non-seulement chassés de l'Autriche, mais encore poursuivis bien loin sur leur propre territoire. Henri III, voulant terminer d'une manière ou d'autre les affaires de Hongrie, conduisit son armée sur les bords du Raab. Il se disposait à passer ce fleuve, lorsque Samuel Aba, craignant de perdre une seconde fois la couronne, promit au roi Henri d'accepter la paix sous toutes les conditions qu'il plairait à ce monarque de lui prescrire. Henri fit d'abord des difficultés. Mais, Samuel s'étant engagé à lui céder entièrement la partie de la Pannonie depuis le mont Cétique *(Kahlenberg)* jusqu'à la Leitha que le margrave Albert avait déjà conquise, et à rendre en outre tous les prisonniers allemands, le Roi consentit enfin à lui accorder la paix. Les Hongrois donnèrent des ôtages, apportèrent des présents à Henri III et au margrave Albert, et leur remirent le territoire dont la cession avait été stipulée par le traité. Ce pays eut au commencement un margrave particulier qui s'appelait Sigéfroi; mais peu après il fut incorporé au margraviat d'Autriche. En retour, Samuel Aba resta en possession du trône de Hongrie.

Les hauts faits, par lesquels le margrave d'Autriche et son fils s'étaient signalés dans cette guerre, leur acquirent des surnoms honorables et de beaux privilèges. Albert I fut appelé *le Victorieux* et Léopold II *le Preux Chevalier*. Henri III, considérant le margraviat d'Autriche comme le boulevard de l'Allemagne contre les entreprises que pourraient former dans la suite les Hongrois, et

voulant en même temps récompenser les services importants que les princes autrichiens avaient rendus à la Germanie, érigea, dans une Diète tenue à Ingelheim l'an 1043, ce margraviat en fief de l'Empire du premier rang. Il accorda aux margraves le titre de princes *très-loyaux* et *très-fidèles*. Il ordonna par une loi, que l'empire d'Allemagne serait tenu de secourir les princes autrichiens contre tous leurs ennemis. Il les autorisa de plus à faire porter devant eux dans toutes les occasions solennelles le glaive de leur juridiction et la bannière du pays, et les nomma avoués des évêchés de Salzbourg et de Passau. Peu après il désigna Léopold pour successeur d'Albert dans le margraviat d'Autriche. Mais malheureusement Léopold ne jouit pas longtemps des honneurs qu'on lui avait décernés; il mourut encore dans le cours de la même année, n'étant âgé que de 21 ans. Ce jeune héros fut généralement regretté. Tous les écrivains parlent de lui avec enthousiasme. Il n'avait point d'égal en courage, en intrépidité; son caractère était excellent et sa figure d'une beauté ravissante. Herman de Véringes loue sa piété; Othon de Frisingue l'appelle *le fléau des Hongrois*, et en effet les défaites de ces derniers furent plutôt son ouvrage que celui de son père. C'est principalement à lui que l'Autriche doit et son agrandissement jusqu'à la Leitha et son érection en grand fief de l'Empire.

Cependant la Hongrie, en changeant de maître, n'avait fait que changer de tyran. Samuel, non moins arbitraire et cruel que Pierre, avilissait comme son prédécesseur les magnats ou seigneurs du royaume, et attentait chaque jour à leurs privilèges. La conduite révoltante de ce prince, le penchant décidé qu'il montrait pour le culte idolâtrique, son peu d'exactitude à remplir quelques-unes des conditions stipulées par le traité de paix, enfin les courses que ses troupes faisaient continuellement sur le territoire autrichien,

furent cause que le roi Henri parut, en 1044, pour la troisième fois avec son armée aux frontières de la Hongrie, et pénétra par Oedenbourg dans ce royaume. Les deux armées ennemies se trouvèrent en face sur les bords de la Raab. Samuel était posté avec toutes ses forces sur la rive droite de ce fleuve. Henri III et le margrave Albert en effectuèrent le passage à la vue de l'ennemi, qui leur était fort supérieur en nombre. Les deux partis en vinrent aux prises, le 5 juillet 1044, dans la plaine de Menfö non loin de la Raab. La victoire fut longtemps indécise. Les Hongrois combattirent avec le plus grand courage; et le nom de *tombeau des Allemands* que porte encore aujourd'hui l'endroit où se livra cette bataille, prouve que la perte de ces derniers doit avoir été trés-considérable. Mais la bravoure et la contenance ferme du margrave Albert qui, au milieu des plus grands dangers, montra un sangfroid et une présence d'esprit admirable, forcèrent enfin la fortune à se déclarer pour lui. La défaite de l'ennemi fut totale. Aba s'enfuit vers le fleuve Tibisque (Teisse), et les Hongrois vinrent en foule se soumettre et jurèrent fidélité et obéissance au roi Henri. Mais ce monarque, au lieu de s'approprier le royaume conquis, comme il le pouvait, rétablit généreusement Pierre sur le trône. Ce prince fut couronné de nouveau dans l'église cathédrale d'Albe-Royale, en présence du roi de Germanie, et déclara par un acte en due forme, pour lui et ses successeurs, qu'il tenait le royaume de Hongrie en fief de l'Empire. Henri III lui enjoignit de régir son royaume d'après les droits et statuts de l'Allemagne, et laissa des troupes en Hongrie pour le défendre et protéger. Samuel fut poursuivi, atteint dans la fuite et décapité. En 1045 Henri III fit un nouveau voyage en Hongrie pour raffermir encore davantage la paix et la tranquillité dans ce pays. Pierre lui renouvela, au nom de son peuple, le

serment de fidélité et s'obligea même à lui payer un tribut annuel.

Dès l'année suivante, cette union de la Hongrie avec l'Allemagne fut rompue d'une manière violente. Pierre, que l'école de l'adversité n'avait pas rendu plus sage, n'eut pas plutôt recouvré son royaume qu'il fit paraître pour les Allemands cette même partialité qui lui avait déjà une fois aliéné l'affection de ses sujets. Il persécuta en même temps les nobles qui avaient contribué à sa détrônisation, ou qui depuis son retour étaient secrètement ligués contre lui. Ces derniers furent torturés, privés de la vue ou exécutés. Il accabla en outre le peuple d'impôts, et encourut par là encore davantage la haine publique. Les mécontents se réunirent en grand nombre près de Czanad, et appelèrent en Hongrie les princes *André* et *Leventa*, qui se trouvaient alors à Kiev. André avait plusieurs fois commandé les armées du grand duc Jaromir contre les Petchenègues et autres voisins dangereux, et obtenu pour récompense de ses services la main d'Anastasie, fille du prince russe. Les deux frères signalèrent imprudemment leur rentrée en Hongrie par la publication d'un édit de tolérance dont le sens obscur, à dessein mal-interprêté par le peuple, souleva les adhérents du paganisme contre les ministres de l'Église chrétienne et contre les receveurs des nouveaux impôts. Le roi Pierre s'enfuit; les soldats d'André l'atteignirent près de Wieselbourg sur les confins de l'Autriche, et lui crevèrent les yeux. Il mourut probablement peu après en prison à Albe-Royale [1]). On fit souffrir aux Chrétiens les plus cruelles persécutions, on brûla les églises et on fit mourir un grand nombre d'évêques et de prélats; parmi ces martyrs se

[1]) Selon d'autres rapports, ce prince traina encore longtemps sa triste existence, et épousa même pendant sa captivité Judith, veuve du duc Brétislas de Bohème.

trouvait S. Gérard, à qui on ordonna de se précipiter du haut d'un rocher baigné par le Danube.

André fut couronné l'an 1047, pendant que Henri III était encore en Italie. Ce monarque avait entrepris le voyage au delà des Alpes bien moins pour recevoir la couronne impériale, que pour apaiser les troubles violents qui agitaient Rome et le Siège apostolique. Le pape Bénoit IX, issu des comtes de Toscanelle qui, par sa conduite peu digne du chef suprême de l'Église, s'était rendu odieux aux Romains, avait été chassé de la Chaire de S. Pierre. L'évêque de Sabine, ayant gagné par ses largesses les suffrages des factieux, fut élevé au trône pontifical sous le nom de Silvestre III. Mait Bénoit IX, dont le parti s'était fortifié pendant son absence, reparut à Rome, s'empara du palais et de l'église de Latran, et contraignit l'antipape Silvestre à se retirer au vatican. Cependant, comme il avait peu d'espoir de se maintenir, il prit le parti de céder le pontificat à Jean Gratien, archiprêtre de Rome, moyennant une rente annuelle que ce prélat s'obligea à lui payer, ne se réservant qu'une partie du palais de Latran pour sa résidence. Jean prit le nom du Grégoire VI. Mais Bénoit IX, s'étant bientôt repenti de son abdication, reprit le pontificat; et Grégoire, chassé du Latran, se retira à la Rotonde. C'est ainsi que l'Église se voyait déchirée par les factions de trois papes, et l'autorité de l'empereur seule pouvait mettre un terme à tant de désordres. Henri III, ayant passé en Italie, convoqua un synode à Sutri près de Rome. Grégoire VI s'y rendit dans l'espérance qu'on déposerait les antipapes Bénoit et Silvestre, et le reconnaitrait pour le vrai souverain pontife. Mais il fut déçu dans son attente. Les Pères du concile, ayant examiné l'exaltation de Grégoire, jugèrent qu'elle était irrégulière et qu'il fallait procéder à l'élection d'un autre pape. Sur cela Grégoire renonça de bon gré

à la tiare, qu'il avait portée environ vingt mois. Le Saint-Siège se trouvant ainsi vacant, Henri III se rendit à Rome, où Suidger, Saxon de naissance et évêque de Bamberg, fut élu sous le nom de Clément II. Ce pontife, après avoir sacré et couronné Henri III en qualité d'Empereur (25 décembre 1046), tint un concile où l'on renouvela la loi, portant que l'élection du pape ne pourrait se faire que du consentement de l'empereur. De Rome Henri III passa à Capoue, où il déclara Drogon, chef des Normands, comte de la Pouille, en récompense des services qu'il avait rendus à l'Empire, en faisant la guerre aux Grecs dont il avait beaucoup rétréci la domination en Italie.

L'Empereur, qui avait alors terminé les principales affaires qui l'avaient appelé en Italie, ayant appris la révolution qui s'était faite en Hongrie, retourna en Allemagne dans la vue de punir l'infidélité des Hongrois. Mais de nouveaux événements arrivés en Lorraine l'obligèrent à suspendre cette expédition. Gozelin, duc des deux Lorraines, étant venu à mourir, Henri III avait partagé la succession entre les deux fils du prince défunt. Godéfroi dit le Barbu avait été créé duc de la basse Lorraine, et son frère Gozelin II avait eu pour sa part la Lorraine supérieure ou mosellanique. Mais Godéfroi, qui réclamait tout l'héritage paternel, eut recours aux armes pour s'emparer, malgré l'Empereur, des États qui étaient échus à son frère. Henri III, offensé d'une telle violence, passa aussitôt en Lorraine et força Godéfroi à la soumission; il l'envoya ensuite prisonnier dans la forteresse de Gibichstein; mais quelque temps après, il le rétablit dans son duché. Gozelin II, duc de la Lorraine mosellanique, ayant encouru la disgrâce de l'Empereur, perdit à son tour en 1046 son pays, qui fut conféré à *Adalbert* ou *Albert, comte d'Alsace.* Comme par cette disposition Godéfroi se voyait pour la seconde fois privé de la haute

Lorraine qu'il prétendait devoir lui appartenir, il prit les armes pour se venger de l'Empereur. Mais, se sentant trop faible pour se mesurer seul avec un tel adversaire, il entraîna dans sa querelle les comtes de Flandre et de Hollande. Albert d'Alsace ayant été tué au commencement de cette guerre, l'Empereur donna le duché de haute Lorraire à Gérard, neveu d'Albert. Gérard le transmit à ses descendants, et est regardé comme la vraie souche de la Maison de Lorraine. Après la mort d'Albert, la guerre continua avec des efforts redoublés de part et d'autre. Mais le comte de Hollande ayant perdu la vie dans un combat, Godéfroi et son allié le comte de Flandre demandèrent la paix, qui leur fut accordée par l'Empereur.

Cependant le roi André n'était pas tranquille sur les suites du bouleversement qui s'était opéré en Hongrie. Pour apaiser l'Empereur, qui, comme il savait, était fort courroucé du nouvel ordre des choses dans ce royaume, il lui envoya à différentes reprises des ambassadeurs, pour excuser ce qui s'était passé. Ils offrirent aussi non-seulement de se soumettre à l'Empereur et de lui payer tribut, mais encore d'abolir entièrement l'idolâtrie, si ce monarque voulait reconnaître leur roi André. En effet, ce nouveau Souverain de Hongrie s'appliqua, surtout après la mort de son frère Leventa qui avait été le principal protecteur du paganisme, à rétablir la religion chrétienne dans son royaume, et à maintenir l'ordre et la tranquillité publique. Il appela auprès de lui son autre frère Béla, gouverneur polonais de la Poméranie, pour l'opposer aux ennemis dont il était menacé. Il lui confia l'administration de la troisième partie de ses États et lui conféra en même temps le titre ducal. Mais toutes ces bonnes dispositions ne furent que passagères; car du moment qu'il eut assez raffermi sa puissance, il révoqua non-seulement toutes les humbles propositions qu'il avait faites à l'Empereur, mais il per-

mit encore à ses Hongrois de recommencer leurs anciennes vexations sur les frontières de l'Autriche. Pour mettre ce pays à couvert des incursions ennemies, Henri III ordonna en 1049 au margrave Albert d'élever un fort près de Hainbourg sur les confins de la Hongrie. André, à qui cette fortification donnait de l'ombrage, fit attaquer, l'année suivante, les troupes qu'on avait commandées sous la conduite de Gebhard, évêque de Ratisbonne, et de Conrad, duc de Bavière, pour couvrir les travaux. Ensuite il entra sur le territoire autrichien et s'avança jusqu'au mont Cétique. Mais le margrave Albert, ayant promptement réuni ses guerriers, fondit sur les envahisseurs et les força à rentrer dans leurs limites. L'Empereur, qui n'avait déjà que trop sujet d'être mécontent d'André, fut tellement aigri de ces actes d'hostilité, qu'il résolut d'entreprendre une nouvelle campagne contre les Hongrois. Lui-même voulait s'avancer avec les troupes allemandes, commandées par le margrave Albert et Guelfe, duc de Carinthie, sur la rive droite du Danube, tandis que le duc Brétislas, à la tête de ses Bohèmes et des troupes auxiliaires que le duc Casimir de Pologne lui avait envoyées, dirigerait sa marche sur la rive opposée de ce fleuve. La flotille, qui portait les vivres et les munitions, avait ordre de descendre le Danube sous l'escorte des Bavarois, et d'entretenir la communication des deux corps d'armée. Comme les Hongrois n'étaient pas assez forts pour risquer une bataille décisive, ils prirent la résolution de dévaster tous les cantons qu'ils devaient laisser à la merci de leurs ennemis, pour qu'ils ne pussent s'y procurer aucunes subsistances. Ensuite ils se retranchèrent derrière les grands fleuves qui traversent la Hongrie, et derrière les marais inaccessibles dont alors ce pays était encore couvert. Les Bohèmes s'avancèrent jusqu'à la Gran, sans rencontrer de grands obstacles;

mais l'Empereur trouva tous les cantons en deça du Danube entièrement ruinés, et les rivières secondaires qu'avaient grossies les fréquentes ondées, défendues par de nombreux archers hongrois. Ce Souverain, se voyant ainsi arrêté dans sa marche, changea son plan de campagne. Il conduisit son armée en Styrie et alla fondre sur le comitat de Sálad [1]). Mais les Hongrois lui opposèrent une telle résistance, que l'Empereur ne put pénétrer jusqu'au Danube pour rétablir sa communication avec la flotille. L'évêque Gebhard, qui commandait cette dernière, trompé par un faux ordre impérial que les Hongrois avaient eu l'adresse de substituer au véritable, mit le feu à ses vaisseaux et se sauva lui-même par la fuite. Henri III, posté alors près du lac dit *Plattensée*, se trouvait dans un état fort critique, étant coupé, harcelé de tous côtés par les troupes légères hongroises, et luttant contre le plus pressant besoin. Comme il n'avait aucun espoir d'être secouru, il prit la courageuse résolution de se frayer, les armes à la main, un passage à travers ses ennemis. Dans ce dessein il se dirigea sur Raab. L'armée impériale, qui devait gagner chaque pouce de terrain par un rude combat, perdit ses bagages près de Pallota, et une grande partie de son arrière-garde dans les montagnes qui bornent le comitat d'Albe-Royale. Ce revers, mais plus encore la disette toujours croissante de vivres, rendit la situation de l'Empereur tellement désespérée qu'il allait se voir réduit à capituler. Toutefois avant d'en venir à cette extrémité, il voulut essayer s'il ne pourrait pas se procurer un point d'appui pour assurer sa retraite. À cet effet il commanda aux Bourguignons, aux Polonais et aux Saxons de surprendre Raab. La prise de cette ville qu'on emporta d'emblée, ouvrit non-

[1]) La Hongrie est divisée en cercles ou districts appelés *comitats*, en allemand *Gespannschaften* ou *Comitaten* (Comitatus).

seulement un libre passage aux Impériaux, mais produisit encore un changement avantageux dans les opérations militaires de l'Empereur. On prétend que le roi André lui-même offrit alors de faire la paix, mais qu'elle fut refusée par Henri. À la vérité, le margrave Albert, dont les États étaient entièrement ouverts aux incursions des Hongrois, se vit obligé à conclure une paix séparée avec eux; mais toutes les instances que fit le pape Léon IX auprès de l'empereur Henri et le roi André, ne furent pas capables de réconcilier les deux monarques ennemis.

La campagne que l'Empereur entreprit 1052 contre les Hongrois n'eut pas un meilleur succès que la dernière. Il assiégea Presbourg pendant deux mois, sans pouvoir se rendre maître de cette ville. Le pape Léon, persuadé que tant que cette guerre durait, l'Empereur ne se rendrait pas en Italie, où sa présence était absolument nécessaire, se porta alors lui-même médiateur. On tint une Diète à Tuln pour traiter de la paix. Le résultat de ces négociations fut que les deux parties belligérantes convinrent de suspendre les hostilités, et que l'Empereur retourna avec ses troupes en Allemagne. Mais en partie la trop grande exigence de ce Souverain, et en partie la fermeté du roi de Hongrie, rendit vains tous les efforts que fit Léon IX pour engager ces princes à conclure une paix définitive. Cependant l'année suivante, André envoya par déférence pour le pape des ambassadeurs à Tibur. Ils étaient porteurs de riches présents pour Henri III et lui offrirent, entre autres propositions acceptables, de lui fournir de l'argent et des troupes auxiliaires dans toutes les guerres qu'il aurait à soutenir, celles en Italie exceptées. Il est probable que cette démarche aurait enfin amené un accommodement entre les deux Souverains, si de nouvelles circonstances survenues en Allemagne et en Italie n'avaient engagé le roi de Hongrie à révoquer les ouvertures réconciliatrices qu'il avait faites à l'Empereur.

Lorsque Henri III, à son élévation au trône impérial, fut obligé de renoncer, conformément aux lois de l'Empire, aux duchés de Souabe et de Bavière qu'il possédait en propre, il donna ce dernier pays au neveu de son prédécesseur en ce duché, Henri VII de Luxembourg. Ce prince étant mort, en 1047 sans laisser d'enfants, l'Empereur donna la Bavière à Conrad, de la Maison des comtes palatins du Rhin. Quant à la Souabe, Henri III la retint jusqu'en 1045; il en investit alors Othon II, fils d'Othon I, comte palatin de Scheyern [1]), après la mort duquel (1348) le duché de Souabe fut conféré à Othon III, fils de Henri, margrave de Schweinfort. L'Empereur n'eut pas lieu de se féliciter d'avoir conféré la Bavière à Conrad qui, se laissant gouverner par de vils adulateurs, appuyait leurs injustices et extorsions. Le monarque, l'ayant en vain sommé de changer de conduite, le déposa dans la Diète de Mersebourg. Il conféra le duché vacant à son propre fils Henri, qui n'avait que trois ans, et lorsque ce jeune prince eut été élu en 1053 roi de Germanie et futur empereur, il donna la Bavière à son second fils Conrad, alors âgé de deux ans. Après la mort de ce dernier prince (1055) l'Empereur, au lieu de nommer un autre duc de Bavière, assigna les revenus de ce pays à l'impératrice Agnès, son épouse.

Cependant le duc dépossédé, ne respirant que la vengeance, se réfugia chez le roi André en Hongrie, et excita ce Souverain à continuer la guerre contre l'Empereur. André s'y décida d'autant plus facilement qu'il savait que d'autres affaires importantes empêchaient Henri III de s'occuper de celles de Hongrie.

Pendant ces entrefaites, Godéfroi-le-Barbu, qui

[1]) Othon III, fils d'Othon II, fit de Scheyern un couvent et bâtit à sa place le château de Wittelsbach, près d'Augsbourg, d'où il prit le nom de *comte de Wittelsbach.*

malgré sa soumission était resté privé de la Lorraine, avait épousé (1054) en secondes noces Béatrice, fille de Frédéric de la haute Bourgogne et veuve de Boniface II, margrave de Tuscie et comte de Modène, de Reggio, de Mantoue et de Ferrare. Cette princesse était proche parente de l'Empereur, puisque sa mère Mathilde, duchesse de Lorraine, était la soeur de l'impératrice Gisèle, mère de Henri III. Godéfroi acquit par la puissance, les richesses et les connexions de son épouse avec la principale Noblesse de l'Italie une telle influence, que l'Empereur avait sujet de craindre pour son royaume de Lombardie. En effet, Frédéric, fils unique de Boniface et de Béatrice, étant mort en 1055, cette princesse devint héritière de tous les États de son époux. Ces domaines s'étendaient dans l'Italie centrale depuis le Pô jusqu'à la Marche d'Ancone, y compris le duché de Spolète et le soi-disant patrimoine de S. Pierre. Dans la haute Italie Béatrice possédait la ville de Mantoue, plusieurs autres places fortes et des terres considérables.

Dans la basse Italie les Normands, dont l'ambition croissait toujours, après s'être emparés de presque tout ce qui compose aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles, commençaient aussi depuis quelque temps à empiéter sur le territoire impérial et pontifical. C'était la raison principale qui avait déterminé le pape Léon IX à faire le voyage d'Allemagne. Il chercha à persuader l'Empereur à se rendre en Italie, pour s'opposer aux entreprises des Normands; mais ce prince, n'ayant pas encore terminé la guerre contre le roi de Hongrie, n'avait pu remplir les voeux du pontife. Cependant l'Empereur lui donna quelques troupes auxiliaires qui, s'étant jointes à celles du pape, marchèrent 1053 contre les Normands. L'armée pontificale fut totalement défaite près de Civitella dans l'Abruzze ultérieure. Léon IX attendait l'événement du combat dans cette ville. Les Normands l'y ayant assiégé

après la bataille, le pape fut non-seulement forcé de se rendre aux vainqueurs, mais encore de les absoudre de l'excommunication prononcée contre eux. Ces conquérants, non moins bons politiques que vaillants guerriers, conduisirent le pape à Bénévent où ils le traitèrent avec le plus grand respect, afin de se remettre en grâce auprès de lui. Comme ils avaient formé le projet de s'affranchir de la domination allemande, ils résolurent de mettre la Cour de Rome dans leurs intérêts. Dans cette vue ils relâchèrent non-seulement le pape qu'ils retenaient en captivité, mais ils lui restituèrent encore tout ce qu'ils avaient enlevé à l'Église, et promirent de tenir en fief mouvant du S. Siège toutes les conquêtes qu'ils avaient faites ou feraient encore en Calabre et en Sicile. Léon IX étant mort peu de temps après (1054), les Romains envoyèrent des députés à l'Empereur pour le prier de désigner un nouveau Pape. Le choix du monarque tomba sur Gérard, évêque d'Eichstädt, qui à son sacre prit le nom de Victor II. Henri III, qui n'ignorait pas les vues ambitieuses des Normands, craignant avec raison que Godéfroi-le-Barbu ne se joignît à eux et ne lui enlevât la couronne d'Italie, passa les Alpes pour contenir ce prince turbulent. Godéfroi et Béatrice, voulant dissiper les soupçons que l'Empereur avait conçus, vinrent au-devant de lui pour l'assurer de leur soumission et fidélité. Mais ce Souverain, qui avait peu de confiance dans ces protestations, conduisit sa parente avec lui en Allemagne, alléguant pour motif de cette démarche qu'elle s'était unie à l'ennemi de l'Empire. Godéfroi, furieux de cet enlèvement, et ne songeant qu'aux moyens d'en tirer vengeance, retourna en Lorraine. Il se ligua de nouveau avec le comte de Flandre contre l'Empereur, et assiégea la ville d'Anvers. Mais la garnison se défendit si vaillamment qu'il ne put se rendre maître de la place.

D'un autre côté, les Hongrois avaient recommencé les hostilités contre l'empereur Henri. Ils envahirent la Carinthie et s'emparèrent de la forteresse de Hengstbourg, qu'ils reperdirent toutefois en 1054. Ils ravagèrent ensuite la Moravie, pour se venger du duc Brétislas de Bohème qui avait fourni des troupes contre eux à l'Empereur. Afin de réprimer ces courses dévastatrices, le duc de Bohème rassembla en hâte son armée, et se rendit à Chrudim pour en prendre le commandement. Mais une maladie subite l'empêcha d'exécuter son dessein, et il termina peu après ses jours en cette ville (10 janvier 1055). Ce prince contribua beaucoup à améliorer le gouvernement de la Bohème et à extirper ce qui y restait des coutumes superstitieuses du paganisme. Prague est aussi redevable de sa première enceinte à Brétislas, qui sentit la nécessité de fortifier cette capitale, lorsque l'empereur Henri s'en approcha (1041).

Pendant ce temps, Conrad de Bavière n'était pas resté oisif. Il fondit, à la tête d'une armée hongroise, sur l'Autriche et dévasta ce pays, ainsi que la Styrie et la Carinthie. Il est vrai que tous ces succès ne furent que passagers, et que les Hongrois évacuèrent bientôt les provinces envahies et ruinées; mais si dans cette guerre ils n'étendirent point leur domination, ils parvinrent du moins à atteindre le but qu'ils se proposaient, celui de se rendre indépendants de l'Empire germanique.

Le margrave Albert I d'Autriche finit sa carrière, le 26 mai 1056. Il fut enseveli à Melk, où reposent aussi les restes de son épouse Frowitza qui le suivit dans la tombe, le 17 février 1059. Les peuples de l'Autriche regrettèrent en lui un prince qui, durant trente-trois ans, les avait défendus contre leurs ennemis et gouvernés avec douceur et sagesse. C'est de l'année de sa mort que date l'ori-

gine de l'abbaye de Lambach, située sur la Traun en haute Autriche. Cette abbaye doit son existence au comte Arnoul de Lambach, qui établit dans son château un collège de douze religieux que le fils de ce seigneur, l'évêque Adalbert de Wurzbourg, soumit à l'ordre des Bénédictins. Il leur donna Egbert pour premier abbé.

CHAPITRE IV.

Erneste - le - Vaillant.
De 1056 à 1075.

Quoique l'empereur Henri III eût pour principe de ne pas conférer les grands fiefs vacants aux fils de ceux qui les avaient possédés en dernier lieu, il se départit de cette règle en faveur d'Erneste, deuxième fils d'Albert I d'Autriche, ainsi qu'il l'avait déjà fait à l'égard de Léopold, fils aîné de ce dernier prince, et mort avant son père. Henri III était bien convaincu qu'il ne pouvait faire un meilleur choix; car, indépendamment des mérites personnels d'Erneste et des services importants que son père et son frère avaient rendus à la Germanie, les princes babenbergeois étaient des vassaux fidèles et dévoués au chef de l'Empire; ils connaissaient en outre l'ennemi, avaient beaucoup de partisans dans le pays, et pouvaient mettre des forces considérables en campagne. Le premier soin d'Erneste, après avoir reçu l'investiture de ses États, fut de pourvoir à la sûreté de ses frontières qui étaient fréquemment insultées par les Hongrois. Il avait d'autant plus de raison d'être sur ses gardes, que depuis la mort du duc Brétislas il ne pouvait plus comter sur l'appui de la Bohème, et était à la veille de perdre encore un plus puissant soutien. Brétislas avait laissé cinq fils: Spitignev, Vratislas, Conrad, Othon et Jaromir. Comme il appréhendait, qu'après sa mort ces princes ne se disputassent le gouvernement et ne fissent naître par là une

guerre intestine, il établit, peu avant sa mort, un nouvel ordre de succession auquel les princes de sa Maison eussent à se conformer à l'avenir. Cette loi statuait que dorénavant le plus ancien prince du sang ducal succéderait au trône de Bohème, de préférence même aux fils du duc défunt, et que tous les autres princes de la famille seraient soumis au duc régnant. Les seigneurs du pays sanctionnèrent volontiers cet arrangement, par lequel la Bohème devait être régie dans la suite par un prince, dont l'âge mûr et la prudence consommée étaient propres à garantir leur patrie des inconvénients qui pouvaient résulter du règne d'un prince mineur. Après avoir ainsi fixé le sort de Spitignev, l'aîné de ses fils, il détermina aussi celui des autres, en partageant la Moravie entre les trois suivants. Il donna à Vratislas la ville et le territoire d'Olmutz; à Conrad la ville et le canton de Brunn, et à Othon la ville et le district de Znaim, y mettant toutefois pour condition qu'ils tiendraient ces domaines en fiefs relevants du duc souverain de Bohème. Jaromir, destiné à l'évêché de Prague, obtint en apanage la ville de Königgratz. Mais comme les trois premiers de ces princes, d'accord avec la Noblesse de Moravie, et certains d'être appuyés par le roi de Hongrie et le margrave d'Autriche, cherchèrent à s'affranchir de la suzeraineté de la Bohème, *Spitignev II*, pour faire avorter leur dessein, jugea nécessaire de les éloigner de leur gouvernement. À cet effet, il les appela en 1057 à la Cour, où il les revêtit de charges d'honneur qui les retenaient constamment auprès de sa personne, et où il pouvait avoir sur eux un oeil vigilant. En même temps il fit arrêter un grand nombre de nobles en Moravie qui avaient secondé les vues ambitieuses de ses trois frères. Il paraît que plusieurs Allemands, possesseurs de terres dans ce pays, avaient pris part à ces intrigues, puisque le duc

Spitignev bannit de ses États tous ceux qui appartenaient à cette nation, sans même en excepter sa mère Judith, qui était la fille du margrave de Schweinfort. Cependant il rappela quelque temps après son frère Vratislas, qui s'était réfugié en Hongrie, où il avait épousé Adélaïde, fille du roi André, et lui rendit la partie de la Moravie que son père lui avait assignée pour apanage (1059).

Pendant que ces fâcheux démêlés troublaient le repos de la Bohème, l'Autriche avait perdu son suzerain et protecteur Henri III lequel, ayant entrepris de châtier les Slaves lusaciens qui avaient ravagé la Saxe et le Brandebourg, était mort subitement à Bothfeld, le 5 octobre 1057, n'étant âgé que de 39 ans. Ce prince, qui joignait à toutes les autres belles qualités dont la nature l'avait doué, une grande fermeté d'âme, s'efforça pendant tout le cours de son règne à rendre l'autorité royale, autant que possible, indépendante des États de l'Empire; par où il restreignit, à la vérité, les droits et les bénéfices des princes, mais augmenta d'un autre côté la force intérieure de l'Allemagne et son crédit au-dehors. La bonne intelligence qu'il sut toujours entretenir entre l'Empire et le Sacerdoce, contribua beaucoup au bonheur et à la tranquillité dont jouit l'Allemagne sous son règne. Il fut le dernier empereur qui maintint l'autorité impériale dans Rome et en Italie; car les démêlés que son fils et ses successeurs eurent avec la Cour pontificale, tournèrent tellement à leur désavantage, qu'ils finirent par y perdre tout leur pouvoir.

Henri III eut pour successeur son fils *Henri IV* qui avait déjà été couronné à Aix-la-Chapelle, le 17 juillet 1054. Comme ce prince n'était âgé que de six ans lorsqu'il perdit son père, l'impératrice Agnès se chargea de la tutelle de son fils, ainsi que de la régence de l'Empire. Le pape Victor II, qui se trouvait alors en Alle-

magne, aida cette princesse de ses conseils, et contribua beaucoup à maintenir le bon ordre et la tranquillité dans ce pays. Par son entremise, les troubles en Lorraine furent apaisés. Le comte de Flandre se raccommoda avec la Régente, et on rendit à Godéfroi-le-Barbu la basse Lorraine. La margrave Béatrice de Tuscie recouvra aussi sa liberté et ses États. Godéfroi, sensible aux bons procédés de la Régente, défendit dès lors avec un zèle fidèle les intérêts de l'Empereur. Mais Béatrice, qui avait juré de ne jamais pardonner le traitement qu'elle avait essuyé, revint en Italie comme l'ennemie mortelle de la famille impériale. Elle maria en 1067 Mathilde, sa fille et héritière, avec Godéfroi-le-Bossu de Lorraine, fils de son époux, afin de conserver par ce prince à sa Maison le margraviat de Tuscie qu'une femme ne pouvait pas posséder, et elle nourrit dans le sein de la jeune princesse cette haine implacable, qui porta dans la suite tant de préjudice à la Maison impériale.

En *Hongrie*, la naissance d'un prince royal était venu troubler le calme dont jouissait ce pays. Aussi longtemps que le roi André était resté sans postérité, la plus parfaite concorde avait régné entre lui et Béla son frère, parce que ce prince, déjà possesseur de la troisième partie de la Hongrie, se flattait d'hériter tout le royaume après la mort d'André. Mais du moment qu'André eut un fils, Béla mit tout en oeuvre pour fortifier son parti, dans l'intention de disputer, les armes à la main, le trône à son neveu. Le roi de Hongrie, qui connaissait l'ambition et les talents de son frère, voulant prévenir les suites funestes qui en pouvaient résulter pour son fils *Salomon*, chercha à faire la paix avec la Cour impériale et à l'intéresser en faveur de ce jeune prince. Il proposa une entrevue à l'impératrice Agnès, qui y consentit d'autant plus volontiers que, dans les circonstances où elle se trouvait,

elle avait le plus grand intérêt à être en bonne intelligence avec le roi de Hongrie. En conséquence elle se rendit, au commencement de l'année 1059, avec son fils Henri IV sur les bords de la Morave, où le roi André les attendait. Ces Souverains conclurent ensemble un traité de paix, qu'ils scellèrent par le mariage du jeune Salomon avec la princesse Sophie-Judith, soeur du roi Henri IV. Ce fut à cette occasion, que ce dernier prince visita 1058 avec sa mère le margrave Erneste en Autriche. Le séjour de la Cour impériale dans ces cantons fut pour eux d'un grand avantage, parce qu'elle pouvait se convaincre par ses propres yeux de la manière dont les princes babenbergeois régissaient le pays confié à leur garde et surveillance. L'empereur Henri IV, ou plutôt la régente Agnès sa mère, fut tellement satisfaite de la bonne administration des margraves d'Autriche, qu'elle résolut de leur accorder des récompenses proportionnées à leurs mérites. En conséquence, la margrave Froivitza, veuve d'Albert I, obtint, le 1 octobre, le don de vingt charrues de terres royales dans le margraviat de son fils Erneste. A Ips (Yps ou Ybs), petite ville sur le Danube dans le quartier dit *Obermanhartsberg*, où Henri IV s'arrêta le 2 octobre, il concéda au couvent de S. Hippolyte trois charrues de terres royales situées à Manswert sous la Schwecha et la Fischa. Ensuite on expédia, le 4 du même mois, à Durrenbach (sur la route de Passau après Ens), au nom du jeune monarque, des lettres royaux qui confirmaient et sanctionnaient tous les droits et privilèges, que l'empereur Henri III avait octroyés en 1043 aux margraves d'Autriche (*voir page* 70), droits et privilèges qui certes ne s'accordent point avec le rapport des historiens bavarois, qui prétendent que toute l'Autriche a été soumise à la souveraineté des ducs de Bavière, et que les margraves de la

Maison de Babenberg en ont relevé jusqu'en 1156. Dans un autre acte du même empereur, le margrave Erneste d'Autriche est appelé *prince très-fidèle (fidelissimus princeps)* de l'Empire germanique, nom qu'il mérita, comme on verra par la suite, à juste titre jusqu'à la fin de sa carrière.

Salomon ayant été couronné futur roi de Hongrie dans le cours de l'année 1059, son père l'envoya auprès du margrave Erneste à Melk, d'où on le fit passer quelque temps après à la Cour impériale, pour y être élevé avec le jeune roi de Germanie. Béla, qui n'avait pu se dispenser d'assister au couronnement de son neveu, n'avait pas été assez maître de lui pour cacher la colère que lui causait l'idée qu'un jour il serait obligé d'obéir à cet enfant; mais craignant la vengeance de son frère, justement indigné de pareils sentiments, il s'était réfugié avec sa famille en Pologne auprès de Boleslas II, qui avait succédé à son père Casimir, mort en 1058. Quoique le duc de Pologne fût alors engagé dans une guerre contre les Masoviens et les Poméraniens, il n'hésita point à promettre son appui au prince hongrois. André, qui s'attendait à être bientôt attaqué par son frère, et qui ne pouvait se fier sur la fidélité de ses sujets, qui inclinaient encore à l'idolâtrie, chercha à se procurer des secours étrangers. En 1061 le margrave Guillaume de Thuringe lui amena des troupes allemandes, et Vratislas d'Olmutz, beau-fils d'André se joignit aussi avec un corps de Bohèmes et de Moraves à l'armée du roi de Hongrie. Ce prince envoya son épouse, les insignes royaux et ses trésors à Melk, sous la garde du margrave Erneste. Ce fut apparemment par cette raison que ce prince, qui ne voulait pas remettre à des mains étrangères la défense du précieux dépôt qu'on lui avait confié, ne prit pas personnellement part à cette guerre. A peine le roi André eut-il pris ces

mesures de sûreté, que le duc Béla reparut en Hongrie, à la tête d'une puissante armée; elle était composée de Polonais et de Poméraniens que le souvenir de ses anciens exploits avait rassemblés sous sa bannière. Elle fut encore renforcée pendant sa marche par un grand nombre de Hongrois qu'il avait attirés dans son parti. Béla divisa son armée en trois corps qui se réunirent sur les bords de la Teisse. André, qui s'était emparé de la rive opposée, se fiant trop sur ses auxiliaires, passa ce fleuve et engagea la bataille; elle fut longue et sanglante. Mais les Allemands ayant commencé à lâcher pied, les troupes d'André se rangèrent du côté de Béla et par là le rendirent vainqueur. L'armée royale éprouva une défaite totale; le malheureux André fut désarçonné dans le combat et écrasé sous les pieds de son cheval [1]). Béla fut proclamé et couronné roi à Albe-Royale. Voulant faire cesser les désordres qui régnaient dans toutes les parties du pays, et y exterminer entièrement le paganisme, il convoqua les États du royaume dans cette ville. Afin de pourvoir à sa propre sûreté et d'être à même d'exécuter avec plus d'énergie les desseins qu'il avait formés, il concentra les troupes allemandes et polonaises dans les environs d'Albe-Royale, et augmenta considérablement les fortifications de la place. Les députés des comitats, qui avaient à leur suite un grand nombre de paysans païens, campèrent dans la plaine autour de la ville. Ils demandèrent avec impétuosité au roi qu'il leur fût permis, suivant l'usage de leurs pères, d'adorer les idoles, d'égorger les prêtres chrétiens, de détruire les églises et de pendre les décimateurs. Béla, indigné de cette affreuse et presque incroyable pétition, n'y répondit qu'en fondant, à la tête des Hongrois chrétiens et des troupes étrangères,

[1]) Selon d'autres relations, il fut pris dans la fuite, près de Wieselbourg aux confins de l'Autriche, trompa la vigilance de ses gardes, et mourut, peu de jours après à Czirz, des suites de ses blessures.

sur ces insensés et les vainquit après un combat sanglant. Par son activité infatigable et par l'extrême rigueur de ses mesures, il sut au bout d'une année non-seulement rétablir l'ordre et la tranquillité, mais encore introduire le Christianisme dans toute l'étendue de ses États. Cependant il ne fut pas assez ébloui par le succès de ses entreprises pour ne pas voir que, tant que Salomon existait, ou n'était en son pouvoir, il ne jouirait pas tranquillement des fruits de son usurpation, d'autant moins que la Cour impériale était, comme il n'ignorait pas, fermément résolue à replacer Salomon sur le trône dont il était l'héritier légitime. Persuadé, qu'une guerre avec l'Empereur était inévitable, il commença en 1062 lui-même les hostilités, en fondant à l'improviste sur l'Autriche avec une nombreuse armée. Il croyait par ce moyen contraindre ses adversaires à lui livrer son rival; mais il fut bien trompé dans son attente; car le margrave Erneste, secondé par son brave général Azon de Gebhartsbourg [1]), le reçut avec une fermeté et un courage inébranlable; l'ayant attaqué avec impétuosité, il le repoussa jusqu'à Wieselbourg et prit cette ville d'assaut. Par ces exploits le margrave Erneste acquit le surnom de *Vaillant*, et ce avec bien plus de fondement que celui de *Sévère* que quelques annalistes étrangers, jaloux de sa gloire, lui ont appliqué.

L'année suivante, Béla réunit ses troupes dans les environs de Strigonie, et il allait envahir de nouveau

[1]) Ce seigneur est la souche de l'ancienne famille de Chunring et de la Maison princière de Liechtenstein. Popon, archevêque de Trèves, l'avait envoyé en Autriche pour prêter son bras valeureux au margrave Albert, comme Léopold, fils de ce dernier, l'en avait prié au moment de sa mort. Azon justifia entièrement la recommandation du prince Léopold, et répondit si bien à l'attente publique, qu'Alold dit de lui que ses mérites envers l'Autriche le rendirent célèbre, riche et puissant. Dès la troisième année du règne de Henri IV, il avait obtenu de ce monarque trois charrues de terre près de Chunring, dans le canton de Manhartsberg.

l'Autriche, lorsqu'une chûte de cheval termina subitement sa carrière [1]). Une armée allemande, à la tête de laquelle on avait placé, en vertu d'un arrêté de la régence, le jeune roi Henri IV de Germanie lui-même, se hâta de reconduire Salomon en Hongrie. Geisa, fils de Béla, et ses frères, Ladislas et Lambert, prirent la fuite, sans tenter la moindre résistance, et se retirèrent en Pologne, l'asile ordinaire des princes hongrois, lorsque leur mauvaise fortune les obligeait à s'expatrier. Salomon, ayant reçu la couronne de Hongrie, se reconnut vassal de l'Empereur et de l'Empire, et s'engagea en outre à leur payer un tribut annuel. Son mariage avec la princesse Sophie fut consommé; après quoi Henri IV reprit avec son armée le chemin de ses États. Dès que les princes émigrés eurent appris le départ des troupes allemandes qui laissait Salomon sans défense, ils revinrent en Hongrie et demandèrent qu'on leur cédât, conformément au système établi par le roi André, la troisième partie du royaume. Comme ils étaient accompagnés d'une armée polonaise, que commandait le duc Boleslas II en personne, et que la Noblesse de la partie septentrionale du pays se déclara pour eux, Salomon sentit qu'il tenterait en vain de leur résister. Ce nonobstant, il ne voulut rien relâcher de ses droits, et préféra de se retirer avec le peu de troupes qu'il avait vers les frontières de l'Autriche. Il fut poursuivi par Geisa et ses frères qui l'assiégèrent enfin dans Wieselbourg. La Hongrie serait redevenue alors le théâtre d'une guerre désastreuse, si les évêques, pour détourner les dangers dont leur patrie était menacée, n'avaient trouvé moyen d'engager les princes ennemis à se réconcilier. La paix fut signée à Raab le 20 janvier 1064. Les fils de Béla, qui n'avaient pas moins de générosité que de bravoure,

[1]) D'autres rapportent qu'il fut écrasé sous les débris d'une maison qui s'écroula.

se contentèrent de quelques comitats avec le titre ducal, et devinrent même dès ce moment les plus fermes appuis d'un trône qu'il n'aurait peut-être tenu qu'à eux de renverser.

Les premières années du règne de Salomon furent marquées par des guerres qui, pour la plupart, eurent une issue heureuse. En 1066 les Hongrois repoussèrent le prince Othon I d'Olmutz, qui avait fait des courses jusqu'à Trentschin, envahirent son propre territoire et le forcèrent à faire la paix. Quelque temps après, une armée cumane, qui avait pénétré de la Moldavie supérieure en Transylvanie, et ravageait les cantons voisins de la rivière de Számos, fut enveloppée par les manoeuvres de plusieurs colonnes hongroises, habilement dirigées par les ducs Geisa et Ladislas, et presque totalement anéantie. En 1071 les Petchenègues s'avancèrent de la petite Valachie, le long du Danube, et traversèrent la Save dans le voisinage de Belgrade, en quoi ils furent soutenus par le commandant grec de Sirmie. Ayant ensuite franchi la Drave, ils entrèrent dans les comitats de Bódrog et de Bács, où ils firent les plus grands ravages. Le roi Salomon rassembla ses troupes à Szlancament et fit armer des vaisseaux, qui battirent la flotte grecque sur le Danube. Ensuite il passa la Save et investit Belgrade. Les Petchenègues accoururent pour dégager la place et furent vaincus. Cette ville fit pendant trois mois la plus vigoureuse résistance, et Salomon aurait eu beaucoup de peine à la réduire, si une jeune Hongroise, qui souffrait depuis longtemps dans ses murs les rigueurs d'une dure captivité, ne lui en avait, par un coup hardi et téméraire, facilité la conquête. Cette fille intrépide mit le feu aux différents quartiers de la ville. Le vent, qui soufflait avec violence, propagea l'incendie. Ce fut à la lueur de ces flammes que les Hongrois entrèrent par la brêche, firent main

basse sur une partie des assiégés et poursuivirent les autres jusqu'aux portes de la citadelle. La place se rendit par capitulation. La prise de Belgrade vint troubler la bonne intelligence qui avait subsisté, depuis la paix de Raab, entre Salomon et les ducs ses cousins. Ces princes, à la bravoure desquels Salomon était surtout redevable de ses victoires, se plaignirent de ce que, dans le partage des dépouilles des vaincus, il n'avait pas mesuré sa reconnaissance à leurs services. Le roi, de son côté, blâma la conduite de Geisa, qui avait traité la garnison grecque avec douceur et bienveillance, et lui avait accordé une libre retraite. Mais il fut encore bien plus irrité, lorsque Michel-Ducas, empereur de Constantinople, pour témoigner au duc combien il était reconnaissant de sa générosité, lui envoya une couronne magnifique. Salomon porta en 1073 plainte à Rome contre Geisa, qu'il accusa d'incliner à la doctrine de l'Église orientale et d'aspirer, moyennant l'appui des Byzantins, à la souveraineté de Hongrie. Mais le pape Grégoire VII, loin de prendre à coeur les intérêts de Salomon, lui reprocha d'avoir fait hommage pour la Hongrie au roi d'Allemagne et non pas au S. Siège, de qui S. Étienne tenait son royaume et sa couronne.

L'animosité entre le Roi et le duc Geisa croissait de jour en jour. Ces deux princes recherchèrent des secours étrangers, le premier en Allemagne et l'autre chez les Russes et les Polonais. Henri IV vint, au mois d'Octobre 1074, en Hongrie avec une armée qu'il avait ramassée à la hâte, et se réunit sur les bords de la Rabnitz au roi Salomon. On commença les hostilités; mais Geisa évita d'en venir à une bataille décisive. Il se retira avec son armée dans l'île de Schutt, où il trouva des vivres en abondance, tandis que celle de ses adversaires manquait de tout. Cette disette, jointe aux ravages

que les maladies contagieuses faisaient parmi les troupes allemandes, obligea l'Empereur à se retirer sans avoir cueilli aucun laurier. Ce départ fut suivi d'une suspension d'armes entre le roi Salomon et le duc Geisa; mais au commencement de l'année suivante (1075), les deux partis se remirent en campagne l'un contre l'autre. L'armée royale ayant traversé la Teisse, qui était gelée, Geisa fut vaincu, le 26 février, près de Kemecze dans le comitat de Saboltsch, par la trahison de ses troupes, dont trois quarts se rangèrent du côté de Salomon. Le duc s'enfuit au delà de la Teisse et se retira par Tokai à Waitzen, où il forma une nouvelle armée. Comme celle-ci était composée de villageois volontaires, mais mal armés, et des troupes auxiliaires que lui avait envoyées Othon d'Olmutz son beau-frère, Salomon crut qu'il parviendrait facilement à la vaincre. En conséquence il s'avança, plein d'assurance, contre son ennemi; mais il fut lui-même défait, près de Czinkota, vers la fin de mars, et perdit ses meilleures troupes allemandes et italiennes. Le duc Marquard de Carinthie fut grièvement blessé, et Swatopluk, chef d'une bande de mercenaires bohèmes que Salomon avait pris à son service, tomba au pouvoir de l'ennemi. Le roi s'enfuit à Wieselbourg, de là à Presbourg. Geisa se fit couronner, au mois d'avril, à Albe-Royale de la couronne qu'il avait eue en présent de l'empereur Michel. Mais il ne prit pour le moment que le titre de grand-duc de Hongrie. Salomon se défendit pendant toute cette année dans les environs de Presbourg et de Wieselbourg, ainsi qu'au lac de Neusiedel, avec beaucoup de vigueur contre les attaques réitérées de ses ennemis, surtout contre celles des Petchenègues transylvains qui, s'étant rendus tributaires de la Hongrie, avaient eux-mêmes offert à Geisa de le secourir. En 1076 Salomon ravagea avec une troupe d'Allemands,

qu'il avait pris à sa solde, les cantons sur la rive gauche du Danube jusqu'à la Waag; mais peu de temps après, il fut assiégé par Ladislas, frère de Geisa, dans Presbourg. Alors ce dernier prince prit le titre de Roi et conféra à son frère la dignité ducale. Il restitua à l'empereur Michel-Ducas, son ami, la ville de Belgrade et la Sirmie. Salomon, se voyant privé de tout soutien, implora le secours du roi Henri et du margrave Erneste; mais ces princes étaient alors trop occupés ailleurs, pour pouvoir intervenir à main armée dans les affaires de Hongrie.

Les seigneurs de l'Empire, tant spirituels que séculiers, étaient très-mécontents de voir le gouvernail de l'État entre les mains de l'impératrice Agnès. Ce nonobstant, cette princesse, qui avait autant d'habileté que de courage, maintint la régence jusqu'en 1061, où Annon, archevêque de Mayence, d'accord avec les électeurs de Saxe et de Bavière, oncles de Henri IV, et d'autres princes, enleva artificieusement le jeune monarque à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg, son ministre et favori. L'impératrice se conduisit dans cette circonstance avec beaucoup de modération. Après s'être démise de la régence, elle se retira à Rome et y prit le voile. Les seigneurs restèrent maîtres du Roi et de l'Allemagne jusqu'à sa majorité (1069). Il sortit alors de l'espèce de captivité où le retenaient les ducs de Saxe et de Bavière, et confia la direction des affaires à Adalbert, archevêque de Brème, qui par ses artifices avait gagné toute la bienveillance du jeune monarque. Othon de Nordheim, duc de Bavière, soupçonné de former des desseins criminels contre le roi Henri, fut cité à comparaître devant la Diète de Goslar, pour se purger par un combat singulier des accusations qu'on avait portées contre lui. Othon, n'ayant pas obtempéré à cette sommation, fut déclaré coupable; on lui ôta son duché, et le roi Henri le con-

féra à Guelfe, fils d'Azon, margrave d'Este [1]). Othon, pour se venger de l'Empereur, rassembla des troupes et se joignit à Magnus, fils du duc de Saxe. L'Allemagne eût alors difficilement échappé aux horreurs d'une guerre civile, si les princes d'Empire n'avaient pas trouvé moyen d'engager les rebelles à se soumettre à l'Empereur qui, de son côté, leur promit de leur pardonner. Néanmoins il voulut s'assurer de leurs personnes. Othon fut élargi au bout d'une année; mais la captivité de Magnus fut plus longue et devint le sujet de nouveaux troubles. Adalbert, archevêque de Brème, qui abusait étrangement de l'autorité que l'Empereur lui abandonnait, étant mort, ce monarque rappela à la Cour l'archevêque Annon qui, par ses lumières et ses talents, était seul capable de remédier aux maux et aux désordres qu'Adalbert avait causés à l'État. Mais la retraite de ce prélat, qui dès l'année suivante résigna son ministère pour passer le reste de ses jours dans le repos, fut le commencement des funestes calamités qui déchirèrent l'Empire, parce que Henri IV se laissa gouverner par des courtisans indignes, lâches et intéressés. Les Saxons furent les premiers à se révolter, et c'était Othon, qui ne pouvait pardonner à l'Empereur de l'avoir dépouillé du duché de Bavière, qui les y excitait sourdement. Les Saxons commencèrent par demander à l'Empereur: 1) de faire démolir les forts et châteaux que ses ministres n'avaient fait construire en Saxe, à ce qu'ils disaient, que pour les réduire à l'esclavage; 2) de rendre aux seigneurs de leur pays les biens et les charges qu'on leur avait ôtés; 3) de ne pas toujours faire sa résidence en Saxe; 4) de consulter les princes sur les affaires publiques; 5) de mettre en liberté leur duc Magnus, et 6) de renvoyer ses favoris

[1]) Guelfe, margrave d'Este, est le chef de la Maison de Brunswick et d'Angleterre. De son frère Foulque descend la Maison de Modène.

et ses maîtresses. Ils ajoutèrent qu'à ces conditions ils resteraient fidèles à l'Empereur, mais qu'en cas de refus ils renonçaient à toute obéissance. Henri IV rejeta avec indignation toutes ces propositions et méprisa les menaces des Saxons. Mais il apprit bientôt qu'ils n'avaient parlé avec tant de hauteur que parce qu'ils étaient soutenus par un grand nombre de princes, tant ecclésiastiques que séculiers, qui avaient fait une ligue contre lui. Ces seigneurs rebelles, dont les principaux étaient Othon de Nordheim, Rodolphe, duc de Souabe, le duc de Carinthie et les margraves de Misnie et de Thuringe, formèrent une armée de 70,000 hommes qui s'avança vers Goslar, où résidait l'Empereur. À cette nouvelle, le monarque s'enfuit avec grand danger dans la Hesse, où il s'efforça de rassembler des forces suffisantes pour faire face à tant d'ennemis. Mais la plupart des princes et des évêques, à qui il demanda des secours, lui déclarèrent qu'ils ne prendraient point les armes contre leurs compatriotes. Ce revers engagea Henri à faire quelques propositions d'accommodement. Il relâcha Magnus, et fit espérer à Othon de Nordheim de lui rendre la Bavière, s'il disposait les Saxons à la paix. Ils promirent de poser les armes, à condition que l'Empereur ferait raser tous les châteaux forts qu'on avait élevés par ses ordres dans la Saxe et la Thuringe; qu'il restituerait aux seigneurs tous les biens dont ils avaient été dépouillés; qu'il conserverait aux Saxons leur liberté, leurs lois et leurs coutumes, enfin que le duc Othon de Nordheim rentrerait en possession de la Bavière dans l'espace d'un an au plus tard, et que l'Empereur accorderait une amnistie générale. Quelque onéreuses et humiliantes que fussent ces conditions, l'Empereur, pressé par les circonstances, fut obligé d'y souscrire, pour obtenir la paix. Mais la guerre se ralluma bientôt. Les Saxons des environs de Goslar, en abattant les fortifica-

tions de Hartzbourg, la résidence favorite de l'Empereur, en avaient aussi, au mépris de la convention faite avec ce monarque, ruiné les édifices, sans même épargner l'église où son frère et son fils étaient inhumés. Les Saxons désavouèrent, à la vérité, ces excès de leurs compatriotes; mais Henri IV, qui était bien aise d'avoir un motif pour rompre le traité qu'il avait conclu, rejeta leurs excuses et, mêlant dans sa cause celle de la religion, il accusa hautement les Saxons devant le souverain pontife d'avoir violé les églises et les tombeaux. D'un autre côté, il mit tout en oeuvre pour affaiblir le parti des Saxons, et il réussit en effet à détacher d'eux l'archevêque de Mayence, Rodolphe, duc de Souabe et le duc de Carinthie. Il se procura en outre l'appui de Vratislas II, duc de Bohème [1]), en s'engageant à lui céder la ville et le territoire de Meissen. Mais il trouva son plus grand et plus sûr soutien dans le margrave Erneste d'Autriche qui, dans un temps où la plus grande partie des princes d'Allemagne abandonnaient le chef de l'Empire, était resté constamment fidèle et dévoué à son suzerain, se joignit à lui avec ses troupes pour combattre les rebelles. Dès que l'Empereur eut réuni son armée, qui fut encore renforcée par les troupes que lui amenèrent les ducs de Lorraine et de Bavière, il se mit en marche contre les Saxons qui étaient commandés par Othon de Nordheim. L'armée combinée s'avança jusqu'à Behrungen. Les Saxons, qui étaient campés près de Hohenbourg aux bords de l'Unstrut, ne s'attendant pas à être attaqués aussi subitement, se laissèrent sur-

[1]) Spitignev II étant mort en 1061, Vratislas son frère, qui était l'ainé des princes de la Maison ducale, succéda au trône de Bohème. Le règne de Spitignev n'eut rien de remarquable en fait de politique. Il s'occupa presque exclusivement d'affaires de religion. Il fonda une église collégiale à Leutmeritz, en l'honneur de S. Étienne, et il fit démolir l'église de S. Guy à Prague, pour en faire élever une plus belle et plus vaste au même endroit.

prendre et furent taillés en pièces, malgré tous les efforts d'Othon de Nordheim qui se défendit avec le courage du désespoir. Ce fut surtout le duc Vratislas de Bohème qui, par sa valeur et l'habileté de ses manoeuvres, décida le sort de cette journée. Le margrave Erneste d'Autriche ne se distingua pas moins dans ce combat; mais, ayant reçu une forte blessure, il fut porté pour mort au camp, et en effet il expira le lendemain, 9 juin 1075, emportant au tombeau la consolation d'avoir contribué par le sacrifice de sa vie à la défaite des rebelles. L'heureux succès des armes impériales dissipa bientôt la ligue et contraignit les Saxons à se soumettre. Les princes de Saxe furent mis en lieu de sûreté, et on donna leurs fiefs aux partisans de l'Empereur. Cependant vers la fin de la même année (1075), Othon de Nordheim sortit de prison, mais il ne fût plus question de lui rendre le duché de Bavière. Cependant il recouvra les bonnes grâces de l'Empereur au point que ce monarque le nomma lieutenant-général dans toute la Saxe.

Le corps du margrave Erneste d'Autriche fut transporté à Melk et inhumé à côté de son épouse Svanhilde, fille de Dédon, margrave de Lusace. L'Empereur perdit en Erneste le plus fidèle et le plus loyal de ses vassaux, l'Allemagne un de ses plus dignes princes, l'Autriche un excellent Souverain. Redoutable à l'ennemi par ses victoires, respecté des nations voisines, il gouverna son peuple avec justice et magnanimité. Il joignait à un caractère doux et bénin une humeur joviale, facile et généreuse, faite pour attacher les coeurs. Aussi était-il tellement révéré et chéri de ses sujets qu'ils regardèrent sa mort comme le plus grand malheur qui pût leur arriver.

Sous le gouvernement de ce prince, Altman, évêque de Passau, jeta les premiers fondements des riches monastères et des belles églises qui s'élevèrent insensible-

ment et subsistent aujourd'hui en Autriche. S'il ne les dota pas complètement, il en fut du moins le régénérateur, puisque tous ces édifices avaient été convertis en décombres par les Huns et autres peuples barbares. Dans cette classe était le couvent de S. Florien qui avait été détruit de fond en comble par les Huns. Altman le fit rétablir et y plaça des chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin. Il leur assigna les revenus dont ce monastère avait eu jadis la jouissance, y ajouta quelques autres et leur accorda en outre plusieurs droits et privilèges dont les principaux furent, que les chanoines pourraient élire, en cas de vacance, un nouveau prévôt sans demander la permission de l'évêque, et que le prévôt serait libre de choisir tel avoué qu'il voudrait. Altman leur donna Hartman pour premier prévôt. Les successeurs de ce dernier prélat eurent la seconde place au collège des États de la haute Autriche. C'est au même évêque de Passau qu'on doit l'existence de la célèbre abbaye de *Goettweih* qu'on appela dans la suite, à cause de son extrême opulence, le *denier sonnant* (en allemand *klingender Pfennig*). On rapporte à ce sujet les particularités suivantes. Altman, se trouvant à Mautern, l'an 1072, vit dans le lointain une montagne dont l'aspect riant fixa fortement son attention. Ayant pris des renseignements sur ce lieu, il en entendit dire tant de choses merveilleuses qu'il se détermina à l'aller visiter. Lorsqu'il fut arrivé au sommet de la montagne, il en trouva le site si agréable qu'il résolut d'y élever une église. Il la consacra à la Sainte-Vierge, et ce temple devint la base de la superbe abbaye de Goettweih, remarquable par l'aménité de son site, par ses magnifiques édifices et par sa riche bibliothèque. Altman commença à faire bâtir ce monastère, l'an 1076. Après l'introduction des Bénédictins dans cette abbaye, on y bâtit aussi un couvent de reli-

gieuses; mais le nombre de ces dernières se trouvant réduit, en 1557, à sept personnes, l'empereur Ferdinand les répartit en d'autres couvents, et donna aux Bénédictins les biens de la communauté des religieuses. Quelques années auparavant (1068), le comte Sighard de Pleien, vice-chancelier de l'Empereur, ne pouvant plus jouir personnellement des propriétés qu'il avait sur la frontière de la Hongrie, à cause qu'il devait aller résider à Aquilée, dont il avait été nommé patriarche, jugea à propos de les aliéner. Ces domaines ne consistaient pas seulement en biens-fonds, mais aussi en églises. Altman acheta la paroisse de Pétronel et l'église de S. Pierre à Vienne, avec quelques charrues de terre. Vers le même temps (1073) prit aussi naissance le couvent de *Rot* sur l'Inn en Bavière. Conon, qui en fut le fondateur, possédait beaucoup de terres en Autriche; il les joignit aux autres domaines de son nouveau couvent, et fit confirmer sa donation par l'Empereur. La plupart de ces propriétés sont encore connues aujourd'hui sous les noms qu'elles portaient alors. Celles qui étaient situées aux environs de Neustadt s'appellent Breitenau, Schwarzenau, Loibersdorf, Knoisendorf, Haderwört. On y ajouta encore Fischament et Krupennussbaum près de Pechlarn sur le Danube. Il y avait aussi dans le district hongrois, cédé par le roi Salomon, un endroit qui appartenait à Conon et que le couvent de Rot acquit avec les autres possessions. C'était Chuninberge sur la Raab.

Avant de terminer ce chapitre, je dois encore faire mention d'un diplôme par lequel le margrave Erneste fait don à l'abbaye de Melk du village et de la terre de Weickendorf, qu'elle possède encore actuellement. Cet acte de donation est d'autant plus remarquable qu'il est le plus ancien des diplômes émanés des Souverains d'Autriche, à cette époque-là. C'est avec lui que commence la diplo-

matie autrichienne. Il existe encore dans les archives; mais on n'y trouve marqué ni le jour, ni l'année où il fut expédié, et le sceau en est endommagé. Cependant on y distingue encore clairement qu'il représente le margrave à cheval. Il tient de la main droite un drapeau fait d'un assemblage de rubans, et de la main gauche un bouclier sur lequel est peint un aigle. Ce même diplôme est signé par un grand nombre de seigneurs autrichiens en qualité de témoins, et nous fait connaître ainsi plusieurs familles dont sans cela nous ignorerions l'existence. Ces seigneurs portaient les noms de leurs terres et étaient en partie attachés au service du Margrave et de l'Église de Melk; c'est pourquoi on les nommait *ministériels.* À cette classe appartenaient: Azon de *Gebhartsbourg*, vulgairement appelé aussi *Gobelsbourg*, avec ses deux fils Anselme et Nizon; Popon de *Ror* près de Melk, Ulric de *Kattau*, Albert de *Zöbing*, *Ronzil* et ses fils, Rodolphe de *Melk*, Gondacre de *Hezingen* et autres. Ceux des témoins qui n'avaient pas d'emploi à la Cour du Margrave, étaient Ottocare de *Styrie*, Egbert, comte de *Formbach*, Frédéric, comte de *Jngelingen*, Sighard et Frédéric de *Gozheim*, Rodolphe avec son fils Valchon de *Perge*, Albert de *Culp* sur la Bielach, Aribon de *Treisem* (Traismauer) et Marcward de *Schleinz* dans le quartier d'Obermanhartsberg.

CHAPITRE V.

Léopold III le Bel.
De 1075 à 1096.

Léopold III, à qui les charmes de sa personne et ses grâces naturelles ont fait donner le surnom de *le-Bel*, était fils unique du margrave Erneste. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec l'empereur Henri IV, de qui il avait reçu l'investiture du margraviat d'Autriche; mais des démêlés étant survenus entre ce monarque et le Saint-Siège, Léopold, entraîné par l'esprit de fanatisme de son siècle et par les conseils pernicieux d'Altman, évêque de Passau, son ami intime et entièrement dévoué à la Cour de Rome, embrassa la cause de cette dernière. Par là il diminua beaucoup non-seulement la réputation que les princes autrichiens s'étaient acquise par leur sincère et inébranlable attachement aux intérêts de l'Empereur et de l'Empire, mais attira encore sur son peuple et son pays bien des dangers et des malheurs.

Ces brouilleries entre le Sacerdoce et l'Empire avaient commencé dès l'année 1072, où Alexandre II avait été élu pape sans consulter la Cour impériale, et était resté pape malgré elle. Le siège pontifical étant devenu vacant, l'année suivante, par la mort d'Alexandre, le chancelier Hildébrand, connu sous le nom de Grégoire VII, eut le crédit de se faire proclamer pape par le peuple, sans demander les voix des cardinaux, et sans attendre le consentement de l'Empereur. Il écrivit à ce Souverain qu'il

avait été élu malgré lui, et qu'il était prêt à se démettre de sa dignité. Henri IV, satisfait de cette déférence, confirma l'élection de Grégoire. Ce pontife, qui avait des moeurs irréprochables, de la vertu et de la science, mais dont l'esprit était trop ardent et trop prévenu des maximes nouvelles, suspendit de toutes leurs fonctions les ecclésiastiques concubinaires ou mariés. Ce mal avait pris de si fortes racines que les papes jusqu'alors avaient inutilement essayé de l'extirper. Il porta dans le même synode de sévères décrets contre les clercs simoniaques. Il ne s'en tint pas là. Persuadé que la collation des bénéfices ne devait pas dépendre de la volonté des princes séculiers, il fit émaner un décret par lequel il défendait, sous peine d'excommunication, aux évêques et à tous les ecclésiastiques de recevoir l'investiture de leurs bénéfices des princes ou de tout autre séculier quelconque. Il alla jusqu'à interdire aux empereurs mêmes d'investir les évêques et les abbés, alléguant pour raison que ces Souverains ou leurs ministres abusaient de cette prérogative par un trafic honteux des bénéfices [1]). Henri IV eut beau représenter qu'il ne pouvait pas renoncer au droit des investitures, puisque c'était un droit essentiellement attaché

[1]) Avant l'empereur Henri III, le clergé et le peuple élisaient ordinairement les évêques et les abbés; les empereurs confirmaient ensuite l'élection et donnaient à l'élu l'investiture par la crosse et l'anneau; sans quoi il ne pouvait pas être sacré. Henri III changea l'usage établi, et s'empara du droit des élections, en nommant à son gré aux évêchés et même au S. Siège. Son fils Henri IV marcha sur ses traces; en sorte que de son temps on regardait le droit de nommer aux bénéfices comme une prérogative impériale. Mais sous le règne de ce prince il se glissa des abus si détestables dans la collation des évêchés et des bénéfices que le pape Grégoire VII entreprit d'opposer une digue à ces débordements. Si ce pontife s'était borné à soutenir le droit qu'avaient le clergé et le peuple de choisir leurs évêques, sa conduite n'aurait pas été à blâmer; mais en s'opposant à ce que l'autorité royale y concourût, il introduisit un plus grand abus que ceux qu'il voulait abolir.

à sa couronne; le pape n'en persista pas moins dans sa prétention. Lorsque Grégoire vit que l'Empereur ne voulait pas céder, il résolut d'employer des moyens extraordinaires pour atteindre son but. En conséquence il somma le monarque de se rendre à Rome, afin de répondre aux accusations que les Saxons avaient portées contre lui pendant les troubles, et lui déclara en même temps que, faute de comparaître, il serait excommunié et retranché du corps de l'Église. L'Empereur fut si choqué de cette démarche de la part de Grégoire VII qu'il prit la résolution de lui ôter le pontificat. Dans cette vue il convoqua à Worms une assemblée des évêques et des prélats de l'Empire. Le cardinal Hugues-le-Blanc, voulant se venger du pape qui l'avait chassé de Rome, à cause de ses déréglements, accusa dans ce synode Grégoire de simonie, d'hérésie, de magie et d'autres crimes énormes, et conclut par demander, au nom du sénat et du peuple romain, dont il disait être l'interprète, la déposition du pape. Les décrets que Grégoire avait portés contre les clercs simoniaques avaient déjà indisposé contre lui un grand nombre de prélats qui, se sentant coupables de ce délit, craignaient l'exécution de ces arrêts. L'Empereur, d'un autre côté, excitait les prélats contre Grégoire, en leur représentant les attentats de ce pontife contre le chef de l'Empire qu'il venait de citer devant son tribunal, comme son sujet et vassal, au grand mépris de la majesté du Corps germanique. Les évêques, pressés par ces motifs, déclarèrent le pape Grégoire déchu de sa dignité, tout comme s'ils l'avaient convaincu des crimes que le cardinal Hugues-le-Blanc lui imputait. Les évêques de Lombardie, informés par une lettre de l'Empereur de ce qui s'était passé à Worms, se réunirent à Pavie et confirmèrent la déposition du pape. Henri IV, se croyant alors assez fort, écrivit à Grégoire pour lui ordonner de quitter la

Chaire de S. Pierre; mais ce pontife, qui était un génie profond et incapable de plier, ne répondit à l'Empereur qu'en fulminant l'excommunication contre ce prince, et en le déposant à son tour de l'Empire. Il défendit par une bulle à Henri IV de gouverner le royaume teutonique et l'Italie, et délia ses sujets du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à ce Souverain. Telle fut la source de cette déplorable discorde entre le Sacerdoce et l'Empire qui devint si funeste à ce dernier, et conduisit enfin l'empereur Henri IV dans un abîme de maux dont il ne put se tirer.

Le pape Grégoire VII, plus habile que l'Empereur, savait bien que l'anathème prononcé contre ce prince serait secondé par des guerres civiles. En effet, tandis que cette excommunication révoltait et indignait les uns, elle épouvanta tellement les autres qu'ils abandonnèrent le parti de l'Empereur pour se jeter dans celui du pape [1]); elle servit en outre de prétexte aux Saxons et autres ennemis de l'Empereur, pour se soulever de nouveau contre ce Souverain. Grégoire VII mit dans ses intérêts les évêques allemands; ceux-ci gagnèrent les princes et les seigneurs, et bientôt on vit les mêmes évêques et les mêmes princes qui avaient déposé Grégoire, soumettre, dans un synode, tenu à Tribur (1077), le chef de l'Em-

[1]) Les Canons défendaient de communiquer avec les excommuniés sous peine de la même censure. Il est évident que cette défense ne devait être entendue que de la communion spirituelle, c'est-à-dire de la participation aux mystères de la religion; mais les docteurs depuis environ d'un siècle, avaient enchéri sur la rigueur des anciens Canons, en confondant la communion de la vie civile avec la communion spirituelle. En sorte que manger avec les excommuniés, leur parler, les saluer et commercer avec eux, étaient selon eux des actions défendues sous peine de l'anathème. C'est d'après ces principes sans doute que le pape Grégoire VII se croyait en droit de déposer l'Empereur et d'absoudre ses vassaux et sujets de leur serment de fidélité.

pire au jugement du pape. Ils décrétèrent que le souverain pontife viendrait prendre connaissance de tous les différends dans une Diète qu'on tiendrait à Augsbourg, qu'en attendant Henri IV n'exercerait aucun acte de souveraineté, et enfin, s'il n'était pas absous dans l'espace d'un an de l'excommunication portée contre lui, il serait pour toujours déchu de l'Empire. Altman, évêque de Passau, qui parut dans cette assemblée en qualité de légat du S. Siège, contribua surtout, par son discours énergique et plein de finesse, à faire prendre aux princes et évêques cette étrange et révoltante décision. Le procédé de ce prélat est d'autant plus blâmable, que l'Église de Passau n'avait qu'à se louer de la libéralité de l'Empereur et de sa famille à son égard. Indépendamment des donations de l'impératrice Agnès, qui entre autres avait cédé à l'évêque Altman la neuvième partie de ses possessions à Persenbeug et à Ibelsberg, son fils Henri IV avait concédé au même évêché cinquante charrues de terre dans le margraviat d'Autriche, avec le bourg de Tyensfort et le droit de péage sur la Morave. Cependant toutes ces marques de générosité de la part de la famille impériale n'affaiblirent en aucune manière le zèle d'Altman à servir les intérêts de la Cour de Rome, et à favoriser de tout son pouvoir les plans que celle-ci avait formés contre le chef de l'Empire. Imbu des mêmes principes que Grégoire VII, l'évêque Altman défendit le mariage des prêtres dans toute l'étendue de son diocèse. Ces ecclésiastiques, ne voulant pas se séparer de leurs femmes, portèrent plainte contre leur évêque à l'Empereur qui, déjà mécontent de la partialité d'Altman pour Grégoire, lui ôta son évêché. Il est vrai que peu de temps après Altman recouvra sa dignité par l'entremise du pape Grégoire, mais sa déposition l'avait tellement offensé, que l'envie de se venger de l'Empereur l'emporta en lui, comme on l'a

vu, sur le sentiment des bienfaits qu'il avait reçus de ce Souverain. L'évêque de Passau avait trouvé, pendant sa disgrâce, sûreté et protection en Autriche. Il se rendit recommandable à ce pays par son zèle à y propager la Foi et par les superbes couvents et églises qu'il y fit construire. Il se lia d'amitié avec le margrave Léopold, et mit tout en oeuvre pour l'exciter à la révolte contre l'Empereur. Afin d'y parvenir plus sûrement, il nomma Léopold protecteur ou avoué des domaines en Autriche qui faisaient partie de la dotation du couvent de S. Nicolas qu'il avait fait bâtir hors des murs de Passau, sur un terrain que l'impératrice Agnès lui avait cédé à cet effet. Ces domaines comprenaient une métairie à Mautern, la terre de Rust et les endroits suivants: Eitzendorf près de Grein, Bachonie, Vreindorf près de Passau, Blat à peu de distance de Schrattenthal, Bourgwiesen, Strögen dans le voisinage de la ville de Horn, Penbach, l'église et le village de Minichreit vers les confins de la Moravie et autres. Dans le diplôme, qui conférait à Léopold cette charge d'avoué, ce prince est appelé: *Margrave de la terre australe (Marchio terrae australis)*; et il y est dit entre autres „que Léopold, de l'avis de ses nobles barons *(consilio suorum nobilium Baronum)*, affranchit l'abbaye de S. Nicolas du payement des droits de douane sur tout le territoire autrichien, tant par terre que par eau, de manière qu'elle pourra faire transporter librement ses vins, ses grains et ses autres productions, et les vendre à Stein et à Horn, sans payer aucun impôt.“ Si d'un côté cet acte doit être considéré comme la première loi qui ait paru en Autriche, relativement au commerce, il nous fournit, de l'autre côté, la preuve que, dès la fin du XI^{ème} siècle, Horn et Stein étaient des villes d'entrepôt, et que les margraves d'Autriche avaient déjà alors leur propre Conseil et étaient en jouissance du droit des péages dans leurs États.

Cependant Henri IV veut prévenir le jugement fatal d'Augsbourg; par une résolution inouïe il va, suivi de peu de domestiques, demander l'absolution au chef de l'Église. Grégoire VII était alors dans la forteresse de Canosse avec la comtesse Mathilde de Tuscie, propre cousine de l'Empereur, que sa mère Béatrice avait nourrie dans une haine implacable contre la Maison impériale [1]). Ce fut en présence de cette princesse qu'au mois de janvier 1077, l'Empereur, pieds nus et couvert d'un cilice, se prosterna aux pieds du pape pour le prier de l'absoudre de l'excommunication. Grégoire ne lui accorda sa demande qu'à condition qu'il se soumettrait au jugement des princes et des évêques de l'Allemagne sur les accusations portées contre lui; qu'il ratifierait leur sentence, fût-ce même celle de sa déposition; que s'il conservait la couronne impériale, il serait soumis et obéissant en tout au Saint-Siège; qu'en attendant il ne se mêlerait pas des affaires du gouvernement; enfin que, s'il ne remplissait pas quelqu'une de ces conditions, l'absolution serait censée nulle, et que les princes pourraient élire un autre empereur. Les seigneurs italiens, à qui la donation que Mathilde avait faite de ses terres au pape, donnait des alarmes, s'étaient déclarés pour l'Empereur; mais ils furent tellement indignés de ce qu'il s'était avili de la sorte qu'ils pensaient déjà à lui ôter la couronne de Lombardie, pour la donner à Conrad son fils. Henri IV ne parvint à les apaiser qu'en leur promettant de rompre ouvertement avec le pape. En conséquence il déclara nul le traité de Canosse, sous prétexte de la violence qu'on lui

[1]) Cette comtesse Mathilde est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs et les papes, qui ont si longtemps désolé l'Italie. Son attachement pour Grégoire VII, qui était son directeur, et la haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de tous ses États au S. Siège.

avait faite, et reprit les marques de la dignité impériale et royale. Alors on vit une chose dont il n'y avait pas encore d'exemple, un empereur allemand secouru par l'Italie et abandonné par l'Allemagne; car, tandis que les seigneurs italiens prennent les armes pour défendre la cause de Henri IV, les princes de l'Empire germanique, excités par les légats du pape, déclarèrent Henri déchu de l'Empire, et élurent à sa place *Rodolphe de Rhinfeld*, duc de Souabe, après lui avoir fait promettre qu'il laisserait aux Églises la liberté d'élire les évêques et les prélats, et que la dignité impériale ne passerait pas à ses enfants par droit d'hérédité. Deux jours après, Rodolphe, qui était beau-frère de l'Empereur, fut sacré à Mayence (1077).

Cette révolution ayant forcé Henri IV à repasser les Alpes pour combattre cet anticésar, il commença par ôter à Rodolphe le duché de Souabe. Il ranima par sa présence le courage des amis qu'il avait conservés, et se vit bientôt à la tête d'une armée capable de défendre la couronne dont on voulait le dépouiller. Parmi les vassaux, qui lui étaient attachés, le duc Vratislas de Bohème était le plus puissant. Ce prince lui envoya des troupes avec lesquelles Henri dévasta la ville de Passau dont l'évêque était un de ses plus grands antagonistes. Les habitants de la Franconie et les villes rhénanes étaient aussi restés fidèles à Henri IV. Rodolphe, voulant le priver de cet appui, marcha dans la Franconie et investit Wurzbourg; mais avant qu'il se fût rendu maître de la ville, l'Empereur s'avança avec les Bohèmes et les Bavarois, et obligea Rodolphe à lever le siège de la place. Le margrave Léopold d'Autriche et le comte Ottocare de Styrie, séduits par Altman, évêque de Passau, s'étant joints aux ennemis de l'Empereur, ce Souverain marcha en personne contre ces princes rebelles. Il envahit en

1079 l'Autriche et ravagea ce pays. Pour prévenir de plus grands malheurs, Léopold se hâta de se soumettre à l'Empereur. Après cette expédition, Henri IV s'avança vers la Saxe qui devint alors le pays le plus malheureux. L'armée impériale et celle de Rodolphe s'étant rencontrées, le 27 janvier 1080, près de Fladenheim, sur les bords de l'Unstrut en Thuringe, elles en vinrent à une bataille décisive. Henri IV attaqua d'abord son rival avec tant d'impétuosité qu'il mit les troupes de Rodolphe en désordre; mais la valeur d'Othon de Nordheim, qui avait de nouveau déserté la cause de son Souverain en faveur des rebelles, rétablit le combat. Ayant poussé vigoureusement les Impériaux, il les força à son tour à lâcher pied et, malgré toute la valeur du duc Vratislas de Bohème qui lui opposa la plus vive résistance, il resta maître du champ de bataille.

Pendant qu'on se battait en Allemagne, les seigneurs italiens tenaient le pape Grégoire assiégé dans Canosse; mais il parvint à s'échapper avant qu'on eût pu réduire cette forteresse. Depuis quelque temps ce pontife paraissait être dans une disposition moins défavorable à l'égard de Henri IV, parce qu'il avait trouvé mauvais qu'on n'eût pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel empereur. D'ailleurs il voulait voir quelle issue prendrait la guerre que se faisaient les deux rivaux, pour se déclarer en faveur de celui qui triompherait. En attendant il chercha à s'assurer la protection des princes normands; dans cette vue il leur donna une nouvelle investiture, sous la condition toutefois qu'ils défendraient le pape et que leurs États relèveraient toujours du Saint-Siège. Il engagea en outre Bertrand, comte de Provence, et plusieurs autres seigneurs du royaume de Bourgogne à se soustraire à l'obéissance des deux empereurs et à faire hommage au chef de l'Église; ce fut dès lors que la do-

mination de l'Empire germanique commença à décliner dans ces provinces.

La journée de Fladenheim fit cesser l'irrésolution du pape Grégoire, qui se persuada que l'Empereur ne se relèverait plus. Il tint un concile à Rome, où il excommunia de nouveau ce monarque et ses fauteurs. Il déclara ensuite, qu'il donnait à Rodolphe le royaume teutonique et qu'il accordait à tous ses adhérents l'absolution de leurs péchés; après quoi il envoya à Rodolphe une couronne d'or, voulant donner à reconnaitre par là, que c'était du Saint-Siège que ce prince tenait sa nouvelle dignité.

L'empereur Henri, ayant appris ces démarches hardies et révoltantes du pape, en fut tellement offensé, qu'il rèsolut de lui faire éprouver le même traitement qu'il avait reçu du pontife. En conséquence il assembla à Brixen trente évêques allemands et lombards qui lui étaient demeurés fidèles; là Grégoire ayant été accusé d'avoir troublé l'Empire chrétien, de semer la discorde, de soutenir la rebellion et d'exhorter au meurtre et au pillage, les évêques le déclarèrent déchu du pontificat et élurent à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, sous le nom de Clément III (1080).

Cette affaire terminée, Henri IV, qui avait rassemblé de nouvelles forces, ne pensa qu'à pousser vivement son ennemi Rodolphe. Il envahit, en octobre 1080, la Thuringe et enleva Erfort; il voulait ensuite pénétrer plus avant par Naumbourg et Mersebourg; mais l'armée ennemie, commandée par Rodolphe et par Othon de Nordheim, marcha à sa rencontre. Le 15 octobre, les deux empereurs en vinrent aux mains sur les bords de l'Elster, près de Mölsen. On combattit de part et d'autre avec une égale ardeur; mais le duc Vratislas de Bohème, qui dans cette journée rendit les plus grands services à Henri IV, ayant trop précipité l'attaque, les Impériaux furent

enfin vaincus et obligés de se retirer en Bohème. Les riches bagages des évêques qui avaient accompagné l'Empereur, tombèrent au pouvoir des rebelles ; mais ce fut aussi le seul avantage qu'ils tirèrent de leur victoire ; car l'anticésar Rodolphe mourut, peu de jours après, des suites des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Godéfroi de Bouillon, qui fut dans la suite roi de Jérusalem, portait dans les rangs de l'armée impériale le grand étendard de l'Empire ; ayant aperçu Rodolphe, il l'attaqua aussitôt et le perça de la pointe de son drapeau, après que ce prince eût déjà perdu la main droite dans le combat.

Henri IV, délivré de son rival, résolut de passer les Alpes, pour réduire le pape Grégoire et établir Guibert sur le siège pontifical. Avant son départ pour l'Italie, il donna sa fille Agnès à Frédéric de Hohenstaufen [1]), qui l'avait bien servi contre les rebelles. Le duché de Souabe fut sa dot. Telle est l'origine de l'illustre et malheureuse Maison de Souabe.

L'Empereur, arrivé en Italie, où ses troupes avaient déjà remporté de grands avantages sur celles de la comtesse Mathilde, fidèle amie et alliée du pape Grégoire, se décida à marcher droit sur Rome, malgré la résistance que lui opposèrent les forteresses de la Toscane. Il forma le siège de cette capitale ; mais il le leva peu après, parce qu'il apprit que le duc normand Robert-Guiscard s'avançait pour secourir le pape. L'année suivante, Henri conclut avec Alexis-Comnène, empereur d'Orient, un traité d'alliance offensive contre les Normands ; ensuite il retourna assiéger Rome, et l'attaqua avec tant de vigueur qu'il se rendit enfin maître de cette ville. Le pape Grégoire s'enferma dans le château de S. Ange. L'Em-

[1]) Ce prince fut nommé ainsi d'un château dont on voit encore les ruines près de Stuttgard.

pereur, ayant fait intrôniser l'antipape Clément, fut couronné solennellement par lui (1084). Ensuite il assiégea Grégoire dans la forteresse où il s'était retiré; mais il se vit obligé de retourner en Allemagne, pour s'opposer au nouvel empereur que les princes de Germanie avaient élu à la place de Rodolphe. Avant que Henri quittât Rome, les habitants de cette ville, qu'il avait su mettre dans ses intérêts, lui promirent de lui rester fidèles, de protéger le pape Clément et d'employer toutes leurs forces à réduire Grégoire VII. Mais Robert-Guiscard étant venu avec une nombreuse armée au secours de ce dernier, immédiatement après le départ de l'Empereur, les Romains furent eux-mêmes forcés de plier sous la puissance des Normands. Robert-Guiscard surprit Rome pendant la nuit et, ayant délivré le pape Grégoire, il força les Romains à demander pardon à ce pontife et, pour les punir de l'attachement qu'ils avaient montré à l'Empereur, il permit à ses troupes de ravager la ville. Grégoire renouvela ensuite l'excommunication contre l'Empereur et contre l'antipape Clément, qui s'était échappé; mais, comme il ne se fiait plus aux Romains, irrités des dévastations des Normands, il suivit Robert-Guiscard son libérateur à Salerne, où il demeura jusqu'à sa mort (1085).

Geisa était à peine assis sur le trône de *Hongrie*, qu'une mort subite et prématurée l'enleva à son peuple, dont il fut sincèrement regretté. Il expira le 25 avril 1077, ne laissant qu'un fils contrefait et mineur, nommé *Coloman*. Les suffrages des Grands et le voeu général de la Nation appelèrent au trône *Uladislas* (Wladislas), qui accepta le gouvernement, mais ne voulut prendre la couronne que Salomon ne la lui eût cédée. Uladislas était un prince modeste, rempli d'humanité et de religion; doux, affable, il avait pour ses sujets l'affection d'un père. Unissant au feu de la jeunesse la prudence d'un âge

avancé, il combattait en soldat et commandait en Général. Il fit en 1079 des courses sur le territoire grec pour se venger, à ce qui paraît, des intrigues de la Cour de Byzance qui suscitait sans cesse les Petschenègues, les Cumans, les Bulgares et autres barbares voisins de la Hongrie, contre ce florissant royaume. Il s'empara de la Sirmie et de plusieurs villes assises sur le Danube, et ravagea le pays depuis la Morave jusqu'à Nissa. Deux ans après, Salomon ayant renoncé à la dignité royale, moyennant une pension que la Hongrie s'engagea à lui payer, Uladislas fut solennellement couronné. Mais cette abdication ne paraît pas avoir été sincère, puisque Salomon passa les années suivantes à parcourir les pays voisins, pour chercher des instruments de sa vengeance contre Uladislas. Étant parvenu à gagner une horde de Cumans, à qui il avait promis de leur laisser les terres qu'ils parviendraient à conquérir en Hongrie, il pénétra avec eux jusqu'à Borsova dans le comitat de Béregh; mais il fut bientôt repoussé par Uladislas qui marcha contre lui. Salomon se joignit ensuite à des bandes de brigands, composées de Cumans et de Petschenègues qui désolaient constamment la Bulgarie et les provinces limitrophes; et ce fut dans une de ces expéditions dévastatrices qu'il périt dans un combat, ou qu'il fut tué par ses propres gens; selon d'autres, il se réfugia dans un bois ou dans un monastère où il mourut en odeur de sainteté. Peu après, Uladislas fut engagé dans une guerre contre les Croates. Svinimer-Démétrius, roi de Croatie [1]) s'était

[1]) La *Croatie* d'aujourd'hui était anciennement habitée par les Pannoniens et forma, après que ce peuple eut été assujetti par l'empereur Octave-Auguste, une province de l'Illyrie. Dans le partage que les fils de Théodose-le-Grand firent des États de leur père, la Croatie fut annexée à l'empire d'Orient. Vers la fin du Vème siècle de notre ère, ce pays tomba au pouvoir du roi goth Théodoric, et fit partie du royaume d'Italie, qui toutefois fut reconquis par l'empereur Justi-

soustrait à la suzeraineté des empereurs grecs et soumis au pape Grégoire VII qu'il pria de l'investir de ses États, comme d'un fief relevant du Saint-Siège. Cet arrangement fut approuvé et sanctionné dans une assemblée générale des États, le 9 octobre 1076. Svinimer y fut solennellement

nien (535). Ensuite les Avares furent pendant quelque temps maîtres du pays jusqu'à ce que, l'an 640, les *Croates* (Grovates), peuple vénède de Bohème, vinrent s'y établir et donnèrent au pays le nom qu'il porte encore. Mais ils ne tardèrent pas à être soumis, comme les autres Slavons bohèmes, à la domination des rois francs, qui établirent un duc appelé Kotzilia pour les gouverner. Comme c'était un homme cruel et tyrannique, les Croates se soulevèrent et se mirent sous la protection du Saint-Siège. Le pape leur envoya des missionnaires chrétiens qui vers 670 convertirent le prince et une grande partie de la nation au christianisme. Mais dans le VIIIème siècle la Croatie obéit de nouveau aux Francs et fut unie depuis 819 à la Bavière, depuis 848 au royaume d'Italie et depuis 876 de nouveau à la Bavière, quoiqu'elle cherchât souvent à se rendre indépendante de ces deux États, et reconnût même on 640 l'empereur grec pour suzerain. Toutefois en 679 le duc *Muncimer*, prince fastueux et plein de fierté, s'affranchit de la suzeraineté, tant de l'empire d'Orient que de celui d'Occident et posa les fondements d'un royaume transitoire de Croatie. *Crescimir*, son frère et successeur, qui continua à travailler sur la même base, possédait, outre des villes de commerce considérables, 80 grands et 100 petits vaisseaux, et une armée de 60,000 cavaliers et de 100,000 fantassins. Après sa mort, cette puissance s'affaiblit par les guerres civiles; mais elle se releva de nouveau sous *Crescimir-le-Grand*, qui se rendit surtout redoutable aux Bulgares. Son fils *Dircislas* porta le premier le titre de *roi de Croatie*, mais du consentement de l'empereur grec qu'il reconnut pour son seigneur suzerain (994). Cependant il se vit enlever une grande partie de son Empire par les Vénitiens, qui soutinrent les villes dalmato-grecques, desquelles Dircislas exigeait un impôt de protection. Toutefois cette mésintelligence entre la Croatie et l'État vénitien s'accommoda à l'avénement d'*Étienne* dont une soeur avait épousé Othon Urséolo, duc ou doge de Venise. Son fils *Crescimir-Pierre*, l'un des plus grands rois nationaux de Croatie, agrandit son Empire par terre et par mer, recouvra l'ancien droit de protection sur tous les endroits grecs qui avaient appartenu jusqu'alors aux Vénitiens, et s'intitula par cette raison roi de Dalmatie (vers 1050). Après sa mort (1073), *Siavizo* lui succéda; mais ce prince ayant été déposé, l'an 1075, *Svinimer-Démétrius* monta sur le trône de Croatie.

élu roi et couronné par les légats de Rome, après qu'il eut juré fidélité et obéissance au pape, comme à son seigneur suzerain, et qu'il se fut en outre engagé à payer au Saint-Siège un tribut annuel de deux cents byzantins d'or. Svinimir étant mort en 1089, un fils du frère du roi Durcislas, qui avait été supplanté antérieurement, parvint au trône; mais il ne survécut que quelques mois à son prédécesseur. La mort de ce prince, qui était le dernier rejeton des anciens rois croates, causa une fermentation générale, attendu que chaque seigneur puissant du pays aspirait à la couronne du royaume. Pour mettre fin au malheur de la nation, on invita le roi Uladislas de Hongrie à s'emparer du trône de Croatie. Aussitôt ce prince rassembla ses troupes et les conduisit au delà de la Save, de la Drave et de la Colape. Il s'empara de la Croatie et du pays situé au nord des alpes dalmates, sans presque trouver de résistance de la part des habitants. Ceux qui avaient conservé quelque fermeté et courage, se retirèrent dans les châteaux des montagnes et dans les villes sur la côte, résolus à s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Mais le même esprit de discorde, qui leur avait déjà été si préjudiciable, rendit encore vaine cette noble détermination. Le roi de Hongrie enleva successivement tous ces châteaux forts, dans le cours de l'année 1091, après quoi il pénétra en Dalmatie jusqu'à Spalatro, Trau et Zara, et fit occuper l'île d'Arbe par des troupes hongroises. Mais au milieu de ces conquêtes il fut appelé aux frontières opposées de son Empire par les incursions que les Cumans et les Petschenègues firent, par la Transylvanie, dans les comitats de Bihar et de Sábolcz. Ils avaient déjà ravagé les cantons depuis Tokai jusqu'à Bécskerek, lorsque Uladislas les atteignit, pendant qu'ils repassaient la rivière de Témes, et les extermina près de Roganiest dans le comitat de Crassov. Le Roi marcha

ensuite à la rencontre d'un second corps de Petschenègues qui s'avançait vers la frontière de Hongrie, pour venger la défaite du premier, et le força à se retirer avec une perte considérable. Les prisonniers furent réduits en servitude et répartis dans les différentes provinces du royaume. Toutefois ceux, qui embrassèrent la religion chrétienne, devinrent libres et obtinrent un établissement dans le canton entre le Danube et la Teisse qu'avaient habité jadis les Jazyges. Ce nom, que les descendants de ces nouveaux colons portent jusqu'à ce jour, ne leur fut pas donné en mémoire de cet ancien peuple, disparu depuis longtemps, mais à cause de leur habilité à tirer l'arc, du mot *Jaszy* qui signifie *archers*. Uladislas, après avoir humilié ainsi les peuples de la Russie-rouge, retourna en Croatie, pour mettre entièrement ordre aux affaires de ce pays. En 1093 il fit venir en Hongrie le prince *Almus*, fils de son frère cadet Lambert, mort à Constantinople, et lui donna la Croatie, dont il se réserva toutefois la suzeraineté.

Pendant que l'empereur Henri était occupé en Italie, quelques seigneurs saxons et souabes, assemblés à Bamberg, avaient élu, le 9 août 1081, à la place de l'anticésar Rodolphe, Herman, comte de Luxembourg, de la Maison de Salm d'aujourd'hui; il fut couronné à Goslar, le 26 décembre de la même année. Ce prince, qui avait beaucoup de mérite, aurait pu devenir un rival redoutable pour Henri IV, si ses moyens avaient répondu à sa valeur et à sa prudence. Comme il ne pouvait agir par lui-même, faute de propres ressources, il fut obligé de se laisser conduire par les princes et les évêques à qui il devait son élévation. Le margrave Léopold III d'Autriche embrassa aussi le parti de l'anticésar. Dans une Diète tenue à Tuln en 1081, il renonça publiquement à l'obéissance de l'empereur Henri, et chassa du pays tous les Nobles autri-

chiens qui étaient demeurés fidèles à ce monarque. Ensuite il se joignit avec ses troupes à l'armée de Herman, et l'aida à faire le siège de la ville d'Augsbourg, qui était restée attachée à son légitime Souverain. Mais cette ancienne et fidèle cité sut si bien se défendre, que les rebelles ne purent s'en rendre maîtres. L'Empereur, irrité de la révolte de Léopold d'Autriche, le déclara déchu de son margraviat et en investit le duc Vratislas de Bohème, pour le dédommager de la perte de la Misnie qui, par le dernier traité de paix conclu avec la Saxe, avait été de nouveau réunie à ce duché. Vratislas, persuadé que Léopold ne se dessaisirait point de son margraviat sans y être contraint par la force, franchit, conjointement avec ses frères Conrad ed Othon de Moravie, la rivière de Theya et pénétra en Autriche. Le Margrave, qui ne s'attendait pas à cette attaque subite, ayant réuni à la hâte ses troupes, marcha à l'ennemi. Les deux armées furent bientôt en présence et le combat s'engagea. Après s'être mutuellement envoyé une quantité innombrable de flèches, on en vint aux prises. Vratislas fit mettre pied à terre à ses cavaliers pour renforcer son infanterie, et fondit avec toutes ses forces sur les Autrichiens, qui plièrent en désordre et furent taillés en pièces. Le margrave Léopold eut peine à se sauver avec un petit nombre des siens. Cette bataille eut lieu, le 12 mai 1082, près de Meilberg derrière Harras, dans le quartier dit *Viertel Unter-Mannhartsberg*. Le duc de Bohème, voulant profiter de sa victoire, poursuivit les vaincus et fit main basse sur tout ce qu'il put atteindre dans la fuite; le pays entre la Theya et le Danube fut dévasté et réduit en désert. Un plus grand désastre encore attendait l'Autriche: les semailles avaient été si totalement détruites dans la partie septentrionale du pays, qu'il fallait renoncer à tout espoir de faire une récolte; il en résulta une disette affreuse,

des familles entières étaient en proie à la famine. Dans cette détresse, l'évêque Altman, qui était l'auteur de tous ces maux, s'efforça d'alléger, autant que possible, la misère publique. Il tendit une main secourable à tous ceux qui avaient recours à sa charité; il vendit même ses effets et en employa le produit à la subsistance des pauvres, et leur fit distribuer du pain à Göttweih; de cette manière il sauva la vie à des milliers d'habitants, que son zèle malheureux pour la Cour de Rome avait réduits à la mendicité. La populace, peu instruite de la source d'où provenaient ses disgrâces, lui décerna le beau nom de *père des Pauvres.*

Dans la même année (1082), Ottocare III, margrave de Styrie, fonda le couvent de *Garsten* dans le pays au-dessus de l'Ens. Ce monastère fut d'abord occupé par des chanoines, mais en 1112 Ottocare IV y établit des Bénédictins. L'abbé de ce couvent tient le quatrième rang parmi les États ecclésiastiques de la haute Autriche.

Cependant le mauvais succès de la première campagne n'avait pas découragé le margrave Léopold; il assembla de nouvelles troupes et en confia le commandement à Azon de Gebhartsbourg, dont la vieillesse n'avait affaibli ni le courage ni le génie. Ce brave vétéran s'avança rapidement contre l'ennemi, que les Autrichiens attaquèrent avec une ardeur impétueuse qu'animait encore le désir de la vengeance. Vratislas éprouva à son tour une défaite égale à celle qu'il avait fait essuyer à Léopold, l'année précédente. Ce qui échappa à la mort ou à la captivité, chercha son salut au delà de la Theya. Après cette victoire, Léopold ne fut plus inquiété dans la possession de son margraviat. Azon éleva, en mémoire de cette glorieuse journée, une église dans sa terre d'Azmannswisen [1]);

[1]) Dans la suite, son petit-fils Albéron construisit près de cette église le château de Chunring, d'où ses descendants portèrent le nom.

ce temple fut consacré par l'évêque Altman, dans le cours de l'année suivante, où se fit aussi la dédicace de l'église de Göttweih.

L'empereur Henri, de retour en Allemagne, ne négligea rien pour affaiblir le parti de son rival; il réussit, par l'entremise de l'évêque de Hildesheim, à se réconcilier avec les Saxons, moyennant la promesse qu'il leur fit de les laisser tranquillement jouir de leurs lois et de leurs privilèges. Il est probable que tout se serait arrangé à la satisfaction de l'Empereur, s'il avait pu tenir ses troupes sous les drapeaux; mais comme les seigneurs, suivant le droit féodal de ce temps-là, n'étaient obligés de rester en campagne, avec leurs vassaux et sujets, que six mois de suite tout au plus, ils s'en retournèrent chez eux, après la paix conclue avec les Saxons; en sorte que Henri IV, n'ayant pas des forces suffisantes à opposer à Herman, se vit contraint d'évacuer la Saxe, dont son rival prit possession. L'année suivante, l'Empereur, étant rentré en campagne avec une nouvelle armée, prit plusieurs villes et entre autres Wurzbourg, dont les partisans de Herman s'étaient emparés.

Vers le même temps, Henri IV, jaloux d'affermir la succession dans sa famille, fit élire son fils *Conrad* roi des Romains. Sur ces entrefaites, Grégoire VII étant mort à Salerne, Victor III lui succéda. La comtesse Mathilde, fidèle à sa haine contre Henri IV, fournit des troupes au nouveau pontife, pour chasser de Rome la garnison impériale et l'antipape Clément III. Le pape Victor, marchant sur les traces de Grégoire VII, confirma l'excommunication que celui-ci avait prononcée contre l'Empereur et contre Clément III.

Henri IV se vit obligé de reprendre les armes contre les Saxons que Herman avait de nouveau entraînés dans son parti. On ouvrit la campagne, mais elle n'amena aucun résul-

tat. Enfin la mort de Burcard, évêque de Halberstadt, qui était le plus dangereux ennemi de l'Empereur et qui attisait toujours le feu de la révolte, fit rentrer les Saxons dans l'obéissance et fraya le chemin de la paix. Elle se fit, dès que l'Empereur eut promis d'accorder une amnistie générale et de rétablir chacun dans la possession de ses biens. Alors Herman, se voyant abandonné de la plupart de ses partisans, se retira, avec la permission de Henri, dans ses terres de Luxembourg, où il termina peu après sa carrière [1]). Toutefois l'ambition d'Egbert, margrave de Thuringe, empêcha que la tranquillité ne fût entièrement rétablie. Ce seigneur turbulent et avide de gloire se flattait, qu'en continuant la guerre, il pourrait prendre la place de Herman; en conséquence il tenta de soulever encore une fois les Saxons contre l'Empereur Henri. Ce monarque, irrité de cette coupable et téméraire entreprise, fondit en 1089 sur la Thuringe et assiégea le château de Gleichen. Mais, ayant été inopinément attaqué par le margrave Egbert, il éprouva une telle défaite, qu'à peine il parvint à s'enfuir à Bamberg, après avoir perdu les insignes impériaux qui tombèrent entre les mains des rebelles. Egbert, fier de sa victoire, allait poursuivre ses ambitieux desseins, lorsqu'il fut surpris et tué par les vassaux de l'abbesse de Quedlimbourg, soeur de Henri IV, dans les environs de la ville de Brunswick. Cet événement mit fin aux troubles de la Saxe et de la Thuringe; mais ceux qui désolaient la Bavière et la Souabe, ne furent entièrement apaisés qu'après que l'Empereur eut rendu (1096) à Guelfe la Bavière que sa rebellion lui avait fait perdre, et que Frédéric de Hohenstaufen se fut arrangé avec Bertoud de Zaringue, par rapport à la possession de la Souabe (1098).

[1]) Ce prince n'avait guère quitté sa résidence d'Eisleben, dans le pays de Mannsfeld, où il croissait quantité d'aulx, et c'est ce qui le fit surnommer le *roi d'Aulx;* quelques autres l'appelèrent *le roi d'Eisleben.*

Lorsque l'empereur Henri fut raffermi sur le trône, il n'oublia pas les services importants que Vratislas, duc de Bohème, lui avait rendus. Ce brave et fidèle vassal ne s'était pas borné à combattre les rebelles en Allemagne, il avait aussi soutenu l'Empereur dans son expédition d'Italie, en lui fournissant quatre mille marcs d'argent et trois cents cavaliers choisis et bien équipés. Cette troupe, quoique peu nombreuse, fut d'un grand secours aux Impériaux pendant le siège de Rome; car, ayant mis pied à terre, elle escalada la première les murs de la ville, puis s'empara d'une des portes et fraya par là l'entrée à l'armée de Henri. Ce monarque, voulant accorder à Vratislas une récompense proportionnée à ses mérites, convoqua une Diète à Mayence, où il déclara aux princes et prélats qui étaient présents, qu'il avait l'intention de conférer la dignité royale à Vratislas, duc de Bohème, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à l'Empire. Cette disposition ayant été unanimement approuvée, l'Empereur posa lui-même la couronne royale sur la tête de Vratislas. L'Empereur ordonna ensuite à Engelbert, archevêque de Trèves, de partir avec Vratislas pour Prague, et de sacrer le nouveau roi dans cette capitale avec toute la solennité usitée en pareil cas; ce qui fut exécuté, le 15 juin 1086, en présence d'un grand concours de peuple. Au moment du couronnement, le clergé et la Noblesse bohèmes proclamèrent Vratislas *roi de Bohème* et de *Pologne* aussi, parce qu'il possédait la partie de ce dernier pays située en deça de l'Oder, appelée aujourd'hui *Silésie*. Peu après son couronnement, Vratislas fonda un couvent de Bénédictins et ensuite un chapitre à Vischerad, en faveur duquel il expédia des lettres de fondation, et en créa le prévôt chancelier de Bohème. Ce chapitre royal, dans son institution, était sous l'influence immédiate du Saint-Siège, et entièrement indépendant de

l'évêché de Prague, prérogative dont il a joui pendant plusieurs siècles. Vratislas reprit aussi vers cette époque (1087) la Misnie, et afin de pouvoir s'y maintenir avec plus de sûreté, il fit bâtir près de la ville de Meissen le fort de Gouzdec.

Vers le même temps, de nouveaux troubles eurent lieu en Moravie. Othon, frère de Vratislas, étant mort en 1086, ses deux fils *Swatopluk* et *Othon*, par le conseil de leur oncle Conrad, qui occupait la partie occidentale de la Moravie, prirent possession de la partie orientale qui avait appartenu à leur père, sans y avoir été autorisés par Vratislas, qui en était le seigneur suzerain. Une démarche si hardie ayant offensé Vratislas, il entra en Moravie, à la tête de son armée, accompagné de son fils Brétislas et de son trésorier Zdérad. Il chassa d'abord Swatopluk et Othon et investit ensuite Brunn, où se trouvait Conrad son frère. Pendant le siège de cette ville, une plaisanterie que se permit Zdérad, favori du Roi, contre Brétislas, alluma le flambeau de la discorde entre ce Souverain et son fils. Celui-ci, vivement irrité de l'insulte qu'il avait reçue de Zdérad, après s'être consulté avec ses amis, le fit assassiner, et pour se soustraire aux suites de cet acte de vengeance, il abandonna avec ses nombreux partisans l'armée de son père et alla camper dans les montagnes des environs. Cet incident n'ayant pas ralenti le siège, Walburge, femme de Conrad, inquiète sur le sort de son époux, renfermé dans la place, vint trouver le Roi son beau-frère. En abordant ce prince, elle fondit en larmes, se jeta à ses pieds et l'implora en termes si touchants et en même temps si énergiques, que le Roi en fut frappé et attendri. Après l'avoir relevée et embrassée, il fit appeler son frère Conrad et son fils Brétislas et les accueillit avec tendresse. Ensuite il retourna en Bohème avec son armée; mais Brétislas, soit

qu'il craignît encore le ressentiment de son père, soit qu'il eût quelque secret dessein, quitta la Moravie avec ses adhérents, et se retira dans les environs de la ville de Hradecz, aujourd'hui Königgratz. Vratislas fut tellement indigné de cette conduite de son fils, qu'il convoqua les seigneurs et les anciens du peuple, et leur fit promettre par serment de ne reconnaître après sa mort aucun autre que son frère Conrad pour leur Souverain [1]). Il mit ensuite ses troupes en mouvement, pour punir la témérité de son fils qui, après avoir renforcé son armée de trois mille hommes, s'était avancé vers Prague et campait à deux lieues de cette capitale, sur les bords de la petite rivière de Rokitinka. Un combat entre le père et le fils paraissait inévitable, lorsque le duc Conrad, qui s'était interposé en faveur de Brétislas, parvint à engager le Roi à pardonner à son fils pour la seconde fois. Quoique ce raccommodement fût sans doute très-sincère de la part du Roi, les partisans de Brétislas surent si bien rendre suspecte la clémence de son père, que le jeune prince prit le parti de quitter la Bohème, et se rendit en Hongrie, avec deux mille de siens, auprès de son oncle le roi Ladislas, qui l'accueillit cordialement et assigna à sa troupe des terres dans les environs de Trentschin.

Vers le commencement de l'année suivante (1092), Vratislas fit une chute de cheval qui le conduisit au tombeau; il fut inhumé dans l'église de Vischérad qu'il avait fondée. Quoique ce prince laissât quatre fils, *Brétislas*, *Borzivoi*, *Uladislas* et *Sobieslas*, son frère Conrad monta sans opposition sur le trône. Mais ce prince ayant terminé sa carrière dans le cours de la même année [2]),

[1]) Suivant l'ordre de succession, établi par le duc Brétislas I, Conrad étant après Vratislas l'aîné des princes de la famille régnante, devait être regardé comme l'héritier présomptif du trône de Bohème.

[2]) Il mourut le 6 septembre 1092, laissant deux fils, *Udalric* et *Luitpold*.

les États s'empressèrent de rappeler *Brétislas*, fils aîné de Vratislas. Ce prince quitta la Hongrie et se rendit promptement à Prague, où il fut reçu avec enthousiasme et proclamé duc de Bohème, la dignité royale n'ayant été conférée à son père que personnellement.

L'empereur Henri, étant devenu veuf, l'an 1089, épousa Adélaïde, fille de Démétrius, duc ou czar de Russie. L'Allemagne était pacifiée, mais il restait encore à soumettre l'Italie. Le pape Urbain II, successeur de Victor III (mort en 1087) et aussi ennemi de l'Empereur que Grégoire VII, chassa Clément III de Rome, et renouvela l'anathème, dont ses prédécesseurs avaient frappé Henri IV, l'antipape Clément et leurs adhérents. Afin de se faire un puissant parti en Allemagne, Urbain négocia et conclut un mariage entre le jeune Guelfe, fils du ci-devant duc de Bavière du même nom, et la comtesse Mathilde de Toscane. Ces circonstances ayant obligé l'Empereur à repasser en Italie (1090), il attaqua la ville de Mantoue, appartenante à Mathilde, et s'en rendit maître après un siège de onze mois [1]). Après la prise de cette place importante, Henri s'empara de Ferrare et de plusieurs autres forteresses que la comtesse Mathilde avait en deça du Pô: ayant ensuite passé ce fleuve, il battit les troupes de Mathilde en plusieurs rencontres, reçut la soumission des villes de Modène et de Reggio et pénétra par les Apennins vers la Toscane. Urbain II s'enfuit de Rome chez les Normands; et les Romains, intimidés par les progrès que faisait l'armée impériale, reçurent de nouveau Clément III dans leurs murs. Guelfe le vieux se rendit en Italie, pour moyenner un accommodement entre sa belle-

[1]) Il faut remarquer que la donation faite par Mathilde au Saint-Siège pouvait être valable pour les terres allodiales, mais qu'elle était nulle relativement aux fiefs de l'Empire. Elle fut cependant une source de disputes dans la suite entre les papes et les empereurs.

fille, le pape Urbain et l'Empereur; mais ce monarque, ne voulant pas reconnaître Urbain pour chef de l'Église, refusa d'entrer en négociation avec le prince bavarois. Par conséquent on recommença les hostilités. Henri IV assiégea Monteveglio et l'odieuse forteresse de Canosse (1092); mais il ne put réduire aucune de ces places. Des affaires l'ayant appelé en Allemagne, il laissa le commandement de son armée à son fils Conrad, qui avait déjà été couronné roi des Romains à Aix-la-Chapelle, l'an 1087. La comtesse Mathilde et ses partisans, entrevoyant peu d'espoir de sortir victorieux de la lutte dangereuse où ils s'étaient engagés, résolurent de se servir du propre fils de l'Empereur, pour opprimer ce monarque. Dans ce dessein, on inspira au jeune prince la crainte, que les enfants qui naîtraient du mariage de son père avec Adélaïde n'apportassent un obstacle à son élévation sur le trône de l'Empire, et on lui insinua que, s'il entendait ses intérêts, il devait se déclarer chef de ceux qui étaient fidèles au siège apostolique. Ces suggestions pernicieuses ayant enfin déterminé Conrad à renoncer à la soumission qu'il devait à son père et Souverain, il leva hautement l'étendard de la révolte et se fit couronner roi d'Italie (1093). Plusieurs villes, gagnées par son affabilité, se déclarèrent pour lui. La comtesse Mathilde et son époux contractèrent avec Conrad et la Lombardie une alliance pour vingt ans; Roger, duc de Sicile, beau-père de Conrad, lui promit également son appui; l'impératrice Adélaïde elle-même, qui s'était échappée de la prison où elle avait été enfermée pour des raisons inconnues, se souleva contre son époux et, par les plaintes excessives dont elle fit retentir toute l'Italie, rendit ce prince encore plus odieux à ses ennemis. La rebellion de Conrad facilita au pape Urbain le moyen de s'emparer d'une partie de la ville de Rome où l'Empereur, en partant d'Italie, avait laissé une garnison; mais

comme l'autre partie de cette capitale resta constamment attachée à Clément III, Rome devint le théâtre des fureurs des deux factions. Clément occupait le palais de Latran qui était encore au pouvoir des Impériaux; mais le commandant de la garnison ayant vendu à Urbain et la garnison et le palais, l'antipape Clément se vit obligé de prendre la fuite.

Le pape Urbain II, qui n'était pas moins zélé que Grégoire VII pour étendre l'autorité et la puissance du Sainte-Siège, confirma dans un concile qu'il avait convoqué, au mois de novembre 1095, à Clermont en Auvergne, non-seulement les décrets de Grégoire VII relatifs aux investitures, mais il défendit encore, sous des peines rigoureuses, aux évêques et à tout ecclésiastique de rendre aucun hommage aux princes séculiers. Mais ce qui a rendu célèbre à jamais ce concile de Clermont, c'est la résolution qu'on y prit de faire la conquête de la terre sainte. Le pape Grégoire VII en avait déjà formé le projet, comme il conste par les lettres qu'il écrivit à ce sujet aux princes chrétiens, et dans lesquelles il les exhortait avec zèle à cette pieuse entreprise. Ce qui chez Grégoire VII n'avait été qu'une idée, son successeur Urbain II le réalisa, aidé d'un enthousiaste français, nommé *Pierre l'Hermite*, prêtre d'Amiens. Cet homme étant allé en pélerinage à Jérusalem, dépeignit, à son retour, avec des traits si touchants le malheureux sort des lieux saints, profanés par les Mahométans, et la misère des Chrétiens dans ces contrées, que la délivrance du saint sépulcre devint bientôt le voeu universel de toute la chrétienté. Urbain II avait déjà proposé cette expédition dans le concile, ou plutôt dans l'assemblée prodigieuse qui s'était tenue en plein champ à Plaisance, au mois de mars 1095; mais on n'y avait pris aucune décision; et ce ne fut que dans le concile de Clermont qu'on arrêta, d'une conven-

tion unanime, qu'on ferait des croisades [1]). Le pape, prévoyant combien d'avantages il résulterait pour le Saint-Siège de cette expédition, accorda de grandes indulgences à ceux qui s'y enrôleraient. Une multitude étonnante de croisés, partagés en différentes armées, dont on fait monter ensemble le nombre à 800,000 hommes, y compris les femmes et les enfants, se mit en marche dès l'année suivante.

On avait destiné le commandement en chef de toutes les armées de croisés à Uladislas, roi de Hongrie; mais sa mort, arrivée l'an 1095, l'empêcha de jouir de l'honneur qui lui était reservé. Ce Souverain, que sa piété et ses vertus firent mettre après sa mort au nombre des Saints, avait désigné le prince *Almus* pour son successeur. Jugeant son neveu *Coloman* incapable de régner, il avait cru, pour le bien-être du royaume, devoir l'éloigner du trône, et l'avait par cette raison voué à l'état ecclésiastique. Mais Coloman, mécontent du sort qu'on lui destinait, pour s'y soustraire, se réfugia en Pologne, ce qui affecta si vivement le Roi son oncle, que le chagrin que ce prince en eut, contribua beaucoup, à ce qu'on croit, à abréger ses jours. Dès que Coloman eut appris la mort d'Uladislas, il revint en Hongrie, pour faire valoir ses droits à la couronne, dont il était l'héritier légitime. Il est à remarquer que, si la nature s'était montrée marâtre envers lui du côté de la figure, elle l'avait en revanche doué de beaucoup d'esprit, de courage et de fermeté. Il parvint sans grande peine à engager Almus à renoncer non-seulement aux droits qu'il avait acquis par la déclaration du roi défunt, mais encore au gouvernement de la Croatie et de l'Esclavonie, et à se contenter du titre ducal et de quelques comitats de Hongrie.

[1]) Ces guerres sacrées prirent le nom de croisades, parce que ceux qui s'y engageaient, se marquaient d'une croix.

Au printemps de l'année 1096, la première colonne des croisés, forte de 15,000 fantassins et de 8000 cavaliers, marcha, sous la conduite de Gauthier dit *sans avoir*, par la Bavière et l'Autriche vers la Hongrie. Coloman leur accorda le passage par ses États, à condition qu'ils s'abstiendraient de commettre aucun excès. Le chef de ces croisés, qui était un fameux guerrier, fidèle à ses engagements, sut si bien maintenir le bon ordre et la discipline parmi ses troupes, qu'après avoir tranquillement traversé la Hongrie, elles passèrent la Save près de Semlin, sans que rien eut troublé leur bonne intelligence avec le roi et les habitants de ce pays. Il en fut tout autrement du deuxième corps de croisés, à la tête duquel s'était mis Pierre l'Hermite lui-même. Cette troupe, qui ne comptait pas moins de 40,000 hommes, prit sa route par l'Autriche, passa, du consentement de Coloman, la frontière de la Hongrie près de la ville d'Oedenbourg, et continua en bon ordre sa marche jusqu'à Semlin; mais ayant trouvé dans les environs de cette ville les armes et les habits de quelques marodeurs de la division de Gauthier, que les gens de la campagne avaient tués à cause de leurs déprédations, elle se crut autorisée à venger la mort de ses camarades. En conséquence les croisés emportèrent Semlin d'assaut et égorgèrent la moitié de la garnison de cette ville; ensuite, ayant appris que Coloman s'approchait avec l'armée hongroise pour les punir, ils se hâtèrent de passer la Save. Mais comme ils exercèrent les mêmes brigandages en Serbie, les habitants de ce pays, qui avaient appelé à leur secours les Cumans, les Bulgares et les Hongrois, leurs voisins, les surprirent dans leur camp près de Nissa, en massacrèrent 20,000 et leur enlevèrent 2000 chariots. Coloman, qui ne voyait plus en ces croisés que des brigands qui pillaient les provinces par où ils passaient, défendit de les laisser

entrer sur le territoire de Hongrie, et ordonna de traiter en ennemis tous ceux qui tenteraient de franchir par force ses frontières.

Cependant la manie des croisades avait aussi gagné l'Allemagne. Dès la même année 1096, un corps de 12,000 croisés saxons, commandé par Volcmar, s'avança par la Bohème et la Moravie, et sans attendre le consentement du roi Coloman, pénétra dans le comitat de Neutra en Hongrie, pillant et ravageant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Mais les troupes hongroises étant venues au secours des cantons envahis, cette bande de croisés fut complètement battue et exterminée.

Une autre division de 15,000 croisés qu'on avait enrôlés en Franconie, ayant Gottschalk *(Godescald)* pour chef, traversa l'Autriche et entra en Hongrie; on ignore si ce fut avec ou sans la permission du Roi. Mais ce qui est certain, c'est que ces croisés, à peine arrivés dans le canton entre la Leitha et le lac de Neusiedel, y commirent les plus affreux excès envers les gens de la campagne. Ils occupèrent ensuite Mosbourg (aujourd'hui *Altenbourg-hongrois*), en égorgèrent les habitants, et eurent même l'audace de faire le siège d'Albe-Royale. Mais ils payèrent cher cette témérité; car ayant été cernés par les troupes hongroises et forcés de mettre bas les armes, ils furent assaillis de tous côtés et pour la plupart massacrés.

Cette troupe de croisés fut bientôt suivie par une autre de 3000 cavaliers et de 200,000 fantassins, sous les ordres du Rhingrave Emicon. Cette armée, qui n'était formée que de fanatiques et de vagabonds, marchait sans ordre, sans règle et sans discipline. Comme ils manquaient d'argent, ils commencèrent leurs expéditions par les Juifs qu'ils trouvèrent dans les villes par où ils passaient, et en égorgèrent un grand nombre à Cologne, à

Mayence, à Worms et dans quelques autres endroits. Ces désordres furent suivis de beaucoup d'autres, malgré les efforts que fit l'Empereur pour les réprimer. La Bohème et l'Autriche, par où ces brigands croisés prirent leur chemin, eurent aussi à souffrir dans cette occasion; ce qui engagea Coloman à leur interdire l'entrée dans son royaume. Malgré cette défense, le rhingrave, se fiant sur la supériorité de ses forces, tenta de se frayer, les armes à la main, le passage qu'on lui refusait. Il battit en effet les troupes hongroises qui défendaient le pont de la Leitha près d'Altenbourg, et assiégea cette ville; mais ayant appris l'approche de Coloman qui s'avançait avec une bonne armée, les croisés furent saisis d'une telle terreur panique qu'ils s'enfuirent dans le plus grand désordre. Comme ils se dispersèrent de côté et d'autre, ils furent pour la plupart massacrés par les soldats hongrois et les habitants du pays. Le peu qui resta de cette nombreuse armée de croisés, s'enfuit partie par l'Autriche en Allemagne, et partie par la Carinthie en Italie. Ceux qui parvinrent à passer les Alpes, s'embarquèrent en Apulie pour Constantinople. Enfin une sixième armée de 80,000 croisés, commandée par le fameux Godéfroi de Bouillon, arriva, au mois d'août 1096, par la Bavière et l'Autriche aux confins de la Hongrie. Une convention que ce grand capitaine conclut avec le roi Coloman, et qu'il garantit par des ôtages, au nombre desquels était son propre frère Baudouin, lui ouvrit le passage par le royaume. Les troupes croisées, après avoir effectué en bon ordre leur entrée sur le territoire hongrois, passa la Leitha près de Bruck, traversa les comitats de Wieselbourg, de Wesprim, d'Albe-Royale, de Tolna et de Bárany, et passa la Drave près d'Essek et la Save près de Semlin. Pendant le même temps, une autre colonne de croisés marchait, sous la conduite de Raimond de Tou-

louse, par la Dalmatie. Le comte Robert de Flandre, le duc Robert de Normandie, et Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, frère de Philippe I, roi de France, s'étaient embarqués avec leurs corps d'armée à Brindes *(Brindisi)* sur la mer Adriatique, ainsi qu'à Tarente sur la mer Ionienne, et firent voile vers Durazzo en Romélie. Le prince Bohémond de Tarente les suivit avec ses Normands.

Toutes les troupes croisées s'étant réunies près de Constantinople, on choisit pour commandant général *Godéfroi de Bouillon*, qui était regardé comme le plus grand capitaine de son temps. Pour engager l'empereur Alexis à les aider de ses conseils et de ses moyens, autant que pour lui ôter tout sujet de prendre ombrage de l'expédition projetée, les princes croisés conclurent avec ce Souverain un traité, par lequel ils promirent de lui céder tout ce qu'ils pourraient conquérir en Asie. La Palestine seule en fut exceptée. En 1097 toute l'armée croisée passa en Asie et enleva d'abord la Bithynie. L'année suivante, les croisés s'emparèrent de la Syrie et se trouvèrent enfin devant les murs de la ville sainte, qui tomba au pouvoir des Chrétiens le 15 juillet 1099, après onze jours de siège. L'intrépide *Godéfroi*, qui était monté le premier sur la muraille, fut proclamé *roi de Jérusalem.* Cet illustre prince étant mort quelque temps après, son frère Baudouin lui succéda.

Pendant que les croisades occupaient les esprits en Europe, il était survenu des circonstances qui rétablirent un peu les affaires de l'empereur Henri. Guelfe le vieux de Bavière était depuis l'année 1089 l'ami et l'allié le plus actif de sa belle-fille Mathilde, et par conséquent un des plus puissants soutiens des papes. L'intérêt avait formé cette union, et ce n'était que l'espoir d'hériter un jour les riches possessions de Mathilde, qui avait fait fer-

mer au jeune Guelfe les yeux sur l'âge de quarante-cinq ans qu'avait déjà atteint sa fiancée. Ce ne fut que bien longtemps après la conclusion de ce mariage, que les deux Guelfe, père et fils, eurent connaissance du traité secret par lequel la comtesse avait institué, l'an 1077, le Saint-Siège héritier de ses domaines. Cette disposition ayant fait évanouir la perspective brillante qui avait ébloui le jeune Guelfe, il se brouilla avec sa femme, dont le caractère d'ailleurs ne sympathisait pas avec le sien, et leur animosité s'accrut au point qu'ils en vinrent à faire divorce. Dans la vue de traverser les intérêts de Mathilde et du pape Urbain, le vieux Guelfe prit alors le parti de Henri IV avec la même chaleur que celle qu'il avait montrée à seconder leur haine contre ce monarque. À cet effet, les deux Guelfe n'oublièrent rien pour engager les princes et les seigneurs leurs voisins à demeurer fidèles à l'Empereur et y réussirent, nonobstant les sollicitations de ses ennemis qui ne cessaient de les exciter à la révolte. Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, n'eut pas un moindre succès dans les provinces situées le long du Rhin et de la Moselle. Ce fut alors que Henri IV, pour s'assurer encore davantage l'attachement et la fidélité du vieux Guelfe, le réintégra dans son duché de Bavière.

Quoique les historiens ne dénomment pas expressément le margrave Léopold III d'Autriche parmi les vassaux rebelles, qui rentrèrent dans l'obéissance, on ne saurait guère douter qu'il n'ait été de ce nombre; car Bertoud de Constance dit positivement que, par l'entremise de Guelfe de Bavière, la paix régnait partout en Germanie, depuis l'Alsace juqu'à la Souabe; depuis la Souabe jusqu'à la Bavière et depuis la Bavière jusqu'à la Hongrie. Ce qui rend la soumission du Margrave encore plus probable, c'est que l'évêque Altman de Passau n'était plus là pour l'instiguer. Dans le temps où, après la seconde

déposition de Grégoire VII, on avait chassé tous les évêques de son parti, Altman s'était vu de nouveau obligé d'abandonner son Siège, pour faire place à Herman qui avait été investi de cet évêché. Le prélat expulsé, s'étant retiré en Autriche, s'établit dans l'abbaye de Göttweih, et continua à exercer jusqu'à sa fin les fonctions épiscopales dans le margraviat. Il cessa de vivre en 1091, et fut enterré dans l'église de Göttweih qu'il avait consacrée, l'an 1081.

Comme l'Empereur, ni aucun des grands vassaux de l'Empire germanique, ne prirent part à la première croisade, le margrave d'Autriche fut assez sage pour suivre leur exemple. On lit, à la vérité, dans les annales du couvent de Zwettel que Léopold, après avoir remis le margraviat à son fils, se joignit à la grande masse des croisés et mourut en route; mais outre que l'auteur de ces annales ne fournit aucune preuve de ce qu'il avance, Ortilon et les autres historiens d'Autriche rapportent, que le margrave Léopold termina, le 12 octobre 1096, paisiblement sa carrière dans le pays qui l'avait vu naître. Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Melk, où les chanoines réguliers avaient été remplacés par des Bénédictins, l'an 1089. Il laissa de son épouse Ithe [1]) un fils, *Léopold IV*, et six filles, savoir:

1) *Élisabeth*, qui se maria à Ottocare IV, margrave de Styrie, avec lequel elle procréa Léopold-le-Fort, qui fut le premier qui gouverna la Styrie comme un margraviat indépendant de la Carinthie;

2) *Ithe* ou *Ide*; elle eut pour époux Luitpold, margrave de Znaim, qui devint dans la suite margrave de Moravie;

[1]) On ne connait pas le nom de famille de cette princesse. Le baron de Hormayr et d'autres disent qu'elle était issue de la maison des Guelfe; quelques historiens, entre autres Arenbeck dans Pez Script. rerum Austr. T. I, p. 1185, en font la fille de l'empereur Henri III.

3) *Gerbirge*; par son mariage avec le prince Borzivoi de Bohème, la Maison de Babenberg s'allia pour la première fois avec celle de Prémislas; après la mort de son époux (1124), elle prit le voile dans le couvent de religieuses à Göttweih, où elle mourut l'an 1142;

4) *Euphémie*, qui apporta pour dot à son époux Conrad-le-Barbu, duc de Bavière, le comté de Peilstein en Autriche, et fut appelée par cette raison comtesse de Peilstein;

5) *Richarde*; elle fut unie au comte Henri de Stephaning, burgrave de Ratisbonne, et eut en dot Yps et Persenbeug; son époux mourut à Jérusalem l'an 1101;

6) *Sophie*, qui fut mariée à Henri II d'Eppenstein, duc de Carinthie, et épousa en secondes noces Sighard, comte de Burghausen et de Schalabourg, près de Melk.

Léopold-le-Bel était un prince très-pieux et qui possédait toutes les vertus propres à rendre son peuple heureux; mais l'ascendant qu'avait gagné sur lui l'évêque Altman, et la crainte qu'il eut d'encourir les censures de l'Église et de partager la disgrâce de l'Empereur, s'il lui demeurait fidèle, l'entraînèrent dans le parti qui lui fut si funeste. C'est pourquoi le Génie de l'Autriche, détournant tristement ses regards, cache avec soin la page de l'histoire de son pays, où sont tracés les malheureux égarements de ce prince abusé.

CHAPITRE VI.

Léopold IV le Pieux.
De 1096 à 1136.

Après la mort de Léopold-le-Bel, son fils *Léopold IV* lui succéda dans le margraviat d'Autriche, qui à cette époque n'était pas encore un fief héréditaire. Cette circonstance doit nous faire croire, que le margrave défunt était effectivement réconcilié avec le chef de l'Empire. Mais en supposant même que Léopold III soit mort sans se soumettre à son suzerain, ce n'aurait pas été un motif suffisant pour priver son fils du margraviat, attendu que c'était une règle, consacrée par un long usage, de laisser les enfants en possession des fiefs dont avaient joui leurs pères, à moins que les premiers ne s'en fussent rendus indignes par la rebellion ou par quelque autre crime capital. Or, comme Léopold IV était un prince d'une conduite exemplaire, qu'il n'avait donné aucun sujet de mécontentement à l'Empereur et qu'il ne pouvait être responsable des torts de son père, c'eut été injuste de l'exclure d'une charge que ses aïeux avaient toujours remplie avec honneur. D'ailleurs, si même l'Empereur avait conféré la place de margrave d'Autriche à quelque autre vassal ou grand officier de l'Empire, le prince ou seigneur investi de cette dignité aurait probablement éprouvé le même sort que Vratislas de Bohème, qui avait fait d'inutiles efforts pour se mettre en possession du margraviat.

Léopold IV fit paraître dès l'enfance un esprit ca-

pable d'approfondir les sciences les plus abstraites, uni à un grand penchant pour la vertu et la religion. À peine eut-il pris le gouvernement qu'il pensa à organiser son pays et à en faire accroître la prospérité. Il diminua les impôts, se rendit d'un abord facile et se fit aimer de ses sujets. „Son palais, dit un Auteur, semblait être le temple de la justice et le séjour de la vertu.“ Comme au commencement de son règne les querelles entre l'Empereur et le souverain pontife duraient encore, Léopold parut, à l'exemple de son père, pencher vers le parti de la Cour de Rome; mais il eut la prudence de ne pas se déclarer ouvertement, en quoi il fit très-bien; car l'autorité de l'Empereur étant alors entièrement rétablie en Allemagne, il aurait été dangereux de manifester une affection trop partiale pour le chef de l'Église.

Henri IV, voyant que son fils Conrad persistait dans sa révolte, profita de la disposition favorable où étaient les princes à son égard, pour faire déclarer, dans une Diète qu'il avait convoquée à Aix-la-Chapelle, ce fils rebelle indigne de porter la couronne. Ensuite il fit élire et couronner son second fils Henri, après que ce prince eut promis par serment qu'il resterait fidèle à son père et qu'il ne se mêlerait d'aucune affaire du gouvernement avant sa mort. Peu de temps après l'élection de son fils, l'Empereur retourna à Ratisbonne, pour y rendre la justice, à l'instar de ses prédécesseurs. Adalram, abbé de Cremsmunster, saisit cette occasion pour se plaindre de ce que le margrave d'Autriche était, conjointement avec les comtes Bérenger et Engelbert, en possession illégitime de plusieurs domaines appartenants à cette abbaye, et il en réclama la restitution. Timon, que le parti impérial avait placé sur le siège épiscopal de Passau, appuya la demande de l'abbé. Le margrave Léopold fut condamné à se dessaisir, en faveur de sa partie adverse,

des terres de Petenbach sous Cremsmunster, de Goltbrechtscell et Geroldsdorf dans le quartier dit *Traunviertel*, dont ses prédécesseurs avaient été en jouissance dès les temps de l'évêque Chrétien de Passau.

Quoique Léopold IV fût un prince très-pieux et dévot, il n'avait témoigné jusqu'alors aucun désir de prendre part aux croisades. Il ne s'appliquait qu'à améliorer l'administration civile et ecclésiastique de son pays, à y faire régner l'ordre et la justice et à animer par sa présence les affaires publiques de l'État. Il aurait fait avoir une haute idée de son discernement, s'il avait persévéré dans cette sage et louable conduite. Mais il montra dans la suite qu'il n'était pas exempt de cet esprit superstitieux et fanatique qui faisait croire, que ne pas concourir à la délivrance du saint sépulcre, c'était négliger les devoirs d'un bon chrétien et se rendre responsable envers Dieu. Mû par ces sentiments, il envoya en Palestine une somme si considérable qu'elle lui aurait suffi pour y conduire lui-même trois cents guerriers et les entretenir. Adalram de Perge, Hadémar de Kuopharn et Udalric de Wolinstein, Nobles autrichiens, qui désiraient faire le voyage à la terre sainte, furent chargés de distribuer cet argent aux croisés qui étaient dans le besoin. La nouvelle de l'heureux succès de la croisade électrisa toute la chrétienté. Ceux que l'issue incertaine de cette expédition avait laissés indécis, brûlèrent alors du désir de visiter les lieux saints et de pleurer leurs péchés sur la tombe du Rédempteur. Ithe, mère du margrave Léopold, qui était une princesse respectable sous tous les rapports, fut elle-même saisie de l'enthousiasme qui s'était emparé de tous les esprits, et se prépara à partir pour Jérusalem avec la première troupe de croisés qui passerait par l'Autriche. Elle n'attendit pas longtemps l'occasion désirée; car à peine une année était-elle écoulée (1101), qu'une masse

de 160,000 croisés des deux sexes, qui s'était réunie en Allemagne, traversa le margraviat d'Autriche pour se rendre en Palestine. Comme le vieux Guelfe de Bavière, Timon, alors archevêque de Salzbourg, Udalric, évêque de Passau, et Giselbert, abbé d'Admont, s'étaient joints à ces croisés, Ithe résolut de faire le voyage d'Orient en compagnie de ce prince et de ces prélats. Léopold, loin de s'opposer au pieux dessein de sa mère, crut faire une oeuvre méritoire en soutenant les croisés de tous ses moyens. Il recommanda sa mère aux soins et à la protection du prince bavarois et des évêques, et remit à la princesse trois cents marcs d'argent, pour les employer au profit de la guerre sainte à Jérusalem. Ithe partit et arriva sans accident en Palestine; mais elle ne revit plus ni sa famille, ni sa patrie. Les croisés ayant été défaits par les Turcs, cette malheureuse princesse, victime de son zèle pieux, trouva la mort dans la mêlée. Selon d'autres, elle fut emmenée captive en Perse.

Jusqu'à cette époque, les margraves d'Autriche avaient eu leur résidence à Melk; mais Léopold IV fit construire un nouveau bourg ou château sur la cîme la plus élevée du mont Cétique ou *Callenberg*. Lorsqu'il fut achevé, le Margrave alla s'y établir avec sa Cour. Cet édifice, dont la structure était aussi solide que magnifique, avait une forme ronde, et était garni de plusieurs grosses tours. L'intérieur était orné de statues de marbre; elles y restèrent jusqu'au règne du duc Albert III, où on les transporta dans le château que ce prince avait fait bâtir à Laxenbourg. Depuis lors le château de Callenberg s'en alla en décadence et resta dans un entier abandon jusqu'au temps de l'empereur Albert II qui le fit restaurer, en l'honneur de S. George, patron de la chapelle de ce château. Pendant le siège de Vienne (1683), il fut entièrement détruit; mais dix ans après, l'empereur Léo-

pold I fit construire des débris de cet ancien édifice une nouvelle église qu'il consacra à S. Léopold; et depuis ce temps le sommet de la montagne, sur lequel il était bâti, porte le nom de Mont-Léopold *(Léopoldsberg)*.

Cependant le pape Urbain II étant décédé à Rome, on lui donna pour successeur Pascal II, qui suivit en tout la politique des deux derniers papes. Le roi Conrad ne survécut guère à Urbain; ce prince mourut subitement à Florence, l'an 1100, de chagrin, dit-on, de voir que ceux qui l'avaient élevé au trône d'Italie, le négligaient et commençaient à le mépriser. Henri IV, qui s'était inutilement efforcé de rétablir son autorité en Italie, se flattait que la mort de ce fils rebelle ferait rentrer ce pays dans l'obéissance de son légitime Souverain; mais Pascal II et la comtesse Mathilde, qui avait renouvelé sa donation à l'Église romaine, surent le frustrer de ses espérances. Henri IV, persuadé qu'il tenterait en vain de soumettre l'Italie par la force de ses armes, et voulant mettre fin aux démêlés qui divisaient depuis si longtemps l'Empire et le Sacerdoce, convoqua les États d'Allemagne à Mayence, et leur notifia qu'étant disposé à se réconcilier avec le pape, il avait résolu de tenir un concile général à Rome, pour terminer tous les différends entre lui et le Saint-Siège. Le pape s'attendait alors à recevoir une ambassade solennelle de la part de l'Empereur; mais comme il n'en vit paraître aucune, et qu'il apprit au contraire sous main, que ce monarque avait dessein de désigner un nouveau pape dans le concile projeté, il résolut de le prévenir. En conséquence, il renouvela non-seulement l'excommunication lancée contre Henri par les deux papes précédents, mais il confirma aussi tous les décrets que Grégoire VII avait portés contre ce prince (1102). Cette conduite hostile et arrogante du pontife romain, jointe à des affaires indispensables qui exigeaient sa présence

en Allemagne, empêcha l'Empereur d'entreprendre le voyage qu'il s'était proposé de faire en Italie. En revanche il fit publier par Eméhard, évêque de Wurzbourg, dans l'église à Mayence, qu'il avait pris la résolution d'aller à la terre sainte, et qu'il se mettrait à la tête de tous les croisés qui voudraient se joindre à lui dans cette pieuse expédition; c'était, comme il savait, le seul moyen alors de se concilier tous les esprits. On applaudit généralement à cette décision, et tout le monde s'en rejouissait, quoique par des motifs bien différents; le clergé parce qu'il croyait avoir gagné sa cause, et les laïques, parce qu'ils espéraient trouver occasion pour chercher des aventures et acquérir de la gloire. Quant au peuple, il voyait dans la détermination prise par Henri une marque certaine de la grande piété de son prince. Mais personne n'éprouvait autant de satisfaction que Henri, fils de l'Empereur, qui pendant l'absence du monarque devait être chargé du gouvernement. Ce jeune ambitieux attendit avec impatience le jour où il prendrait en main les rênes de l'Empire qu'il se promettait bien de ne plus lâcher, une fois qu'il les tiendrait. Mais, soit que l'Empereur eût entrevu les coupables desseins de son fils, soit que les troubles survenus en Saxe, ou d'autres raisons d'État l'eussent retenu en Allemagne, il différa de jour à l'autre son voyage en Palestine et finit par y renoncer entièrement. Le jeune Henri, furieux de voir son attente déçue, s'échappa de la Cour et se révolta ouvertement contre son père. Si nous en croyons quelques historiens, il fut excité à cette révolte par l'archevêque de Mayence et par l'évêque de Constance, légats du pape en Allemagne, qui ne voyaient dans la croisade de l'Empereur qu'une feinte, tendante à augmenter le nombre de ses partisans. Quoiqu'il en soit, cette révolution inattendue eut pour Henri IV les suites les plus funestes. Son fils, pour colorer l'horreur de son

attentat d'un prétexte spécieux, fit partout publier, que ce n'était pas par envie de régner qu'il s'était soustrait à l'obéissance de son père, mais par zèle pour la paix de l'Église, et que du moment où l'Empereur aurait satisfait le Saint-Siège, il serait le premier à se soumettre. Au moyen de cet artifice, il fortifia si considérablement son parti, qu'il se vit en peu de temps à la tête d'une nombreuse armée, composée de Saxons et de Thuringiens. Vainement l'Empereur essaya-t-il de ramener son fils à son devoir par les lettres les plus touchantes; ce fils ingrat répondit qu'il ne reconnaissait point un excommunié pour son père, ni pour son Souverain. Cette obstination du jeune Henri détermina l'Empereur, qui ne pouvait se résoudre à prendre les armes contre son propre fils, à écrire au pape pour l'assurer qu'il était prêt à se raccommoder avec le Saint-Siège, pourvu qu'on n'exigeât rien qui fût contraire à la dignité de l'Empire. Mais le pontife, loin de se prêter à ces offres, se déclara ouvertement pour le fils, et donna ordre à son légat en Allemagne, de le relever de l'excommunication qu'il avait, dit-il, encourue en demeurant fidèle à son père, et de le délier du serment qu'il lui avait prêté. Enfin, après que l'Empereur eut tenté inutilement toutes les voies imaginables pour éviter d'en venir à une guerre, il résolut d'employer la force pour soumettre son fils.

Le margrave d'Autriche s'était trouvé présent à Mayence, lorsque l'Empereur avait déclaré son intention de se rendre en Palestine. Cette résolution le réconcilia entièrement avec l'Empereur, et il se décida à accompagner ce monarque dans sa croisade. À cet effet, il revint promptement en Autriche, pour faire toutes les dispositions nécessaires à ce grand voyage, et voulant s'y préparer d'une manière digne de celui qui en était l'objet, il se fit armer chevalier et croiser solennellement

à Melk par Udalric, évêque de Passau. Comme il était impatient de se mettre en route pour la terre sainte, il fut extrêmement désappointé d'apprendre que l'Empereur avait différé son départ; néanmoins rassuré par l'espoir que l'expédition projetée aurait lieu peu de temps après, il était si éloigné d'approuver et de soutenir la révolte du jeune Henri, qu'il se joignit avec ses troupes à l'armée que l'Empereur avait rassemblée à Ratisbonne. Le duc *Borzivoi II*, son beau-frère qui, après la mort de Brétislas II son frère, avait succédé au trône de Bohème, ne tarda pas à le suivre avec ses Bohèmes et Moraves. Au moyen de ces renforts, l'armée impériale se trouva sur un pied si respectable, que le prince Henri, qui s'était avancé pour combattre son père, n'osa l'attaquer en rase campagne. Les deux armées restèrent durant trois jours en face l'une de l'autre, sans se livrer de bataille. Avant d'en venir à cette extrémité, on essaya d'effectuer un accommodement; l'Empereur, pour avoir la paix, consentit à partager l'empire avec son fils; mais dans le temps même où ce prince donnait à entendre qu'il se contenterait de l'assurance de succéder à son père, il ne songeait qu'à le tromper, en lui débauchant ses fidèles serviteurs. Ses intrigues furent si heureuses qu'il engagea Léopold, margrave d'Autriche, le duc Borzivoi de Bohème et quelques autres seigneurs, à abandonner l'Empereur et à se ranger du côté des ennemis de ce monarque. On doit cependant rendre à Léopold la justice qu'il fut longtemps sans pouvoir se résoudre à devenir parjure envers son Souverain, tant lui était naturel le sentiment de ce qui est juste et bon; mais séduit par les offres brillantes du jeune Henri, qui entre autres lui promit la main de la belle *Agnès*, sa soeur et veuve de Frédéric I de Hohenstaufen, duc de Souabe, il finit par céder aux pressantes sollicitations de ce prince ambitieux. Il allégua pour raison de sa conduite

que, l'Empereur n'ayant pas rempli l'engagement sacré qu'il avait pris d'aller à la terre sainte, lui, Léopold, n'était pas obligé non plus de tenir la promesse qu'il avait faite de lui rester fidèle, subterfuge pitoyable qui, dans ces temps de simplicité et de fanatisme, pouvait bien lui servir à se disculper aux yeux du monde, mais ne le garantit point des reproches que lui fit sa conscience, lorsqu'il n'était plus temps de réparer le mal que sa trahison avait causé. L'Empereur, affaibli par la défection du margrave d'Autriche et du duc de Bohème, qui étaient ses meilleurs soutiens, se retira, n'osant plus tenir la campagne contre son fils, qui profita alors de la retraite de son père, pour se rendre maître de Spire, où il s'empara du trésor que l'Empereur y avait. On indiqua à Mayence une Diète, pour apaiser tant de troubles. Le jeune Henri feignit de se réconcilier avec son père. Il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, et l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingen, il l'y fit arrêter et le retint prisonnier. La Diète de Mayence se déclare pour le fils rebelle contre le père infortuné (1106). Cependant, comme on craignait une révolte de la part des habitants de cette ville et de quelques seigneurs qui étaient fidèles à l'Empereur, le jeune Henri eut recours à une nouvelle ruse pour s'assurer l'Empire. Sous prétexte de s'arranger à l'amiable avec son père, il se rendit à Ingelheim et y fit conduire le monarque, auquel il proposa, pour le bien de la paix, d'abdiquer sa couronne et de lui céder tous ses droits à l'Empire. Henri IV refusa d'abord d'acquiescer à une demande si injuste; mais son fils l'ayant menacé des derniers maux s'il persistait dans son refus, le malheureux père céda à la force et signa une charte, dans laquelle il se reconnaissait coupable de toutes les fautes dont on l'accusait, promettait d'en faire pénitence, et renonçait enfin à la dignité impériale en faveur de son

fils, à qui il donna en même temps son propre patrimoine et les troupes qui lui restaient. On le dépouille ensuite des insignes impériaux et les porte à Mayence, où l'usurpateur dénaturé s'en fait solennellement revêtir par les légats, en protestant toujours que c'était malgré lui qu'il prenait la couronne, et qu'il la rendrait à son père, dès que Henri IV serait obéissant au Saint-Siège.

L'Empereur avait espéré qu'après avoir renoncé à sa couronne, il serait du moins absous de l'excommunication; mais les légats, à qui il s'adressa pour cet effet, lui répondirent que le pape s'était reservé le jugement de cette affaire. Alors l'Empereur, n'ayant plus rien à ménager, s'évada et se réfugia à Cologne, où les bourgeois, qui lui étaient attachés, le reçurent avec les plus grands honneurs, et de là il se rendit à Liège, dont l'évêque était aussi dans ses intérêts, de même que les ducs de Limbourg et de basse Lorraine qui, révoltés et indignés de l'hypocrisie et de l'inflexible dureté du fils rebelle, armèrent aussitôt en faveur du monarque persécuté. Mais le jeune empereur, ayant assemblé son armée, vint aisément à bout de dissiper cette ligue. Enfin Henri IV, abandonné de tout le monde, et près d'être forcé dans son asile, mourut à Liège, le 7 août 1106, à l'âge de 56 ans. L'évêque de Liège lui fit faire des obsèques magnifiques; mais cet office de charité rendu à un excommunié ayant déplu à la Cour de Rome, elle ordonna qu'il fût privé de sépulture. En conséquence le corps du monarque défunt fut déterré, transporté ensuite à Spire et posé sous une voûte, où il demeura jusqu'à ce que son fils Henri V, s'étant brouillé aussi avec le pape Pascal II, le fit absoudre de l'excommunication et ensuite inhumer dans le tombeau des empereurs (1111). Henri IV était brave, intrepide et capable de grandes choses; mais les mauvaises habitudes qu'il avait prises dans sa jeunesse,

suite ordinaire d'une éducation négligée, lui firent perdre les avantages qu'il aurait pu tirer de ses belles qualités. S'il avait été moins susceptible pour les petites offenses qu'ils prétendait avoir reçues des habitants de la Saxe, et n'avait pas permis que ses courtisans fissent un trafic honteux des évêchés et des bénéfices, les Saxons ne se seraient pas soulevés contre lui, et le pape Grégoire n'aurait pas osé lui disputer le droit des investitures; et quand même il l'aurait fait, il ne serait pas venu à bout de ses desseins, faute d'appui. En sorte que les malheurs de Henri IV provinrent principalement de ce qu'il n'avait pu faire céder de petites considérations personnelles à de grands intérêts d'État, ni régler sa conduite d'après les circonstances et l'esprit du siècle dans lequel il vivait.

Le mariage de Léopold IV d'Autriche et de la princesse Agnès eut lieu le 1 mai 1106, ainsi encore avant la mort de l'empereur Henri IV. Udalric, évêque de Passau, Ottocare, margrave de Styrie, avec sa soeur Sophie, et un grand nombre de seigneurs autrichiens et souabes assistèrent aux noces, qui furent célébrées avec une magnificence extraordinaire dans la ville de Melk, le château de Callenberg n'étant pas assez spacieux pour recevoir tant d'illustres étrangers. Mais dès que les fêtes furent terminées, Léopold conduisit son épouse dans sa nouvelle résidence.

L'âge et le caractère de Léopold et d'Agnès étaient si bien assortis que tout leur promettait une union fortunée; l'événement ne démentit point ce présage heureux. Pendant 30 ans qu'ils vécurent ensemble, il se passa peu de jours qu'ils ne rendissent grâce au Ciel d'avoir uni leurs destins. Agnès, qui joignait toutes les vertus aimables de son sexe à une grande sagacité dans les affaires, était le conseil de son époux; et ce fut principalement à la perspicacité et à la prudence de cette sage princesse, qu'il dut

le bonheur d'un règne paisible dans les circonstances politiques les plus orageuses. Ces illustres époux jouissaient depuis trois mois des douceurs de l'union la plus tendre, lorsqu'ils apprirent la fin déplorable de l'empereur Henri IV. Cette nouvelle, qui affligea profondément Agnès, fille de ce monarque, altéra aussi le repos et le bonheur du margrave Léopold, qui s'accusait d'être la cause principale des malheurs qui avaient accablé ce Souverain. Ce reproche était assez fondé; car si Léopold n'avait pas abandonné son maître dans un moment où il avait si grandement besoin de son appui, l'Empereur aurait été assez fort pour soumettre son fils rebelle, ou du moins pour effectuer un accommodement qui l'aurait préservé de l'état misérable et avilissant, où le réduisit la haine implacable de ses ennemis. Aussi le margrave Léopold ne put jamais se pardonner la conduite peu loyale qu'il avait tenue en cette occasion, et les remords qu'il en sentit, troubla la sérénité de ses jours. Voulant expier sa faute par la prière et des oeuvres méritoires, il se rendait à l'abbaye de Melk, aussi souvent que ses affaires le permettaient; il y chantait les pseaumes avec les Religieux dans l'église, s'édifiait de leur dévotion et réforma même leur discipline. Pendant ce temps, Agnès son épouse exerçait sa piété par des actes de charité et de bienfaisance. Elle accueillait avec bonté les pauvres et les malheureux; elle les secourait et soulageait de tous ses moyens, et ils ne la quittaient jamais qu'en la comblant de bénédictions.

À cette époque les seigueurs des grands fiefs commençaient à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'intitulaient *coimperantes*, se regardant comme des Souverains dans leurs fiefs, et comme vassaux de l'Empire, et non pas de l'Empereur. Ils recevaient, il est vrai, de lui les fiefs vacants; mais la même autorité qui les

leur donnait, ne pouvait les leur ôter. Plusieurs vassaux de l'Empire se qualifiaient déjà de princes et comtes *par la Grâce de Dieu.* Cette indépendance, que les princes s'assuraient et que les empereurs voulaient réduire, contribua du moins autant que les papes aux troubles de l'Empire germanique et à la révolte des enfants contre les auteurs de leurs jours. Ce gouvernement féodal était à peu près le même en France et autres pays. Il n'y avait plus de royaume d'Italie. L'Europe était toute hérissée de châteaux et infestée par des brigands. Les habitants de la campagne étaient dans la servitude, les citoyens des villes méprisés et rançonnés; et à l'exception de l'Autriche et d'un petit nombre d'autres pays, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de désordre et de misère.

La première chose que l'empereur Henri V fit après avoir été couronné, fut de maintenir le même droit des investitures, contre lequel il s'était élevé pour detrôner son père. Le pape Pascal étant venu en France, va jusqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes et les évêques allemands, qui s'y rendent au nom de l'Empereur. Dans ce congrès, les deux parties soutinrent leurs droits avec une égale chaleur; mais on finit par se séparer sans avoir rien conclu. L'Empereur se propose de passer en Italie pour finir de gré ou de force cette querelle; mais quelques guerres qui surviennent l'empêchent de faire ce voyage aussi promptement qu'il l'aurait désiré; la première fut celle en *Hongrie*, où des brouilleries s'étaient élevées entre le roi Coloman et le duc Almus son cousin. Coloman s'était marié, l'an 1097, avec Pusilla, fille du comte Roger de Sicile; ce qui avait donné de l'ombrage à Almus qui, après s'être chargé de la commission de demander la main de la princesse pour son cousin, et avoir lui-même conduit la fiancée en Hon-

grie, se mit tout à coup dans la tête, que cette union pourrait être préjudiciable à ses intérêts. Il en résulta une rupture entre les deux princes, qui aurait presque allumé une guerre civile. Déjà les deux armées étaient en présence près de Tisza-Varkony sur la Theisse, dans le comitat de Heves, lorsque les magnats de Hongrie moyennèrent une trêve entre les princes rivaux qui fut suivie d'une réconciliation apparente. En 1098, le roi de Hongrie envoya des troupes auxiliaires au comte Roger son beau-père qui avait à combattre les habitants de Capoue révoltés. Elles l'aidèrent à réduire cette ville et à enlever Brindes et Monopoli aux Grecs. L'année suivante Coloman, qui avait un désir ardent d'acquérir de la gloire et d'étendre son Empire, profita de la mésintelligence qui régnait entre les princes russes, pour porter la guerre dans la Russie rouge, c'est-à-dire dans les pays dont une partie forme aujourd'hui le royaume de Gallicie et Lodomérie, et parvint à réunir temporairement cette contrée à la Hongrie. Peu d'années après (1101-1103), il agrandit encore sa puissance par des traités avec les seigneurs de la Croatie et par des conquêtes en Dalmatie. À l'époque où Almus avait perdu le gouvernement de la Croatie et de l'Esclavonie, une partie des montagnards de la Croatie, de même que les habitants des villes littorales de la Dalmatie, n'étaient pas encore subjugués; et d'autres s'étaient soustraits par la révolte à la domination hongroise. Coloman, voulant achever la conquête de ces pays méridionaux, rassembla une armée entre la Save et la Drave, persuadé qu'il ne trouverait qu'une faible résistance dans cette expédition. Mais les Croates et les Dalmates, qui n'avaient pas envie de renoncer à leur indépendance, mettant de côté leurs dissentions intestines, se réunirent pour leur défense commune. Ces peuples, partagés en différentes tribus, formèrent sous le commandement de douze sou-

pans ou comtes une armée si considérable, que le roi de Hongrie ne jugea pas à propos de se mesurer avec une nation aussi déterminée. Il entra en négociation avec les chefs de ces peuplades, et on fit un traité par lequel Coloman accordait aux Croates une liberté presque illimitée, à condition qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté de la Hongrie et fourniraient au roi un certain nombre d'auxiliaires dans les guerres qu'il aurait à soutenir. Coloman prit le titre de *roi de Croatie et de Dalmatie*, et fut couronné par l'archevêque de Spalatro à Albe-Maris (Zara-vecchia). La Dalmatie méridionale était encore sous la domination du puissant soupan Pierre, frère du roi Slavizon, résidant à Knin, ainsi que de plusieurs petits princes et seigneurs indépendants. Coloman, après avoir divisé leurs forces par les traités particuliers qu'il conclut avec les moins importants de ces chefs, attaqua et vainquit le soupan Pierre, qui dans l'intervalle s'était arrogé la dignité royale. Ce prince fut tué dans le combat. Les villes de Trau et de Spalatro se soumirent au vainqueur, après qu'il leur eut confirmé leurs droits et privilèges. Ensuite il se rendit maître de Zara et d'autres villes et îles appartenantes aux Vénitiens. À Clissa, Scardone et Sébénico, ainsi que dans les îles de Veglia, de Cherso et d'Arbo, Coloman reçut en personne l'hommage des habitants. Il établit un Ban pour régir la Croatie et la Dalmatie. Ce gouverneur n'avait que peu d'autorité ; il n'était proprement là que pour surveiller la perception des revenus, les châteaux et les domaines du roi, et pour protéger le pays contre les ennemis extérieurs. On divisa les provinces nouvellement acquises en comitats, à la place des anciennes soupanies. Les affaires publiques se traitaient dans les Diètes. Le haut clergé exerçait une grande influence sur les décisions de ces assemblées, de même que sur l'administration intérieure du pays. Les Vénitiens,

désolés de la perte de leurs possessions en Dalmatie, excitèrent les habitants d'Idria à se révolter contre le roi de Hongrie; mais ce prince réduisit cette ville (1105), et conclut ensuite avec les Vénitiens une trêve de cinq ans. *Ordélafe Falieri*, alors doge de Venise, employa ce temps à l'augmentation de ses forces militaires, afin de se mettre en état de reconquérir les domaines que les Hongrois avaient enlevés à la République. Tandis qu'il s'occupe de cette importante affaire, je rendrai compte des événements qui eurent lieu à Venise depuis l'année 983, où cette ville, investie par l'empereur Othon II, échappa si heureusement au danger qui la menaçait.

La mort d'Othon II et la levée du siège, qui en fut la suite, ayant ôté aux partisans de ce monarque tout espoir d'humilier leurs antagonistes, c'est-à-dire les adhérents de l'Empereur grec, trois Caloprini, qui avaient passé sur la terre ferme, revinrent, comme suppliants, à Venise. Mais au lieu du pardon qu'ils sollicitaient, ils trouvèrent la mort. Tous les trois furent assassinés à leur retour. Le peuple, révolté de cette horreur, sans examiner si le doge y avait pris part ou non, surprît *Memmo* dans son palais et le força à se démettre de sa dignité. Après un interrègne de quelques années, *Urséolo II*, fils d'Urséolo, qui avait abdiqué quinze ans auparavant, fut placé, à ce qu'on croit vers 991, à la tête du gouvernement. Les Vénitiens eurent tous lieu de se féliciter de ce choix; car ce nouveau doge s'attacha avec le plus grand zèle à faire fleurir et à étendre le commerce; il punit les Narentins, hardis corsaires qui, maîtres des îles de Veglia, de Curzola et de Lesina, troublaient le commerce dans la mer Adriatique; il détruisit les repaires de ces pirates, et soumit les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, important échelon pour le commerce vénitien, aux lois de la République. Le doge, qui commandait en personne la

flotte vénitienne, fit voir dans cette expédition qu'il était guerrier aussi valeureux qu'homme d'État expérimenté. Il établit dans les pays conquis des magistrats nommés *Podestats*, et ajouta à son titre de duc de Venise celui de *duc de Dalmatie*. Urséolo II était en si grande considération auprès des princes de l'Europe, que l'empereur Othon III vint lui-même à Venise pour tenir le fils du doge sur le fonds de baptême. Il cessa de vivre, l'an 1009, vivement regretté du peuple qui l'appelait le *père de la patrie*. Il eut pour successeur son fils *Othon Urséolo* qui, quelque temps avant son avénement, épousa la soeur d'Étienne I, roi de Hongrie. Othon se montra digne d'occuper la place de son père. Il réprima les habitants d'Adria qui formaient des prétentions sur une partie du territoire vénitien, fit la guerre à son propre beau-frère, le roi de Croatie, qui voulait lui enlever la ville de Zara, et conserva ainsi à l'État les acquisitions faites par son père. Cependant, malgré tous ces mérites, il s'éleva contre lui une faction, à la tête de laquelle se trouvait Dominique Flabanigo. Elle accusa le doge de gouverner tyranniquement l'État, le surprit dans son palais, et l'ayant condamné au bannissement, elle fit élire à sa place *Pierre Centrani* (1026). Ce doge n'eut pas une plus heureuse destinée que celui qui l'avait précédé; car nonobstant la sagesse et la modération avec laquelle il gouvernait la République, il se forma contre lui un nouveau parti, dont le patriarche de Grado, frère d'Othon Urséolo, était le chef. Pierre fut à son tour déposé (1036) et envoyé dans un couvent. On rappela le doge exilé, qui avait trouvé un asile à Constantinople. Mais Othon étant descendu au tombeau avant l'arrivée des ambassadeurs vénitiens dans cette capitale, *Dominique Urséolo*, son troisième frère, chercha à s'emparer du gouvernement. Cette tentative souleva le peuple contre lui. Dominique se vit

obligé de s'enfuir à Ravenne, et *Dominique Flabanigo*, l'ennemi de sa maison, fut proclamé doge. Comme jusqu'à cette époque la plupart des ducs de Venise avaient aspiré à rendre la dignité de doge héréditaire dans leurs familles, en cherchant à effectuer de leur vivant la nomination d'un successeur, et en forçant ensuite, au moyen de leur influence, les électeurs à choisir leur fils ou leur frère, il émana sous la régence de Flabanigo une loi qui défendait de procéder à une nouvelle élection avant la mort du doge. Flabanigo ayant terminé sa carrière (1041), *Dominique Gradenigo* monta sur le trône ducal. Sous le gouvernement de cet habile et sage prince, les démêlés entre les patriarches d'Aquilée et de Grado prirent un caractère si sérieux, que le doge fut obligé de s'adresser au pape, afin que ce pontife ordonnât au premier des deux prélats de se tenir en repos. Plus dangereuse encore fut la révolte des Dalmates, qui cherchaient à s'affranchir de la domination vénitienne et avaient appelé le roi de Croatie à leur secours. Le doge se rendit lui-même en Dalmatie, conquit la ville de Zara et comprima la révolte par sa sage modération, *Dominique Silvio*, successeur de Gradenigo (1069), fut enveloppé dans la guerre entre les Normands, qui s'étaient emparés de l'Italie méridionale, et l'empereur grec. Il se rangea du côté de ce dernier, dégagea Durazzo, assiégé par les Normands, et les força à la retraite. Mais, l'année suivante, il fut vaincu à son tour par le roi Robert, qui détruisit la flotte vénitienne. Silvio fut déposé à cause de ce funeste revers, et *Vital Falieri* monta sur le siège ducal (1082). La guerre contre les Normands continua sous ce doge. En récompense des services que l'État vénitien rendit à l'Empire grec, l'empereur renonça, sur la demande de Falieri, aux prétentions qu'il pouvait former sur la suzeraineté de Venise et de la Dalmatie, et concéda des avantages com-

merciaux considérables aux Vénitiens. Les progrès des Sarrasins, qui étendaient de plus en plus leur domination dans l'Empire grec, et les croisades des peuples occidentaux en Orient, qui en étaient la suite, mirent Venise dans un extrême embarras. Si d'un côté elle devait désirer l'expulsion des Sarrasins, elle appréhendait d'autre part que, si tant de nations prenaient pied ferme dans le Levant, les privilèges du commerce de la République ne vinssent à cesser, ce qui sans contredit aurait été pour elle une fort grande perte. Mais dans le premier cas, Venise devait, si elle voulait avoir une part dans le butin, concourir efficacement à l'expédition contre les Sarrasins. Aussi, le doge n'aurait-il probablement pas balancé à se joindre aux croisés, si l'empereur de Constantinople ne l'avait prié de ne point prendre part à la guerre sainte. Comme les Vénitiens auraient perdu, en cas de refus, les grands avantages que leur procurait le commerce avec l'Empire grec, il fallait mûrement réfléchir sur le parti qu'on avait à prendre dans l'intérêt de la République. La mort surprit Falieri dans cet état d'indécision (1096). *Vital Michieli*, qui lui succéda dans le gouvernement, montra plus de résolution. Il fit partir en 1098 deux cents vaissaux pour la terre sainte. Cette flotte, commandée par le fils du doge, rencontra près de l'île de Rhodes celle de Pise, et bien que les deux Républiques vécussent en paix ensemble, bien que les deux flottes eussent la même destination, elles en vinrent néanmoins au combat, qui se termina par la défaite des Pisans. La flotte vénitienne se dirigea sur Smirne, conquit cette ville et fit ensuite voile vers Jaffa, dans la vue d'investir cette place par mer, tandis que Godéfroi de Bouillon l'assiégeait par terre. Après la conquête de cette forteresse, la flotte vénitienne retourna à Venise; mais elle prit, l'année suivante, de nouveau part aux sièges d'Ascalon et de Kaipha. Le doge Michieli mourut

en 1102, et fut remplacé par *Ordélafe Falieri*, qui envoya encore dans le cours de la même année une flotte sur les côtes de Syrie. *Baudouin*, roi de Jérusalem, accorda aux Vénitiens, de même qu'aux Génois et aux Pisans, de grands avantages commerciaux. Cependant, les Padouans, jaloux de la gloire et de la puissance de Venise, attaquèrent alors cette République, sous prétexte qu'elle avait étendu trop loin ses limites. Mais, bien que la force principale des Vénitiens combattît en Palestine, les Padouans n'en furent pas moins vaincus et se virent obligés d'implorer l'assistance du roi germanique Henri (dans la suite l'empereur Henri V), qui se trouvait alors à Vérone. Ce prince exhorta les parties belligérantes à la paix, fixa les frontières entre les deux États et demanda à Venise une robe d'étoffe d'or pour tribut. Celui-ci, il est vrai, avait déjà été supprimé auparavant; mais il prouve toujours qu'au moins dans un temps antérieur Venise avait été dépendante de l'empereur et l'empire d'Allemagne, comme elle l'avait été avant ce temps des empereurs grecs. Ce fut environ à la même époque qu'éclata à Venise l'horrible incendie qui réduisit en cendres un tiers de la ville, avec la résidence ducale. Ce malheur causa un grand tort au commerce, mais il donna en même temps aux habitants l'occasion d'embellir leur ville. Ils ne manquèrent point d'en profiter. À la place de bâtiments de bois s'élevèrent bientôt de superbes maisons et palais de marbre, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration des étrangers qui visitent cette cité fameuse et unique dans son genre.

La reine de Hongrie, Pusilla, étant morte dans l'intervalle, Coloman épousa, en 1104, Predslava, deuxième fille de Swatopluk, grand-duc de Kiev et de Halics. La soeur ainée de cette princesse s'était mariée peu avant avec Boleslas III, duc de Pologne. Le roi de Hongrie

conclut un traité d'alliance avec ces deux princes, et comme depuis son second mariage une grande quantité de Russes s'étaient établis en Hongrie, il créa une garde russe, qui depuis lors veilla toujours sur la sûreté de la résidence royale. Le motif de ces mesures étaient les brouilleries croissantes entre Coloman et son cousin Almus, qui prétendait une part au gouvernement. Le duc ne pouvant obtenir ce qu'il exigeait, s'était retiré à Passau, pendant le temps que le roi était occupé en Dalmatie (1105). Il tâcha d'engager Henri V et les princes d'Allemagne à faire la guerre au roi son parent, et pour les y déterminer plus facilement, il leur rappela les anciennes prétentions des empereurs francs sur une partie de la Dalmatie. Ses démarches restèrent sans effet, à cause de l'extrême confusion qu'avait répandue en Allemagne la lutte impie et scandaleuse dont ce pays alors était la scène. Almus, se voyant trompé dans son attente, feignit de se repentir de l'oubli de ses devoirs, et retourna en Hongrie, où il fut reçu avec cordialité par Coloman, qui lui rendit ses bonnes grâces. Mais dès l'année suivante le duc s'enfuit de nouveau du royaume; il se rendit auprès de Boleslas III en Pologne. Tandis que celui-ci s'efforçait de terminer à l'amiable les différends qui divisaient les princes hongrois, Almus rassembla quelques bandes de Polonais, avec lesquelles il fit une invasion en Hongrie; mais ayant été assiégé dans Aba-Ujvar, il se vit de nouveau réduit à se soumettre au roi, qui eut la générosité de lui pardonner encore une fois. Sa clémence fut bien mal récompensée; car peu de temps après (1107), son inquiet et turbulent cousin prit la fuite pour la troisième fois, et alla trouver l'empereur Henri V en Allemagne pour solliciter de nouveau son appui. Ce Souverain avait réclamé quelques villes en Dalmatie, qui au temps des Carlovingiens avaient appartenu à l'Empire germanique, et dont Colo-

man, qui venait d'en prendre possession, n'avait pas voulu se dessaisir. Il ne fut donc pas difficile à Almus d'engager l'Empereur, déjà aigri par le refus de Coloman, à prendre les armes contre ce prince. Il entra, au mois d'octobre 1108, avec une bonne armée en Hongrie et, secondé par le margrave Léopold d'Autriche, par Swatopluk de Bohème et par Guelfe, duc de Bavière, qui s'étaient joints avec leurs troupes aux Impériaux, il fit le siège de Presbourg et ravagea le comitat de ce nom, ainsi que ceux de Neutra et de Trentschin jusqu'aux bords de la Waag. La rive gauche de ce fleuve était occupée par les troupes hongroises, et le roi Coloman s'était campé avec un autre corps d'armée de ce côté-ci du Danube, pour défendre le passage des deux fleuves. Il avait pour soutien Boleslas III de Pologne, son beau-frère, qui voulant faire une diversion en faveur de son parent et allié, envahit la Bohème; ce qui obligea Swatopluk à reprendre promptement le chemin de son pays. Ce départ imprévu ayant affaibli les forces de l'Empereur, et d'ailleurs la saison étant trop avancée pour continuer les opérations militaires, ce monarque retourna en Allemagne avec son armée, après avoir raccommodé, du moins en apparence, les deux princes ennemis.

En *Bohème*, la famille régnante n'était pas mieux d'accord qu'en Hongrie. Nous savons qu'après la mort du duc Conrad (1092), *Brétislas II*, fils aîné de Vratislas II, avait été élevé au trône de Bohème. Ce prince commença son règne par employer tous les moyens de son autorité, pour extirper de ses États les derniers vestiges du paganisme, qui entretenait encore la superstition parmi le peuple, et surtout parmi les gens de la campagne. Après avoir rétabli l'ordre dans toutes les parties de l'administration intérieure du pays, il résolut de faire valoir ses armes contre Uladislas I, duc de Pologne, pour l'obliger

à payer le tribut arriéré pour la Silésie au delà de l'Oder. Dans ce dessein, il rassembla en 1093 son armée à Hradecz sur l'Elbe, et marcha par la Silésie jusqu'à Glogau sur l'Oder, où il s'arrêta, après avoir désolé tous les pays qu'il avait traversés. Les Polonais, pour s'en venger, pillèrent, l'année suivante, une grande partie de la Moravie, sans y trouver la moindre résistance. Ils eurent lieu de s'en repentir; car les Bohèmes renouvelèrent alors leurs dévastations dans la Silésie polonaise avec une fureur si effroyable, qu'Uladislas s'empressa d'acquitter le tribut arriéré, et donna en outre son fils Boleslas, âgé de sept ans, en ôtage, pour garantir l'exactitude du payement de ce tribut à l'avenir. Brétislas, satisfait de l'heureux résultat de son expédition, reconduisit son armée en Bohème, où il ne se passa rien de remarquable jusqu'en 1098. À cette époque, la Noblesse et le clergé, assemblés par ordre du duc à Bunslau, élurent Herman, prévôt du chapitre de cette ville, à la place de l'évêque de Prague qui venait de mourir. L'empereur Henri, ayant été informé de cette élection, ordonna au duc de Bohème de se rendre avec le nouvel évêque auprès de sa personne à Mayence. Brétislas, qui considérait cette citation comme une grâce particulière de la part du chef de l'Empire, n'hésita pas de se faire accompagner dans ce voyage par son frère *Borzivoi*, auquel il désirait assurer, pendant sa vie, la succession au trône de Bohème; et afin de captiver la bienveillance de l'Empereur et des princes d'Allemagne, il se fit précéder par des présents considérables. Cette attention plut tellement à Henri IV et aux grands seigneurs réunis à Mayence, qu'à l'arrivée du duc de Bohème près de cette ville, ils allèrent à sa rencontre et lui firent faire une entrée pompeuse. Après que l'élection de l'évêque Herman eut reçu la sanction impériale, Brétislas travailla à faire agréer son projet de suc-

cession en faveur de son frère, et il sut si bien profiter des bonnes dispositions que l'Empereur avait pour lui, que ce monarque déclara Borzivoi duc futur de Bohème, quoique suivant l'ordre de succession établi par Brétislas I, l'an 1055, Udalric de Brunn, fils aîné du duc Conrad, fût l'héritier légitime du trône, en sa qualité de plus ancien prince de la famille ducale de Bohème. Comme Udalric et son frère Léopold de Znaim protestèrent contre cet arrangement, qui était une violation manifeste de la loi donnée par Brétislas I et sanctionnée par la nation bohème, Brétislas II, de retour en son pays, expulsa les deux princes moraves de leurs possessions et les donna à Borzivoi son favori; mais s'étant fait beaucoup d'ennemis par son injuste partialité, il mourut victime d'une conspiration [1]), laissant deux fils, *Uladislas* et *Bracislas.*

Sitôt que Borzivoi, qui était alors en Moravie, eut appris la fin tragique de son frère, il se rendit à Prague où, par l'influence de l'évêque Herman et des autres seigneurs de son parti, il fut proclamé duc de Bohème. Après son départ de Moravie, les princes Udalric et Léopold rentrèrent sans opposition de la part du nouveau duc dans la jouissance de leurs biens. Pour s'affermir davantage sur le trône, Borzivoi II se fit confirmer par l'Empereur dans la souveraineté de Bohème; ce qui lui attira la haine des Grands du pays, extrêmement jaloux de l'indépendance de leur patrie. Ils excitèrent Udalric à faire valoir son droit d'aînesse, et lui promirent de soutenir de tous leurs moyens ses prétentions. Mais ce prince, qui comptait plus sur la justice de sa cause que sur l'appui des seigneurs bohèmes, se rendit auprès de l'Empereur à Ratisbonne, et à force de représentations, de présents et de promesses, il parvint à obtenir de ce monarque l'in-

[1]) Il fut assassiné, le 21 décembre 1100, en revenant de la chasse, par un de ses chasseurs, nommé Lorkum.

vestiture de la Bohème, à condition toutefois qu'il se ferait encore élire duc par les Grands du pays. Cette démarche d'Udalric, au lieu de le conduire à son but, produisit l'effet tout contraire; car ceux-mêmes de la Noblesse qui avaient pris le plus chaudement son parti, irrités de ce que, pour monter sur le trône, il avait choisi la même voie que celle qu'ils avaient condamnée en Borzivoi, abandonnèrent entièrement ses intérêts. N'ayant donc pu se procurer assez de suffrages, Udalric sollicita et obtint de l'Empereur l'autorisation de faire valoir ses droits, les armes à la main. Sans perdre du temps, Udalric chargea son frère Léopold de lever une armée en Moravie. Il entra à la tête de ces troupes en Bohème, tandis qu'un corps d'auxiliaires qu'il avait enrôlés en Allemagne du consentement de l'Empereur, y pénétrait d'un autre côté. Mais le duc Borzivoi, qui avait été informé de ces dispositions hostiles, avait pris ses mesures en conséquence. Il s'était campé à huit lieues de Prague dans une position très-avantageuse, où il résolut d'attendre ses ennemis. Les Allemands, à qui Udalric avait assuré qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire fuir les Bohèmes, voyant la bonne contenance de leurs adversaires, n'osèrent les attaquer et prirent le parti de s'en retourner dans leur pays. Cet abandon ayant ôté à Udalric et à Léopold tout espoir de réussir dans leur entreprise, ils se raccommodèrent avec Borzivoi, qui les laissa en tranquille possession de leurs domaines en Moravie.

Bientôt après (1103), le duc de Bohème prit part à la querelle qui s'était élevée entre les princes polonais Boleslas III et Spignei, au sujet de l'héritage de leur père, et entreprit, conjointement avec Swatopluk d'Olmutz son cousin [1]), une expédition dans la Silésie polonaise. Spignei était secrètement d'intelligence avec les ennemis

[1]) Ce prince était fils d'Othon, frère de Vratislas II, duc de Bohème.

de son frère, tandis qu'il feignait d'avoir pour lui le plus intime attachement. Les Bohèmes, soutenus par ce prince perfide, remportèrent de grands avantages sur les troupes de Boleslas, qui ne put se délivrer de ces ennemis qu'en leur payant mille marcs d'argent. Spignei, loin de tirer quelque profit de sa trahison, se vit contraint de donner une forte somme aux Bohèmes, pour les empêcher de ruiner ses possessions. Comme Swatopluk avait particulièrement contribué au succès de cette campagne et que d'ailleurs il avait secondé le duc de Bohème contre Udalric, il s'attendait à participer aux présents et au butin que l'expédition en Pologne avait valu à son cousin. Mais Borzivoi n'ayant voulu consentir à aucun partage, Swatopluk fut tellement outré de cette injustice qu'il résolut de mettre tout en oeuvre, pour priver Borzivoi du trône de Bohème. Il envoya d'abord des émissaires dans ce pays pour soulever le peuple contre son Souverain, et étant parvenu à se faire un parti dans la capitale même, il entra en Bohème, à la tête de son armée, et s'avança vers Prague dont il espérait se rendre maître par le secours de ses partisans. Mais l'évêque Herman, à qui Borzivoi avait confié la défense de cette ville, prit si bien ses mesures que Swatopluk, voyant son attente déçue, et craignant d'être lui-même attaqué, retourna avec ses troupes en Moravie. Cependant le mauvais succès de cette première tentative ne le fit pas renoncer à son projet, d'autant moins que, grâces au zèle actif de ses adhérents, une grande partie de la nation bohème était favorablement disposée pour lui. Il profita de cette circonstance pour faire insinuer secrètement à Borzivoi, que Bosey et Mutina de Wrssowecz, d'accord avec lui, Swatopluk, conspiraient contre sa vie. Borzivoi ajoutant foi à ce rapport calomnieux, ordonna sur-le-champ l'arrestation de ces deux seigneurs; mais ceux-ci ayant été prévenus à temps de cet ordre injuste,

étaient déjà partis pour aller se réfugier chez le prince Uladislas, frère de Borzivoi. Cet étrange et indigne procédé du duc envers deux personnes distinguées, qui jusqu'alors lui avaient été inviolablement fidèles, irrita tellement les Wrssowetz, qu'ils firent tous leurs efforts pour indisposer Uladislas contre son frère. Le premier, qui n'aimait pas beaucoup Borzivoi, se laissa persuader à faire partir un courrier pour Olmutz, afin d'engager Swatopluk à revenir avec une armée en Bohème et à s'emparer du trône. Dès que le prince morave eut reçu ce message, il se mit en marche avec ses troupes vers Prague, et arrivé en cette ville, il prit possession du duché de Bohème sans le moindre obstacle, le 14 mai 1107. Avant l'arrivée des Moraves, Borzivoi, se voyant abandonné de ses sujets, avait quitté le pays avec son frère cadet Sobieslas et quelques seigneurs, pour se rendre auprès de son beau-frère, le duc Boleslas de Pologne.

Après un court séjour en Pologne, Borzivoi alla trouver l'empereur Henri V à Goslar, où il lui exposa ses malheurs en termes si touchants que ce monarque, pénétré de compassion, lui promit de s'intéresser en sa faveur. En conséquence il envoya à Swatopluk une sommation de se rendre à Goslar et lui déclara que, s'il refusait d'y obtempérer, il devait s'attendre à la guerre. Swatopluk n'osant braver l'Empereur, partit contre son gré et celui des États; mais avant de quitter la Bohème, il prit la précaution de charger son frère Othon du commandement de son armée, avec l'ordre de la concentrer dans les environs de Chlumecz, à dix lieues de Prague. À son arrivée à Goslar, Swatopluk fut arrêté et emprisonné par ordre de l'Empereur; et toutes les personnes qui l'accompagnaient furent obligées de prendre service dans le corps d'armée que Henri envoyait en Bohème, pour rétablir Borzivoi sur le trône. Le comte Wipert, qui commandait les

troupes impériales, entra en Bohème, et n'ayant rencontré aucune opposition sur la route, il assit en peu de jours son camp près du village de Donin sur l'Elbe, d'où un des individus de la suite du duc s'échappa pour aller instruire Othon de l'emprisonnement de son frère et de la présence de l'armée impériale. À cette nouvelle inattendue Othon, qui était encore à Chlumecz, détacha une partie de son armée et la conduisit, pendant la nuit, par des chemins difficiles et détournés, vers le camp de l'ennemi; il le surprit à la pointe du jour et le défit si complètement, que Borzivoi désespéra de remonter sur le trône. Ce brillant succès d'Othon engagea l'Empereur à élargir Swatopluk, à condition qu'il lui payerait mille marcs d'argent, dont il lui relâcha peu après trois cents marcs qu'il lui devait encore, à cause de la promesse qu'il lui avait faite de l'assister dans la guerre contre les Hongrois. Swatopluk, fidèle à sa parole, s'était joint en 1108 à Henri V pour soumettre Presbourg; mais comme Borzivoi et Boleslas de Pologne, son allié, avaient profité de l'éloignement de Swatopluk pour envahir la Bohème, ce dernier s'était vu obligé de retourner avec ses troupes dans son pays. Wacek et Mutina de Wrssowecz, qui avaient été chargés d'en défendre les frontières, du côté de la Pologne, furent tellement consternés de l'approche subite de Boleslas, qu'ils lui abandonnèrent le fort de Kamenz en Silésie et se retirèrent en Bohème. Swatopluk, indigné de la lâche conduite de ces deux seigneurs, et inquiet d'ailleurs de l'extrême influence que la puissante famille de Wrssowecz exerçait sur les Grands et le peuple du pays, résolut de se délivrer de cette race dangereuse. Par conséquent il convoqua au château de Vratislas, dans les environs de Leutmeritz, les membres les plus distingués de la Noblesse bohème. Il leur dépeignit tous les genres d'intrigues employés de tout temps par

cette famille de Wrssowecz, pour troubler le bonheur et le repos de la nation; il les dénonça comme les plus acharnés ennemis des Souverains, quoiqu'ils fussent eux-mêmes dévorés d'ambition et avides de régner; il avoua même qu'il n'était parvenu à détrôner son cousin que par leurs odieuses cabales et perfides insinuations. Après ce discours, Swatopluk quitta l'assemblée, et fit signe au bourreau d'exécuter les ordres qu'il lui avait déjà fait donner. Mutina de Wrssowecz perdit la vie, et ses deux fils furent mis aux fers, ainsi que Vnislas et Domassa. Ces victimes ne suffirent pas au ressentiment de Swatopluk; il promit des recompenses à tous ceux qui coopéreraient à l'exécution de l'horrible dessein qu'il avait formé, et il se trouva assez de misérables qui, séduits par l'appât du gain, se livrèrent sans pudeur à ces excès de barbarie. Bosey fut surpris et assassiné avec tous les siens, dans la ville de Libicz qui lui appartenait, et tous les autres individus de sa famille subirent le même sort. Les deux fils de Mutina, encore adolescents, périrent par la main du bourreau. L'annaliste de Saxe porte le nombre des victimes de cette famille à trois mille; mais Cosmas comprend aussi dans ce nombre leurs partisans. Malgré la fureur avec laquelle Swatopluk faisait poursuivre tout ce qui appartenait à la maison de Wrssowecz, quelques rejetons de cette famille parvinrent à se réfugier en Hongrie et en Pologne, où ils demeurèrent jusqu'à leur rappel par Frédéric, duc de Bohème, en 1181. Peu de temps après, l'Empereur Henri V se disposa à faire la guerre à Boleslas III qui, depuis l'avénement de ce monarque au trône de Germanie, cherchait à se rendre indépendant de cet Empire. Il avait non-seulement refusé le payement du tribut usité et pris arbitrairement le titre royal, mais il s'était encore montré rebelle envers l'Empereur en commettant des hostilités sur le territoire des

alliés de ce Souverain. Henri V fit sommer le duc de Pologne de restituer au prince Spignei, son frère, la partie du pays qui lui appartenait, d'acquitter le tribut qu'il devait à l'Empire et de fournir trois cents hommes pour son expédition romaine. Boleslas ayant refusé d'obéir à ces commandements, l'Empereur se mit en marche, au mois de septembre 1109, par la Saxe vers la Silésie où, après avoir été d'abord repoussé dans une attaque qu'il avait entreprise contre Beuthen sur l'Oder, il fit le siège de Glogau et ravagea le pays sur les deux rives de ce fleuve. Boleslas, qui était en Poméranie, accourut au secours de la place assiégée. À son approche, l'armée impériale se replia sur Breslau. Entouré et harcelé de toutes parts par les troupes polonaises, et réduit à l'extrémité par la disette de vivres, par des marches fatiguantes et par les maladies, l'Empereur prêta volontiers la main à un accommodement. Boleslas se reconnut de nouveau vassal de l'Empire germanique, et s'engagea à payer le tribut arriéré.

Le duc Swatopluk de Bohème, qui avait accompagné l'Empereur dans son expédition de Pologne, fut assassiné en sortant de la tente de ce prince pour rentrer dans la sienne, le 21 septembre 1109. Cet événement mit le camp des Bohèmes dans une grande agitation; Henri V tâcha de calmer les troupes et leur laissa la liberté de se choisir un nouveau duc. L'armée, après s'être déclarée en faveur d'*Othon*, se mit en marche pour la Bohème. À l'arrivée d'Othon à Prague, les États refusèrent de le reconnaître pour duc de Bohème, parce qu'il n'avait pas été élu par eux, et que d'ailleurs ils s'étaient engagés par serment envers Swatopluk, en 1107, de ne reconnaître d'autre prince pour son successeur qu'Uladislas, troisième fils du roi de ce nom. L'évêque Herman appuya ces raisons, et *Uladislas* fut élu à l'unanimité, sans

qu'Othon, qui était un prince d'un caractère noble et loyal, en conçût la moindre jalousie.

Le nouveau duc de Bohème, peu de temps après son élection, s'était mis en route pour Ratisbonne, afin d'assister à une Diète où l'Empereur l'avait invité; mais à peine eut-il passé Pilsen, que Borzivoi arrive avec une armée dans les environs de Prague, s'empare de cette ville ainsi que du Vischérad, et se fait de nouveau prêter foi et hommage comme duc de Bohème. Dès qu'Othon fut instruit de ce qui se passait à Prague, il s'y porta avec ses troupes à marches forcées, et commença le siège du Vischérad. Uladislas, de son côté, ayant appris la fâcheuse nouvelle de l'occupation de sa capitale par Borzivoi, dépêcha sur-le-champ les comtes Herman et Sézeman à l'Empereur, pour lui faire part de cet événement, et lui fit offrir, à ce qu'on prétend, cinq cents marcs d'argent, s'il voulait envoyer des troupes contre Borzivoi. Ensuite il se rapprocha avec sa suite de Prague, et s'étant réuni avec Othon, il attaqua conjointement avec lui Wipert de Groitsch, général de Borzivoi, dont l'armée fut culbutée et forcée de se retirer dans la ville. Soit que l'Empereur voulût gagner les cinq cents marcs promis par Uladislas, ou qu'il eût quelque autre motif pour intervenir en faveur de ce prince, il ne tarda pas à entrer en Bohème avec son armée. Il campa près du village de Rokitzan, d'où il fit enjoindre à Uladislas et à Borzivoi de comparaître devant lui. Ils s'y rendirent, et cette citation eut pour résultat que Borzivoi et le jeune Wipert, qui était venu avec ce prince par ordre de l'Empereur, furent arrêtés et enfermés dans la forteresse de Hammerstein sur le Rhin. Wipert fut racheté par son père, l'année suivante; mais Borzivoi resta prisonnier plusieurs années. À son retour à Prague, Uladislas fit sévir contre tous ceux qui s'étaient déclarés pour Borzivoi;

les uns furent cruellement mutilés et les autres bannis, avec confiscation de leurs biens. Toutes ces rigueurs ne rétablirent point la tranquillité en Bohème. Les ennemis du prince Othon étant parvenus à le rendre suspect au duc, celui-ci voulut s'assurer de la personne de son cousin, et pour y réussir avec plus de facilité, il l'invita à venir à Prague pour assister à une assemblée des États qu'il avait convoquée, sous prétexte d'y délibérer sur les affaires du pays. Othon s'y trouva; mais au moment où il se disposait à retourner en Moravie, il fut arrêté et envoyé prisonnier dans la forteresse de Purglitz. Après s'être ainsi assuré d'Othon, le duc de Bohème se crut à l'abri de tout danger; mais peu de temps après, son frère Sobieslas se ligua avec le duc Boleslas de Pologne, et ils entrèrent ensemble en Bohème (1111). Les Polonais ravagèrent le pays et défirent les troupes d'Uladislas; mais ils perdirent eux-mêmes tant de monde qu'ils ne purent se maintenir longtemps en Bohème. Cette lutte aurait pu avoir des suites plus funestes pour le pays, si Sventochna, reine douairière de Bohème, n'avait employé tous ses moyens pour réconcilier ses deux fils, qui ne parvinrent cependant à être parfaitement d'accord qu'en 1115. Dans cet intervalle, le caractère d'Uladislas s'était beaucoup adouci: il avait rendu la liberté à Othon, et l'avait même réintégré dans sa principauté d'Olmutz, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté du duc de Bohème. Sobieslas resta en possession du district de Groitsch qu'il avait conquis en 1114. Environ au même temps, Udalric de Brunn et Léopold de Znaim, tous deux fils du duc Conrad, frère du roi Vratislas, cessèrent de vivre. Le premier laissa deux fils, *Vratislas* et *Spitignev*. Comme ces princes, de même que Conrad, fils de Léopold, étaient encore mineurs, ils ne succédèrent pas alors à leurs pères, dont les possessions en Moravie devinrent le partage de Sobieslas.

Henri V, ayant terminé son expédition en Bohème, donna ses soins à celle d'Italie où il voulait se faire couronner, rétablir l'autorité de l'Empire qui y était fort déchue, et contraindre enfin le pape à renoncer à ses prétentions relativement aux investitures. Pour s'assurer du succès de son entreprise, il se fit accompagner au delà des Alpes d'une armée de 30 mille hommes. Le pape Pascal, effrayé de l'apparition de cette force imposante, députa vers l'Empereur, pour l'assurer qu'il était prêt à le recevoir avec les plus grands honneurs et à le couronner, pourvu qu'il renonçât aux investitures, et s'engageât en outre à lui faire rendre tous les fiefs et droits de régale que le clergé avait obtenus des empereurs depuis Charlemagne. Henri V, satisfait de cette proposition, n'insista plus sur les investitures et se rendit à Rome, pour terminer l'affaire sur ce pied-là et y recevoir la couronne impériale. Il fit son entrée avec une pompe extraordinaire, et alla droit à la basilique de S. Pierre où le pape l'attendait. Après la prière, ce pontife demanda à l'Empereur qu'il jurât sur l'Évangile qu'il se désistait des investitures, et qu'il lui donnât un diplôme, portant cette renonciation. Henri répondit qu'il était prêt à le faire, pourvu que Pascal lui remît de son côté une bulle par laquelle il ordonne aux évêques d'abandonner à l'Empereur tous leurs fiefs relevants de l'Empire. Le pape y consentit; mais tous les évêques d'Italie et d'Allemagne qui étaient à Rome, protestèrent contre cet accord, représentant au pape qu'il n'avait pas le droit de les dépouiller de biens qu'ils ne tenaient pas de lui, à moins que lui-même ne leur donnât l'exemple de ce désintéressement, en restituant le premier ce que les empereurs avaient donné aux papes. Comme cette opposition de la part des prélats empêchait Pascal d'accomplir la condition qu'il avait offerte à l'Empereur, ce monarque déclara de son côté qu'il ne renonçait pas

non plus à son droit, ajoutant qu'il voulait être couronné et sacré sans aucune condition. Le pape ayant constamment refusé d'acquiescer à cette demande, l'Empereur le fit arrêter par ses gardes. Il se fait un soulèvement dans Rome en faveur du pape. L'Empereur est forcé de se sauver; mais il revient sur-le-champ avec des troupes, livre un combat aux Romains, en tue un grand nombre et emmène le pape prisonnier avec quelques cardinaux. Après une détention de deux mois, Pascal fit sa paix avec l'Empereur qu'il couronna et à qui il confirma en même temps le droit des investitures. Mais il paraît par la conduite que tint ensuite le pape, qu'il n'avait conclu cet accommodement que pour le rompre dès qu'il se verrait en état de le faire avec sûreté. En effet, à peine Henri fut-il retourné en Allemagne qu'il apprit que tout se disposait à Rome, pour annuller le traité qu'il avait fait avec Pascal. Plusieurs cardinaux et prélats avaient reproché à ce pontife qu'il avait trahi les intérêts et l'honneur de l'Église, en détruisant par sa condescendance envers l'Empereur le grand ouvrage dont les papes ses prédécesseurs avaient jeté les fondements avec autant de peines que de bonheur. Le pape s'excusa par la nécessité où sa captivité l'avait mis d'accepter les conditions auxquelles l'Empereur mettait son élargissement, et promit de remédier au mal qui pouvait résulter de la démarche à laquelle il avait été comme forcé par la fâcheuse position où il s'était trouvé. En conséquence il assembla un concile dans la basilique de S. Jean de Latran et déclara nul tout ce qu'il avait fait. Ce ne fut pas tout; les légats du pape, dispersés dans les différents pays chrétiens, ayant reçu ordre d'en faire autant, tinrent des synodes dans lesquels, après avoir cassé et annullé le traité conclu entre le pape et l'empereur, ils allèrent jusqu'à excommunier ce monarque. Malgré tout cela, Henri V se-

rait venu facilement à bout de faire subsister le traité, si les guerres civiles n'avaient recommencé en Germanie. Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, était à la tête de la faction qui s'était élevée contre Henri V. Ce Souverain, ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu, comme lui, par la maison de Souabe. Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, l'empêche de succomber. Les ennemis les plus dangereux de Henri sont trois prêtres, le pape en Italie, l'archevêque de Mayence et l'évêque de Wurzbourg-Erlangen qui, envoyé par l'Empereur contre les troupes de la ligue, le trahit et se range du côté des adversaires de Henri. Ce prélat se prétendait Souverain direct de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs et que ce duché même appartînt à la Maison impériale. Henri V, vainqueur de l'évêque de Wurzbourg, le mit au ban de l'Empire (1116).

Ce fut vers ce temps-là que mourut la célèbre Mathilde, appelée la *grande comtesse*, margrave de Tuscie, de Spolète, de Parme, de Plaisance et de la majeure partie de la Lombardie. Elle avait laissé par testament tous ses biens à l'Église romaine, sans considérer que, la plupart de ces domaines étant des fiefs de l'Empire, elle n'avait pas le droit d'en disposer. D'ailleurs l'Empereur, en qualité de parent de Mathilde, avait personnellement des prétentions sur sa succession. Pour ne pas laisser échapper un héritage de cette importance, il sentit la nécessité de se rendre lui-même en Italie. Avant de partir, il confia ses intérêts en Allemagne à ses deux neveux, Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, et Conrad son frère, qu'il avait investi quelque temps auparavant du duché de Franconie. Comme Henri avait levé une armée considérable, il prit possession des terres de Mathilde sans trouver de résistance; ensuite il marcha sur Rome, pour se venger du pape qui l'avait excom-

munié. Mais Pascal II, ne voulant pas s'exposer à de nouvelles disgrâces, n'attendit pas son arrivée; il se retira à Bénévent, abandonnant Rome à l'Empereur qui y fut reçu avec de grandes acclamations. La chaleur excessive qu'il faisait à Rome ayant obligé l'Empereur de quitter cette ville pour passer en Lombardie, les Normands, à la sollicitation du pape, se mirent en marche, s'emparèrent d'une partie de la ville de Rome, et ils se préparaient déjà à réduire le reste, lorsque Pascal tomba malade et mourut. Les cardinaux qui se trouvaient à Rome lui donnèrent pour successeur Gélase II. Dès que l'Empereur eut appris cette élection, il retourna à Rome; Gélase, averti de son approche, se retira à Gaëte sa patrie. Henri V lui envoya des ambassadeurs pour lui notifier que, s'il voulait confirmer le traité fait avec Pascal, il le reconnaîtrait pour pape, si non, qu'il en ferait élire un autre. Gélase répondit que les différends entre le Sacerdoce et l'Empire devaient être jugés dans un concile qu'il avait résolu de désigner. Comme cette réponse montrait assez les dispositions de Gélase, l'Empereur convoqua le clergé et fit placer sur le siège pontifical Maurice Bourdin, qui prit le nom de Grégoire VIII. Le pape Gélase, après avoir fait de vains efforts pour rentrer et s'établir de nouveau dans Rome, prit enfin le parti de passer en France, pour y convoquer un concile contre l'Empereur, tandis que son légat suscitait contre ce monarque de nouveaux ennemis en Allemagne. Mais la mort enleva le pape Gélase, avant qu'il pût exécuter ses projets. Guy, archevêque de Vienne (en Dauphiné), fils d'un duc de Bourgogne et du sang royal de France, lui succéda sous le nom de Calixte II. Comme ce pontife se fit un devoir de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, la lutte entre l'Empereur et le Saint-Siège continua encore plusieurs années, et elle devint d'autant plus dangereuse pour Henri, que

l'archevêque de Mayence, ennemi irréconciliable de ce Souverain, avait entraîné plusieurs princes et la plupart des évêques dans sa révolte. Enfin Henri, las de toutes ces tracasseries, et craignant peut-être d'éprouver un sort pareil à celui qu'il avait fait subir lui-même à son malheureux père, consentit à négocier un accommodement.

Après que les articles préliminaires eurent été réglés à Wurzbourg, on tint en 1122 une Diète à Worms pour conclure un traité de paix définitif entre l'Empire et l'Église. En conséquence l'Empereur donna aux légats du pape un diplôme, signé de sa main et par un grand nombre de princes. Ce diplôme portait en substance: que l'Empereur renonçait aux investitures par l'anneau et la crosse; qu'il accordait les élections canoniques et les consécrations libres; qu'il restituait à l'Église romaine tout ce qu'il lui avait ôté depuis le commencement de la discorde; que les domaines de l'Église seraient affranchis de la suzeraineté de l'Empire; enfin qu'il serait toujours prêt à secourir le Saint-Siège, lorsqu'il en serait requis. D'un autre côté, les légats remirent à l'Empereur, de la part du Pape, une bulle dont l'essentiel était: que le pontife consentait que les élections des évêques et des autres prélats de la Germanie se fissent en présence de l'Empereur et que, s'il survenait quelque différend sur un partage des voix, l'Empereur le déciderait en donnant sa protection à la plus saine partie des votants, selon le jugement des métropolitains et des comtes provinciaux; que l'élu serait obligé de recevoir de l'Empereur l'investiture, par le sceptre, des terres que son Église tiendrait de l'Empire, ainsi que des droits compris sous le nom de *supériorité territoriale.* Ce traité a toujours fait depuis un des principaux articles de notre droit public; car de là vient que l'empereur d'Allemagne envoyait des commissaires à toutes les élections des princes ecclésiastiques, pour y assister en son nom,

et que l'élu devait, après que son élection eut été sanctionnée par le pape, recevoir de l'Empereur l'investiture des terres et fiefs de l'Empire. Il est encore à remarquer que, bien que Henri V ait consenti à l'élection canonique pour les évêchés et les abbayes, il conserva cependant le droit des premières prières dans tous les chapitres. Au reste, comme l'Empereur par cet accord se trouvait privé du droit de nommer aux évêchés d'Italie et de leur donner l'investiture, il perdit insensiblement sa juridiction sur la plus grande partie de ce pays. Quant à l'antipape Grégoire, il avait été chassé de Rome par Calixte II, et s'était retiré à Sutri où il continuait de fomenter le Schisme. Il y fut assiégé par le pape Calixte qui, s'étant rendu maître de la personne de son rival par la trahison des habitants de la ville, le fit enfermer dans un monastère.

Pendant que la Bohème, l'Allemagne et l'Italie, étaient agitées par les guerres et les troubles dont je viens de tracer le triste tableau, un calme parfait régnait en Autriche, grâces à la prudente politique du margrave Léopold qui, trop pénétré de ses devoirs envers l'Empereur, son suzérain et son proche parent, pour lui devenir infidèle, mais trop pieux aussi pour se brouiller avec le chef de l'Église, sut également ménager ces deux potentats, et se conduisit de manière que ni l'un ni l'autre n'eut sujet de se plaindre de lui. Il profita de la paix dont jouissait l'Autriche, pour faire prospérer ce pays, qui sous le règne de ce prince gagna beaucoup en culture et en population. La passion prédominante de Léopold était celle de bâtir; en 1108 il fit restaurer l'abbaye de Melk et lui subordonna six églises paroissiales avec leurs dîmes, savoir: les églises de Mödling, de Traiskirchen, de Ravelspach près de Meissau, de Lasser dans le Marchfeld, de Wullersdorf et de Weickendorf. L'année suivante (1109), Udalschalc, noble et libre seigneur, fit construire près de S. Guy-au-pré (*Sanct-*

Veit in der Au) un couvent de chanoines réguliers. Mais comme ces religieux n'exerçaient pas le culte divin avec autant de zèle que le fondateur le désirait, il supprima ce monastère et en érigea un de Bénédictins dans sa terre héréditaire de Seitenstetten *(Sytansteten)*, en l'honneur de la Sainte-Vierge. Ce couvent fut achevé en 1112 et consacré en 1116 par l'évêque Udalric de Passau, parent d'Udalschalc. Le nouveau monastère fut compris dans le diocèse de Passau, et eut pour dotation les biens patrimoniaux d'Udalschalc, entre autres les terres de Stille et de Heft en haute Autriche. L'évêque de Passau y ajouta encore la paroisse d'Aspach avec les églises d'Adilharthsberge, de Biberach et de Crenstetten sur l'Urla, avec leurs dîmes. Udalschalc échangea lui-même la cuirasse contre le froc, et se fit moine dans le couvent qu'il avait fondé. Plus tard le comte Reinbert d'Haguenau et Haide, son beau-frère, suivit cet exemple et se retira avec Hélène son épouse et Richarde sa fille dans le même couvent, où ils prirent tous les trois l'habit religieux. Le premier abbé de Seitenstetten fut Léopold, religieux de Göttweih.

Le Margrave avait fait entamer à Rome des négociations, tendantes à soumettre l'abbaye de Melk, qui jusqu' alors était sous la juridiction de Passau, immédiatement au Saint-Siège. Comme l'évêque y donna son assentiment, Léopold reçut bientôt du pape Pascal II la bulle d'exemption. Le pontife loua beaucoup dans ses lettres les sentiments du Margrave, ajoutant que son zèle pieux ne resterait pas sans récompense. En même temps Léopold, ses héritiers et descendants furent nommés avoués perpétuels de l'abbaye de Melk. La nouvelle église qu'on y avait bâtie fut consacrée par l'évêque Udalric de Passau, le jour de la fête de S. Coloman, l'an 1113. Outre les domaines que cette abbaye possédait déjà, elle fut encore considérablement enrichie par la libéralité du margrave

Léopold IV, qui lui donna le bourg de Melk et beaucoup de terres et villages, qu'elle possède encore aujourd'hui.

Léopold IV, qui ne croyait pas encore avoir fait assez pour expier le parjure dont il s'était rendu coupable envers l'empereur défunt, suivit l'avis de son épouse Agnès, qui lui conseilla de faire bâtir un nouveau monastère, comme étant, disait-elle, le meilleur moyen de réparer sa faute. Ils choisirent pour la construction de cet édifice la pente du mont Cétique, du côté où est le Danube, non loin de la montagne appelée *Leopoldsberg*. Ce choix avait été fixé par un événement remarquable qui leur était arrivé. Un jour (1106) que Léopold et Agnès se trouvaient sur la terrasse ou le balcon de leur château de Callenberg, où ils s'entretenaient entre autres objets aussi de la fondation d'une église et d'un couvent, ainsi que d'un lieu convenable pour cet établissement pieux, le vent enleva le voile de la princesse et le fit voler au bas de la montagne, dans un buisson bordant le Danube. Au bout d'un certain temps, la chasse ayant conduit le Margrave dans le voisinage de ces halliers, ce prince fut attiré par l'aboiement de ses chiens vers un sureau, et y vit suspendu, à sa grande surprise, le voile de son épouse emporté par le vent. Léopold et Agnès, qui rapportaient toutes leurs pensées, toutes leurs actions à la Divinité, regardèrent cet événement comme une marque que l'endroit, où cette heureuse rencontre avait eu lieu, était destiné au service du Très-Haut. En conséquence ils firent commencer en 1114 la construction d'un couvent de chanoines séculiers à Neubourg (*Neuburg*, en tudesque *Nuenburch* ou *Niwenburch*), qu'on appela dans la suite Closterneubourg (*Claustro - Neoburgum*), pour distinguer cette petite ville de Corneubourg (*Korneuburg*) qui est situé sur la rive gauche du Danube. Le margrave Léopold ayant refusé par humilité de poser la pierre fondamentale du nouveau monastère, Othon, prévôt d'une petite

église collégiale, qu'on avait d'abord établie à Neubourg, le remplaça dans cette cérémonie (12 juillet 1114). L'année suivante, Léopold signa un diplôme, par lequel il affranchit les domaines du couvent de S. Florien en haute Autriche du payement de tous les impôts; ce qui ne s'accorde aucunement avec l'opinion des historiens qui disent, que la domination des margraves d'Autriche ne s'étendait que sur le pays au-dessous de l'Ens ou basse Autriche.

Cependant, quelque soigneux que fût le margrave Léopold d'éviter toute collision avec les puissances voisines de ses États, il eut néanmoins à repousser les agressions des Hongrois qui, après la mort de leur roi Coloman, envahirent le territoire autrichien. Dès l'année 1108, ce monarque avait fait prêter aux Croates et Dalmates foi et hommage à Uladislas, fils aîné de son premier mariage avec Pusilla, en qualité de son successeur au trône; mais ce prince cessa de vivre, l'an 1112. Bientôt après, Predslava, seconde épouse de Coloman, fut accusée d'adultère et renvoyée enceinte au grand-prince, son père, à Kiev, où elle mit au monde un fils qui fut nommé Boris. Le roi voulut assurer la couronne à Étienne, son fils cadet du premier lit; mais comme il craignait de voir ses desseins traversés par le duc Almus, qui avait si souvent abusé de son indulgence, et qui s'était de nouveau enfui en Autriche avec des intentions hostiles contre le roi son parent, il mit tout en oeuvre pour l'engager à revenir en Hongrie avec son fils Béla, âgé de cinq ans. Almus paya cher sa trop grande confiance en la générosité de son cousin; car à peine les deux princes furent-ils de retour dans leur patrie que Coloman, pour les mettre hors d'état de nuire, leur fit crever les yeux et les confina dans un couvent à Dömös. Coloman étant mort le 11 février 1114, *Étienne II* monta sur le trône de Hongrie; mais comme il n'avait que treize ans, on établit un Conseil de régence pour gouverner le royaume pendant la minorité du roi.

Vers le même temps, il s'éleva des troubles en Dalmatie qui eurent des suites fâcheuses pour la Hongrie. Manasse, archevêque de Spalatro, méditait depuis longtemps le dessein de livrer cette ville libre aux Hongrois; mais avant qu'il put mettre son plan à exécution, les habitants de Spalatro et de Trau découvrirent sa trahison et massacrèrent les troupes hongroises destinées à occuper la première de ces villes. En même temps, Ordélafe Falieri, doge de Venise, que les Dalmates avaient appelé à leur secours, déclara la guerre à la Hongrie et chercha en outre à obtenir la coopération des empereurs d'Orient et d'Allemagne, pour arracher la Dalmatie aux Hongrois, leur rappelant à cette fin leurs anciens droits et prétentions sur ce pays [1]).

[1]) Pour faire connaître les rapports antérieurs de la Dalmatie envers les empires d'Orient et d'Occident, un précis de son histoire sera, je pense, ici à sa place. — La *Dalmatie* reçut son nom des *Dalmates*, peuple corsaire fort courageux, d'une origine inconnue, qui habitaient les alpes et les côtes de l'Illyrie. Cette contrée, qui renfermait les monts Bébiens et Scardiens (aujourd'hui *Schar-Dag*) et les côtes entre le Drin et le Titius (la Kerka d'aujourd'hui), faisait anciennement partie de la Thrace et de la Scythie, et n'était que peu connue des Grecs. Après la conquête de ce pays par Octave-Auguste, il fut divisé en *Dalmatie maritime* et en *Dalmatie méditerranée* et réuni à l'Illyrie. Plus tard les *Esclavons* envahirent la Dalmatie et poussèrent les habitants jusqu'à la mer; c'est pourquoi il n'y a que la partie du sud-ouest de l'ancienne Dalmatie qui porte encore à présent le nom de Dalmatie. En 476 Théodoric, roi des Goths, conquit ce pays, qui appartenait à l'empire romain oriental, et en fit une province de celui d'Occident. La Dalmatie devint alors une pomme de discorde entre les deux Empires. Après avoir été conquis par Bélisaire et reconquis par Totila, le pays tomba sous Narsès de nouveau au pouvoir des Romains. Ils restèrent maitres de la Dalmatie jusqu'au règne d'Héraclius, où ils perdirent enfin entièrement cette province, à quelques villes maritimes et iles près. Aux temps de Charlemagne ce pays formait une province de l'empire des Francs; mais il retourna plus tard à celui des Grecs. Dans le dixième siècle les Croates, qui s'étaient déjà établis depuis 640 en Dalmatie, s'emparèrent de ce pays, sur lequel ils dominèrent sous des rois particuliers jusqu'en 1089. La partie septentrionale reçut le nom de *royaume de Croatie* (voir la note au chap. V, page 116 et 117), et la partie méridionale conserva celui de *Dalmatie*. Enfin, dans l'année 1089 les rois de Hongrie se rendirent maitres du pays qui fut gouverné

En effet Alexis envoya une flotte, et Henri V un corps d'armée, au secours des Vénitiens. Falieri parut sur les côtes de la Dalmatie. L'île d'Arbo et la ville maritime d'Albe-Maris (aujourd'hui Zara-Vecchia) se soumirent les premières; en 1115 Zara en fit de même; mais ce ne fut que l'année suivante que le doge se rendit maître de la citadelle de cette ville, après avoir vaincu le ban de Croatie qui s'était avancé pour dégager la place. Cette conquête fut suivie de celle de Sébénico qui passait pour imprenable. Spalatro et Trau ouvrirent volontairement leurs portes aux troupes confédérées; après quoi on conclut une trève avec les Hongrois.

Vers la fin de la même année (1116), Étienne II, qui désirait contracter une alliance avec le duc Uladislas de Bohème, lui proposa une entrevue, dans laquelle on devait en même temps ratifier l'arrangement qui avait été fait en 1115 par la médiation de Boleslas de Pologne, entre les princes moraves, et assurer la possession immédiate des cantons de Brunn et de Znaim au prince Sobieslas qui, par son mariage avec la fille du duc Almus, était proche parent du roi de Hongrie. Uladislas, flatté de cette proposition, s'empressa de se rendre avec une suite nombreuse au lieu désigné sur les bords de la Morave, où le roi se trouvait déjà avec un nombre considérable de Nobles hongrois. Mais avant que ces princes se fussent rencontrés, le bruit se répandit dans le camp des Hongrois, que le duc de Bohème n'avait amené tant de troupes avec lui que dans la vue de se saisir de la personne du roi; tandis que d'un autre côté on fit courir un bruit pareil dans le camp des Bohèmes. Quoique ces Souverains ne cherchassent à se voir que dans des vues pacifiques, la nature de cette nouvelle extraordinaire, dont un nommé Soltkus, Hongrois expa-

depuis par des princes particuliers, tantôt sous la protection de la Hongrie, tantôt sous celle des empereurs grecs.

trié, était l'auteur, leur inspira à l'un et à l'autre de la méfiance. Les Hongrois détachèrent d'abord plusieurs corps pour observer le mouvement des Bohèmes, qui regardèrent cette mesure de précaution comme un commencement d'hostilité. Soit que le roi Étienne eût donné ordre à ses Hongrois d'attaquer les Bohèmes, ou qu'une querelle fût éclatée entre les deux suites, toujours est-il certain qu'elles se livrèrent un combat sanglant, dans lequel les Bohèmes eurent d'abord le désavantage; mais les princes moraves Othon et Sobieslas étant accourus avec leurs troupes au secours de leurs frères, et ayant attaqué l'ennemi sur ses derrières et assailli son camp, les Hongrois furent vaincus et mis en déroute. Le palatin de Hongrie Jean fut tué, et le roi Étienne et l'archevêque Laurent ne trouvèrent leur salut que dans la fuite. Après cet événement, Uladislas s'occupa du sort de son frère Borzivoi, encore détenu à Hammerstein, et obtint le consentement de l'Empereur pour déposer la couronne ducale en faveur de ce malheureux prince. Borzivoi accepta, à condition qu'Uladislas resterait en possession de la partie du duché, située au delà de l'Elbe.

Les revers, que les armes hongroises avaient éprouvés en Dalmatie et en Bohème, ne découragèrent point le roi Étienne. Ce prince, jeune, bouillant et avide de conquêtes, voulant tenter de nouveau la fortune, alla sans raison, même sans prétexte, porter le ravage dans le pays du margrave Léopold, qui était l'allié du duc de Bohème (1117). Les Hongrois désolèrent les frontières de l'Autriche et emportèrent tout ce qu'ils purent ravir. Léopold fit faire des représentations au roi, demanda satisfaction et la restitution des objets que ses soldats avaient enlevés. Mais, au lieu de réparer le dommage qu'ils avaient fait, les Hongrois continuèrent leurs déprédations et emmenèrent captifs tous les Autrichiens dont ils purent se saisir. Le Margrave se vit donc contraint d'avoir recours aux armes pour

réprimer ces brigandages. À l'aide d'un corps auxiliaire de Bohèmes, il battit deux fois les troupes hongroises, et les chassa au delà de ses frontières. Afin de garantir ses États de nouvelles invasions, Léopold fit fortifier les villes les plus proches du territoire ennemi et principalement sa résidence sur le Callenberg, qui ne se trouvait pas encore dans un état de défense capable de soutenir un siège. Le Margrave s'était borné jusqu'alors à repousser les agressions des Hongrois, dans l'espoir qu'ils feraient enfin droit à ses justes réclamations; mais voyant qu'ils persistaient à refuser toute espèce de dédommagement, il prit à son tour l'offensive et pénétra dans la Hongrie. Comme l'ennemi s'enfuit partout devant l'armée austro-bohème, elle n'en put venir au combat et dut se contenter de ravager les contrées qu'elle occupait. Cependant, pour ne pas avoir entrepris cette campagne infructueusement, on fit le siège d'Oedenbourg et d'Eisenbourg (aujourd'hui Eisenstadt), qui après une courte résistance tombèrent au pouvoir du margrave d'Autriche. Après cette expédition, Léopold, qui était un prince ami de la paix et peu désireux d'agrandissement, retourna avec ses troupes en Autriche, où il ne fut plus inquiété par les Hongrois; et comme dans l'intervalle on avait découvert la fausseté du bruit que le traître Soltkus avait répandu, l'an 1116, pour désunir les deux Souverains de Hongrie et de Bohème, Étienne se réconcilia avec Uladislas, et conséquemment avec Léopold aussi.

Le roi de Hongrie tourna ensuite ses armes contre les Vénitiens, pour reconquérir les villes en Dalmatie qu'ils lui avaient enlevées. Il entra dans ce pays, à la tête d'une bonne armée, sans attendre l'expiration de la trève, conclue avec le doge de Venise. On se livra près de Zara une bataille sanglante et opiniâtre, dans laquelle le doge *Ordélafe Falieri* fut défait et tué (1117). Cette victoire mit Étienne en possession de Zara; mais son armée étant dépourvue des objets

nécessaires pour faire un siège, il ne put se rendre maître de la citadelle, qui resta au pouvoir des Vénitiens. *Dominique Michieli*, qui fut alors revêtu de la dignité ducale, conclut avec les Hongrois une trève de cinq ans.

Peu de temps après la paix de Worms, le margrave de Misnie étant mort sans postérité, l'empereur Henri V donna ce margraviat à Wipert de Groitsch, à l'exclusion du comte Conrad de Wettin, proche parent du défunt. Il en résulta de nouveaux troubles en Allemagne, parce que Lothaire, duc de Saxe, qui s'était déclaré pour le comte Wettin, prit les armes pour l'aider à conquérir la Misnie. L'Empereur saisit cette occasion pour faire de grands préparatifs de guerre: cependant, quelque envie qu'il eût de punir le duc Lothaire, ce n'était pas contre lui, mais contre Louis-le-Gros, roi de France, qu'il voulait employer ses forces, afin de se venger de ce prince qui avait favorisé la Cour de Rome, au préjudice de la Maison impériale. La guerre que Henri I, roi d'Angleterre, frère du duc de Normandie, et le roi de France se faisaient au sujet de ce duché, était une circonstance favorable à l'exécution de ce dessein. L'Empereur n'attendait, pour commencer son expédition, que l'arrivée des troupes qu'il avait demandées à la Diète. Mais les princes d'Allemagne, craignant que Henri V, s'il parvenait à humilier la France, ne cherchât à borner leur puissance, comme il en avait effectivement l'intention, loin de le seconder dans cette guerre, se liguèrent en secret entre eux, et se mirent en mesure pour s'opposer aux entreprises que ce prince pourrait former contre eux. En effet Henri V, irrité de leur refus, se préparait à abaisser leur orgueil, lorsqu'il fut atteint, à Utrecht, d'une maladie contagieuse à laquelle il succomba le 12 mars 1125, âgé environ de 45 ans. L'empereur Henri V avait des talents distingués: il était entreprenant et courageux, avide de gloire et jaloux de sa dignité;

mais ces brillantes qualités étaient ternies par son avarice, par sa nonchalance à rendre la justice, et par son ambition démesurée, qui le dominait au point que, pour monter plus tôt sur le trône, non-seulement il se souleva contre son père, mais fut encore assez dénaturé pour lui faire souffrir tous les genres d'opprobre et de persécution. Henri V fut le dernier empereur de la Maison des Saliques ou de Franconie, laquelle avait tenu l'Empire pendant 101 ans. Si l'Empire parvint sous les premiers princes de cette race au plus haut dégré de grandeur et de puissance, ce fut aussi sous elle qu'il commença à décliner.

Comme Henri V n'avait pas laissé d'enfants, Adalbert, archevêque de Mayence, convoqua une Diète en cette ville pour l'élection d'un nouvel empereur. L'assemblée jeta les yeux principalement sur trois princes: Léopold IV, margrave d'Autriche, Frédéric II de Hohenstaufen, duc de Souabe, et Lothaire, duc de Saxe. On a tout lieu de croire que Léopold, qui était honoré dans toute l'Allemagne à cause de sa piété et de son caractère pacifique et exempt d'ambition, aurait eu la pluralité des voix, s'il n'avait lui-même engagé les princes à choisir un autre pour le poste éminent qu'ils paraissaient disposés à lui conférer. La Diète ne pouvant s'accorder sur le choix d'un empereur, on donna à dix des premiers seigneurs d'Allemagne plein pouvoir pour le nommer, et c'est là le premier *Compromis* dans l'histoire d'Allemagne pour l'élection d'un empereur. La plupart de ces électeurs penchaient pour Frédéric; mais le célèbre Suger, abbé de S. Dénys et ministre d'État de France, et surtout l'archevêque de Mayence, ennemi de tous ceux qui appartenaient à la Maison de l'empereur défunt, intriguèrent tant, que le plus grand nombre des suffrages tomba enfin sur *Lothaire*, duc de Saxe, qui fut aussitôt proclamé Empereur. Conrad, duc de Franconie, et son

frère Frédéric de Souabe, qui étaient neveux de Henri V, protestèrent contre l'élection. Lothaire employa la force pour soumettre ces princes; mais il échoua dans son entreprise. Conrad se fit proclamer roi par ses adhérents et passa ensuite les Alpes avec son armée, dans le dessein de s'emparer de la Lombardie, jugeant qu'il restait encore assez de forces à son frère, pour tenir tête à Lothaire en Allemagne. Les Italiens reçurent Conrad avec joie, et l'archevêque de Milan le couronna roi de Lombardie. Mais peu après, Frédéric se vit tellement pressé par les efforts que faisait Lothaire pour le forcer à la soumission, que Conrad fut obligé de quitter l'Italie pour aller au secours de son frère. Sur ces entrefaites Honoré II, qui avait succédé au pape Calixte II, étant mort en 1130, les cardinaux s'étaient divisés en deux factions, dont l'une élut Innocent II et l'autre, composée des cardinaux qui n'avaient point assisté à la première élection, éleva Anaclet sur le trône pontifical. Comme le parti d'Anaclet était beaucoup plus puissant que l'autre, il força bientôt Innocent à sortir de Rome. Mais cela n'empêcha pas l'empereur Lothaire et le roi de France de se déclarer pour Innocent. Ce pontife passa en France, et de là se rendit à Liège où l'Empereur, qui se trouvait alors dans cette ville, le reçut avec toutes les démonstrations possibles d'attachement et de respect. Lothaire espérait par cet accueil et par la promesse qu'il fit à Innocent de le rétablir sur le siège apostolique, engager le pape à lui rendre le droit des investitures sur le pied que les anciens empereurs l'avaient exercé; mais S. Bernard lui fit de si fortes remonstrances à ce sujet qu'il renonça de bonne grâce à ses prétentions. En revanche Innocent II céda à l'Empereur les droits que formait le Saint-Siège sur les fiefs délaissés par la comtesse Mathilde, et nommément sur la Tuscie, dont Lothaire investit ensuite Henri-le-

Superbe, qui avait succedé, l'an 1126, à son père Henri-le-Noire, duc de Bavière. L'Empereur, voulant remplir la promesse qu'il avait faite au pape, passa en Italie, l'an 1132; et ayant reconquis la Lombardie dont Conrad s'était emparé, il marcha sur Rome et se rendit maître de cette ville, où il rétablit Innocent II qui s'empressa de couronner son royal protecteur. Pour rendre la paix à l'Église, il aurait encore fallu soumettre Anaclet; mais cet antipape avait en sa puissance plusieurs forteresses que l'armée impériale, réduite à 4000 hommes, était hors d'état d'assiéger. Cette considération détermina Lothaire à retourner en Allemagne, où la guerre entre lui et ses rivaux durait toujours. Enfin Frédéric et Conrad, abandonnés de leur parti, se réconcilièrent avec Lothaire et le reconnurent pour Empereur. Pour se faire un appui dans les circonstances fâcheuses où il se trouvait lors de son avénement au trône de Germanie, Lothaire avait donné sa fille Gertrude en mariage à Henri-le-Superbe, et ce fut en reconnaissance des services que ce prince lui rendit que Lothaire, après lui avoir déjà donné la Tuscie, lui conféra encore plus tard (1137) son propre duché de Saxe.

Cependant Borzivoi, proclamé pour la seconde fois duc de Bohème, au lieu de chercher à se concilier l'affection de son peuple, lui fit sentir toutes les rigueurs de son autorité. Il excita surtout le ressentiment de la Noblesse par sa prédilection pour les Allemands à qui il donnait presque toutes les charges de l'État. Par cette conduite aussi injuste qu'impolitique, il se fit chasser pour la troisième fois par les Bohèmes, qui sollicitèrent vivement Uladislas de reprendre les rênes du gouvernement. Borzivoi se retira en Hongrie où il termina sa carrière, le 2 février 1124. Uladislas, étant remonté sur le trône, s'occupa d'abord de la sûreté de ses frontières, et donna

ensuite ses soins à l'organisation intérieure de la Bohème. En 1123 il se vit obligé d'expulser le turbulent Sobieslas, son frère, de ses domaines en Moravie, pour prévenir une guerre civile. Conrad, fils de Léopold, fut mis en possession du canton de Znaim dont il était le légitime héritier, et Othon, prince d'Olmutz, eut le canton de Brunn. Uladislas mourut le 12 avril 1125, laissant trois fils: *Uladislas, Henri* et *Théobald,* et trois princesses. Pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, la reine-douairière était parvenue à réconcilier si bien Sobieslas avec son frère, qu'il avait été désigné par Uladislas pour son successeur au trône de Bohème. Mais ce choix n'étant pas conforme à la loi de succession établie par Brétislas I, le prince Othon d'Olmutz qui, en sa qualité de plus ancien des princes de la Maison ducale, avait seul des droits légitimes à la couronne de Bohème, se disposait à les faire valoir, lorsque Sobieslas, qui en fut instruit, entra dans la Moravie, en chassa Othon et donna Brunn et tout ce qui appartenait à ce prince, à Vratislas, fils d'Udalric. Othon se réfugia auprès de l'empereur Lothaire, et parvint à déterminer ce monarque à faire une tentative en sa faveur. L'issue en fut très-malheureuse; car l'armée impériale fut battue, le 11 mars 1126, près Culm, et le prince Othon avec 500 chevaliers et 3000 valets tombèrent dans le combat. L'Empereur alors reconnut Sobieslas pour duc légitime de Bohème. Sobieslas, pour s'affermir sur le trône, se rendit en Hongrie, pour conclure une alliance avec le roi Étienne, et en retournant dans ses États, il fit arrêter et emprisonner les princes moraves, par la seule raison qu'ils lui donnaient de l'inquiétude. Il s'assura l'amitié de l'Empereur en lui envoyant des troupes auxiliaires, sous les ordres de son neveu Jaromir, pour l'accompagner en Italie. N'ayant plus rien à craindre pour son duché, So-

bieslas consentit à la demande de son beau-frère Béla II, roi de Hongrie, de faire en 1132 une campagne contre les Polonais, qui avaient envahi la Hongrie dans l'intention de détrôner Béla, et de mettre à sa place le prince Boris, fils du défunt roi Coloman.

Boris avait quitté vers 1120 la Russie, et était venu en Hongrie, où il fut bien reçu par le roi Étienne. Ce prince le maria à Judith, fille de Boleslas de Pologne, qui avait été destinée à lui-même pour épouse, et le nomma en outre comte de Zips, au grand déplaisir des Hongrois, qui commençaient à craindre que le Roi ne voulût leur faire accepter ce prince bâtard pour son successeur au trône. Pour empêcher l'exécution de ce projet, on fournit au duc Almus les moyens de s'échapper de sa prison (1127). Almus se réfugia auprès de Jean-Comnène, empereur d'Orient, qui par son mariage avec Prisca, fille du roi Uladislas de Hongrie, était proche parent du prince fugitif. Plusieurs de ses partisans le suivirent dans son émigration, pour se soustraire à la vengeance d'Étienne, qui traitait avec une sévérité atroce tous ceux qu'il soupçonnait avoir eu part à l'évasion d'Almus. Comme on n'avait pu procurer aussi la liberté au jeune Béla, ses amis le tinrent caché dans un monastère, et le firent passer pour mort, afin de le mettre à l'abri de toute persécution ultérieure. Étienne demanda à l'empereur grec l'extradition d'Almus, et sur son refus lui déclara la guerre. Dans la première campagne l'avantage fut du côté des Grecs qui, après avoir gagné une bataille décisive contre les Hongrois, s'emparèrent d'Uj-Palanka, de Belgrade, de Semlin et de toute la Sirmie. Mais l'année suivante (1128), le roi Étienne, soutenu par les troupes de Sobieslas de Bohème, gendre d'Almus, avec lequel il avait contracté une alliance, arracha aux Grecs leurs conquêtes. Jean-Comnène conduisit encore une

fois son armée aux bords du Danube, près de Belgrade; mais le roi de Hongrie sut la tenir dans l'inaction jusqu'à ce que l'approche de l'hiver, la famine et les épidémies obligèrent l'empereur d'Orient à faire sa retraite, sans avoir pu se mesurer avec son adversaire. Enfin la mort du duc Almus, arrivée en 1129, ayant fait cesser la cause de cette guerre, la paix se rétablit. Étienne s'étant pleinement convaincu de l'extrême éloignement des Hongrois pour l'élevation de Boris au trône, et ayant en même temps appris que Béla existait encore, il le reconnut pour son successeur, et le maria à Hélène, princesse de Serbie, qui en 1130 donna le jour à un fils, qu'on nomma Geisa. Boris, qui depuis l'année 1127 était roi de Halics, sous la suzeraineté de la Hongrie, ayant perdu de cette manière tout espoir d'hériter de ce dernier royaume, son beau-père Boleslas III de Pologne, déclara qu'il soutiendrait à main armée les droits de son gendre. En effet il menaçait déjà le pays de Zips; mais l'approche d'Étienne, qui s'était mis, avec des forces imposantes, en marche vers les frontières, jointe à l'aversion que la plus grande partie de la nation montrait ouvertemeut pour Boris, l'engagea à se prêter à un accommodement, en vertu duquel le roi de Hongrie renonça en faveur de Boris à ses prétentions sur Pérémyschel.

Étienne II ayant fini sa carrière, au mois d'avril 1131, Béla II l'Aveugle fut proclamé roi et couronné avec la princesse Hélène qui, vû la cécité de son époux, eut une part fort influente au gouvernement du royaume. Le premier acte d'autorité que cette princesse exerça, fut de convoquer une assemblée nationale dans la plaine d'Arad. Elle y parut, accompagnée de son époux, et le montrant au peuple, „braves Hongrois, dit-elle, voilà votre Roi; il n'aura jamais le plaisir de voir cette nation qu'il chérit; le monstre qui lui a fait arracher les yeux n'est plus,

mais les instigateurs de cette barbarie existent encore; ils jouissent, les perfides, de la lumière du jour dont ils ont privé mon malheureux époux.“ La populace à l'instant se jette sur les magnats qui ont donné cet affreux conseil à Coloman; les uns sont mis aux fers, dépouillés de leurs biens et bannis du royaume avec leurs familles; d'autres sont décapités. Près de soixante-dix seigneurs périrent dans ce massacre. Il est à croire, que parmi ce nombre il y eut beaucoup d'innocents, qui dans cette occasion furent immolés à la vengeance de leurs ennemis secrets. Cette catastrophe procura à Boris un grand nombre de partisans parmi les magnats, indignés de cet excès de barbarie. Boleslas III envoya à son gendre un corps d'armée, auquel se joignirent plusieurs boyards russes. À l'aide de ces alliés, Boris franchit en 1132 les frontières septentrionales de la Hongrie, et vint camper sur les bords de la rivière de Sajo. Cette entreprise ne fut pour lui d'aucun avantage; car la majeure partie des Hongrois ayant hautement déclaré qu'ils n'accepteraient jamais un bâtard pour Souverain, les Polonais et les Russes abandonnèrent Boris, qui n'eut d'autre parti à prendre que de retourner dans son pays de Halics.

Béla II avait pour alliés ses deux beau-frères Albert d'Autriche, fils aîné du margrave Léopold, et Sobieslas, duc de Bohème. Celui-ci, après avoir fait en 1132 une invasion dans la Silésie polonaise et ravagé ce pays, jusqu'à Breslau, passa, l'année suivante, l'Oder et désola une partie de la Pologne. Boleslas III, irrité de ces courses dévastatrices, se mit à la tête de son armée, et pénétra, conjointement avec Boris, par la Moravie en Hongrie. Son intention était de placer d'abord son gendre sur le trône de ce royaume, et de se venger ensuite du duc de Bohème. Mais Béla, secondé par Albert

d'Autriche qui lui avait amené un corps d'auxiliaires, remporta, le 22 juillet 1133, une victoire sur les Polonais et les Halicsiens qui se hâtèrent de repasser les Carpathes. Deux ans après, la paix entre les Hongrois, les Polonais et leurs alliés respectifs, fut conclue par la médiation de l'empereur Lothaire, que les deux partis avaient choisi pour arbitre. Par ce traité de pacification, le prince Boris se vit obligé de renoncer à tout espoir de porter la couronne royale de Hongrie.

Peu de temps avant cette dernière guerre, Engelbert, duc de Carinthie, assiégea la ville de Friesach, que l'évêque de Gurk possédait comme un fief relevant de l'archevêché de Salzbourg. Ce prélat, se sentant trop faible pour resister longtemps à son adversaire, sollicita l'appui du margrave Léopold, qui fit partir un corps d'armée pour le secourir. Ces troupes battirent les Carinthiens, forcèrent leur camp retranché et dégagèrent la ville assiégée. On ne trouve pas dans les annales le nom du Général qui commanda l'armée autrichienne dans cette expédition; il est à présumer que ce fut le prince Albert, qui donna de grandes preuves de valeur dans les campagnes qu'il fit, les années suivantes, contre les Polonais: car pour le margrave Léopold, il était trop peu guerrier pour prendre, sans nécessité urgente, en personne le commandement de ses troupes; quoiqu'il ne lui manquât, comme on l'a vu, ni énergie, ni courage, lorsqu'il s'agissait de défendre ses États contre les agressions de ses ennemis. Ce prince, ami de l'ordre et de la paix, consacrait son temps à des occupations qui n'avaient pour but que la gloire de Dieu et le bien-être du pays. Sa piété le rendait libéral à l'excès envers les églises et les couvents. Surtout depuis qu'il avait refusé la couronne impériale, son âme s'était entièrement détachée des choses terrestres. Il avait une telle prédilection pour l'état ecclésiastique qu'il lui destina deux

de ses propres fils. Othon, premier abbé de Closterneubourg, étant décédé, Léopold lui donna en 1121 pour successeur son fils Othon, quoique ce prince, qui n'avait alors que 14 ans, n'eût ni l'âge ni les connaissances requises pour occuper cette place. Le Margrave l'envoya à la célèbre université de Paris, pour s'instruire dans les Belles-Lettres, et fit remplir, pendant l'absence de son fils, les fonctions abbatiales par le vicaire Opold. Othon, né avec des talents supérieurs et avide d'acquérir des connaissances, fit bientôt de si grands progrès dans les sciences que ses maîtres le proposaient pour modèle à ses condisciples. Après avoir terminé le cours de ses études, le prince autrichien quitta Paris pour retourner chez ses parents (1126). Il était acompagné de quinze jeunes gens qui avaient voulu le suivre dans son voyage; mais étant arrivés à l'abbaye de Morimont, qui était une des quatre filles des Citeaux, et y ayant passé la nuit, ils furent tellement entraînés par le site riant de ce monastère et par la vie sainte de ses religieux, qu'ils prirent la résolution d'entrer en noviciat dans cette communauté. Othon, qui avait une grande vocation pour l'état ecclésiastique, suivit l'exemple de ses pieux compagnons; et lorsque son année de probation fut expirée, il prit publiquement l'habit: ensuite il retourna à Paris pour y apprendre la Théologie. Les Citeaux s'étaient rendus très-recommandables par leur zèle à répandre les lumières de la Foi et à soulager l'humanité souffrante; toutefois ils n'avaient pas encore de propre maison en Germanie. Enfin, le margrave Léopold de Styrie, neveu du margrave Léopold IV d'Autriche, leur assigna en 1129 le couvent qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Saint-Vièrge à Rein, originairement appelé *Rune*, situé à deux milles de la ville de Gratz. Pendant ce temps-là le prince Othon s'était si bien appliqué à l'étude de la Théologie que personne ne

le surpassait en cette science; ce qui joint à ses grandes vertus et à sa haute naissance, engagea les moines de Morimont à l'élire pour successeur de leur abbé Gauthier, mort en 1131. Comme par là le couvent de Neubourg *(Closterneuburg)* se trouvait sans Supérieur, il fallait pourvoir à cette place; mais avant de s'occuper de la nomination d'un prévôt, le margrave d'Autriche jugea à propos de réformer ce monastère, où il s'était glissé beaucoup d'abus, et où les chanoines qui en formaient la communauté menaient une vie peu convenable à la sainteté de leur état. En conséquence il remplaça ces religieux par des chanoines réguliers de l'Ordre de S. Augustin. Ce changement se fit sans peine; mais il n'était pas aussi facile de trouver un homme capable de commander avec dignité aux nouveaux religieux. Enfin, le choix de Léopold tomba sur Hartman, prieur de Chiemsée, qui à la persuasion de Conrad, archevêque de Salzbourg, accepta la charge qu'on lui offrait. Hartman, qui avait une vertu austère et rigide, prescrivit dans la suite à la prévôté dont il était devenu le Supérieur, de nouvelles règles qu'on y observe jusqu'à ce jour. Le trait suivant fera connaître le caractère ferme et l'âme élevée de ce digne pasteur. Le margrave Léopold, qui avait une grande prédilection pour l'abbaye de Neubourg dont il était le fondateur, voulait lui subordonner plusieurs églises; mais Hartman refusa d'y consentir et allégua pour motif, qu'il ne pouvait se charger de la cure d'âme d'un si grand nombre d'individus, ajoutant qu'il était déjà assez dangereux pour lui d'avoir à répondre de ceux qui vivaient avec lui en communauté. Le Margrave, n'ayant pu favoriser son couvent de Neubourg de cette manière, usa d'un autre moyen pour l'élever et le mettre de niveau avec l'abbaye de Melk. Il envoya Wolfram de Bubenkirchen à Pise, où le pape Innocent tenait un concile,

pour le prier de soumettre Closterneubourg à la juridiction immédiate du Saint-Siège. Le pontife lui accorda volontiers sa demande, et pour donner au Margrave une marque particulière de sa bienveillance, il le nomma lui et ses descendants avoués perpétuels de ce monastère (1134).

Vers la même époque, les Citeaux furent aussi introduits en Autriche, à la sollicitation du prince Othon qui avait fait de ces religieux un rapport avantageux, tel qu'en effet ils le méritaient. Le Margrave fit venir onze moines de cet ordre, avec l'abbé Gottschalc. Ils furent entretenus aux frais du trésor de la Chambre, en attendant qu'ils pussent habiter le cloître qu'on bâtit pour eux à Sattelbach. Lorsque cet édifice fut achevé, Léopold en fit dresser l'acte de fondation. Ce fut aussi environ au même temps que le couvent des Bénédictins à *Maria-Zell* près Altenmarkt, dans le quartier dit: *Unter-Wiener-Wald*, prit son origine. Ce monastère, qui fut appelé *Klein-Mariazell*, pour le distinguer de Mariazell, bourg en Styrie, renommé par ses nombreux pélérinages qu'on y fait tous les ans, doit son existence à Henri et Rathod, fils d'un riche seigneur nommé Hadéric, qui, poussés par leur zèle pour la religion, avaient résolu de consacrer une partie de leurs domaines à cette pieuse fondation; voici les terres et les endroits dont ces seigneurs dotèrent le nouveau couvent: la ville de Schwarzenau, ou selon d'autres le château nommé *Schwarzenbourg*, héritage de leurs pères, avec les deux villages de Diernbach ou Durrenbach et d'Alberdorf (aujourd'hui *Aspersdorf*) sur la Bulka; leurs possessions près de Boigen au delà de la rivière de Camp, avec l'église d'Hadersdorf, leurs terres près de Rottenbrun et de Perendorf sur la Trase, ainsi que sept charrues non loin de Wullendorf sur le Danube, sous Agsbach. L'acte de dona-

tion de toutes ces propriétés fut passé à Neubourg, l'an 1136, et publié encore deux fois à Tuln et à S. Hippolyte. Comme les deux fondateurs ne pouvaient se décider sur l'emplacement de l'église qu'ils voulaient construire, le margrave Léopold la fit bâtir à ses frais sur son propre territoire, y mettant toutefois pour condition qu'il aurait le droit de patronage sur tout le monastère; après quoi il donna encore à cette maison religieuse, composée de Bénédictins, plusieurs de ses propres terres. On expédia, le 2 février 1136, les lettres de fondation de ce couvent, en présence du Margrave, de son épouse Agnès et de ses fils Albert, Léopold et Erneste, ainsi que de l'archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Passau et plusieurs autres. Comme dans cet acte, rapporté mot pour mot par *Bernard Pez* dans son *Cod. dipl. P. I. n. 97, col. 321,* il est dit qu'il fut passé *in nova civitate*, (ville-neuve, en allemand *Neustadt)*, quelques annalistes, entre autres Adrien Rauch, en ont inféré que la ville connue aujourd'hui sous le nom de *Wiener-Neustadt* existait déjà au temps de Léopold-le-Libéral; ce qui me paraît être une conjecture un peu trop hasardée, attendu que les meilleurs historiens placent l'origine de cette ville vers l'an 1200. Quant à l'opinion du révérend père *Hanthaler (Fast. Campilil. T. I. p. 199)*, qui entend sous les mots *nova civitas* la ville de Vienne, elle a encore moins de fondement. Je suis plutôt porté à croire que par les mots précitées on a voulu désigner Neubourg qui veut dire autant que *Neuf-bourg*, parce que ce fut dans cet endroit qu'on passa et signa l'acte de donation des domaines qui servirent à doter le couvent de Mariazell, et que par conséquent il se peut fort bien qu'on ait choisi le même lieu pour expédier le diplôme de fondation du même monastère: on sait d'ailleurs que dans ces temps-là on donnait souvent le nom de ville à ce qui

n'était qu'un bourg; et si l'on considère que Neubourg, qui existait déjà avant qu'on y bâtit l'abbaye de ce nom, mais avait été beaucoup embelli et agrandi, tant par les bâtiments qui formaient l'ensemble de ce beau monastère que par d'autres maisons que sans doute on n'aura pas tardé à construire dans le voisinage, on ne trouvera pas surprénant que le margrave Léopold ait intitulé de *ville-neuve* un établissement dont il se considérait avec raison comme le créateur. Cette même charte contient ce passage remarquable: „et au cas qu'à l'avenir l'un de mes fils ou petits-fils vienne à obtenir le margraviat d'Autriche;" ce qui prouve évidemment qu'à cette époque ce margraviat n'était pas plus un fief héréditaire que toutes les autres provinces de l'Empire, mais que les rois de Germanie et les empereurs seuls décidaient qui devait y succéder.

Quoique Léopold n'eût épargné ni son temps, ni son bien, pour faire avancer la construction de l'abbaye de Neubourg, dont il se plaisait à diriger lui-même les travaux, ce ne fut qu'en 1136 qu'il put mettre la dernière main à ce grand et superbe ouvrage. Il en signa les lettres de fondation le jour de sa fête et fit consacrer l'église le même jour. Ce diplôme ne désigne point les domaines qu'on assigna pour dotation à ce couvent; on sait seulement que le Margrave eut la précaution de faire publier par trois fois, que ceux qui croyaient avoir des droits ou des prétentions sur les terres concédées à ce monastère, eussent à les réclamer dans un temps déterminé. Le prévôt de Closterneubourg a le deuxième rang parmi les membres ecclésiastiques des États de la basse Autriche.

L'émanation de la charte concernant cette belle abbaye fut le dernier acte public du règne de Léopold, qui semblait n'avoir attendu que ce moment pour payer le tribut à la nature. Ce prince descendit au tombeau le 15 novembre de la même année (1136), étant âgé de 64

ans, dont il en avait régné 41. Il fut inhumé à Closterneubourg par Réginmar, évêque de Passau. Sa postérité fut très-nombreuse. *Albert*, son fils aîné, aurait dû lui succéder; mais comme il était d'une constitution faible et d'une santé fort délicate, on n'osa pas lui confier les rênes du gouvernement; aussi ne survécut-il qu'un an à son père. *Léopold*, deuxième fils du margrave Léopold IV, fut son successeur. Le troisième, *Othon*, qui devint en 1137 évêque de Frisingue, se distingua par sa profonde érudition et ses écrits. Le quatrième, *Henri II*, succéda à son frère Léopold qui n'eut point de descendants. *Conrad*, le cinquième fils de Léopold IV, après avoir fait ses études à Paris, se fit moine au couvent des Citeaux à Sainte-Croix, qui le choisirent en 1141 pour leur abbé; il devint évêque de Passau, l'an 1148, et en 1164 archevêque de Salzbourg; après avoir essuyé bien de malheurs, il termina saintement sa carrière dans le couvent d'Admont en Styrie, l'an 1168. Enfin *Ernest*, le sixième fils, mourut en 1142 dans la fleur de son âge. Les filles de Léopold IV: *Berthe*, *Agnès*, *Gertrude*, *Elisabeth* et *Judith*, furent mariées à Henri II, burgrave de Ratisbonne, au duc Uladislas de Silésie, à Uladislas, duc et puis roi de Bohème, à Herman, margrave de Thuringe et à Guillaume, margrave de Montferrat. Le margrave Léopold IV eut encore neuf autres enfants qu'une mort prématurée enleva au monde.

Les comtemporains de Léepold IV lui donnèrent le surnom de *Pieux*, à cause de son amour pour la religion, de sa justice, de sa charité et de toutes les autres vertus qui le distinguaient entre tous les princes de son temps, et après sa mort il fut mis au nombre des Saints [1]), et déclaré patron de l'Autriche, où l'on célèbre sa fête le 15 novembre qui est le jour anniversaire de sa mort. Plu-

[1]) Il fut canonisé sous le pontificat d'Innocent VIII, le 6 janvier 1485.

sieurs historiens ont fait au margrave Léopold IV le reproche d'avoir eu plus à coeur les fondations pieuses que le bien-être et la prospérité de ses sujets; mais ce blâme me paraît mal fondé; car dans le parallèle que l'auteur de la Vie de Conrad fait de la Styrie avec l'Autriche, il dit, en parlant du premier pays, qu'il était tellement rempli de villes et de châteaux qu'il n'était plus à comparer avec ce qu'il était dans un temps plus reculé, et y ajoute qu'il n'était pas beaucoup au-dessous de l'Autriche, à qui d'ailleurs il ne devait guère céder quant à la fécondité et à la richesse de ses productions; ce qui démontre que l'Autriche était alors dans un état florissant, et que le margrave Léopold sut très-bien concilier les intérêts des peuples commis à ses soins avec son penchant pour la religion. Mais admettons aussi que ce prince ait poussé trop loin son zèle pour les églises et les couvents, l'Autriche ne peut que lui en savoir bon gré, puisque c'est à cet esprit de dévotion et de piété qu'elle doit les progrès rapides qu'elle fit dans l'agriculture et dans les arts utiles, ainsi que l'existence de tant de superbes édifices et monuments qui embellissent encore aujourd'hui ses contrées.

CHAPITRE VII et dernier.

Léopold V le-Libéral (de 1136 à 1141). Tableau de la situation où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période.

Le margraviat d'Autriche n'étant pas encore un fief héréditaire, les fils de Léopold IV avaient besoin, pour lui succéder dans cette charge, d'en être de nouveau investis par l'Empereur. Comme ce Souverain, à qui ils s'étaient adressés pour cette inféodation, était en route pour l'Italie, où il avait été appelé par le pontife Innocent II, pour le secourir contre l'antipape Anaclet, qui à l'aide des troupes de Roger, roi de Sicile, l'avait chassé de Rome, Agnès, épouse du margrave défunt, écrivit conjointement avec ses fils une lettre au pape Innocent, dans laquelle cette princesse le priait de faire souvenir Lothaire de cette investiture, lorsqu'il verrait ce monarque en Italie. Le pape, qui était très-favorablement disposé pour la Maison d'Autriche qu'il regardait comme un des plus fermes appuis de l'Église romaine, promit à la margrave Agnès de satisfaire à sa demande; mais dans sa réponse à cette princesse il ne convint pas qu'il dépendait de l'Empereur seul de conférer le fief vacant à qui il voulait; il y dit seulement qu'il prierait ce prince de confirmer les droits et privilèges des Babenbergeois. Dès que l'Empereur eut quelques moments de loisir, il donna l'investiture du margraviat d'Autriche à Léopold, deuxième fils du margrave défunt, attendu qu'Albert l'aîné était, comme je l'ai

déjà marqué, si valétudinaire qu'il ne pouvait espérer de vivre longtemps. En effet il mourut encore dans le cours de la même année (1137). Peu de temps après, le nouveau margrave épousa *Marie*, fille de *Sobieslas*, duc de Bohème, qui lui apporta en dot trois cents marcs d'argent. Léopold V commença son règne par améliorer l'organisation de son pays qui avait encore besoin de plusieurs réformes et changements; mais ses travaux furent bientôt interrompus par des affaires survenues en Allemagne, dans lesquelles il était destinée à jouer un grand rôle.

Lothaire II, après avoir soumis de gré ou de force le plus grand nombre des villes, tant en Lombardie qu'en Tuscie, conquis la Pouille et rétabli Innocent II sur le siège pontifical, repassa les Alpes avec son armée pour se rendre en Allemagne. Mais étant tombé malade en route, il mourut le 3 décembre 1137, dans le village de Breduan (qui est probablement le même que *Breitwang*) entre l'Inn et le Lech, après encore avoir investi Henri-le-Superbe, duc de Bavière son gendre, du duché de Saxe. Tous les historiens font l'éloge de l'empereur Lothaire, qu'ils nous dépeignent comme un prince valeureux et habile dans l'art de la guerre, et en même temps plein de piété et de religion. C'est à lui que la Maison de Saxe d'aujourd'hui doit son élevation; elle descend de Conrad, comte de Wettin, auquel Lothaire conféra en 1127 le margraviat de Misnie. Il faut aussi remarquer que ce fut sous ce règne que parurent les premiers *Landgraves* souverains en Allemagne. Lothaire ayant donné, l'an 1130, l'investiture de la Thuringe à Louis, margrave de ce pays, celui-ci prit le titre de *Landgrave*. Cet exemple fut suivi, six ans après, par Thierry, comte de la basse Alsace et un demi-siècle plus tard par Albert de Habsbourg, comte de la haute Alsace, qui s'intitulèrent également landgraves.

L'empereur Lothaire avait fait choix de son gendre, Henri-le-Superbe, pour lui succéder, et lui avait par conséquent remis les ornements impériaux. Mais les princes d'Allemagne, prévoyant ce qu'ils avaient à craindre du despotisme d'un prince fier et hautain, dont les États s'étendaient depuis les bords de la mer du Nord jusqu'aux rives du Tibre, lui préférèrent Conrad de Hohenstaufen, duc de Franconie (fils d'Agnès, margrave douairière d'Autriche et de Frédéric I de Hohenstaufen son premier époux), qui était moins dangereux. Dans cette vue, ils s'assemblèrent secrètement à Coblence et y élurent ce prince, qui immédiatement après fut couronné à Aix-la-Chapelle par le cardinal-légat Théoduin. Ce prélat avait favorisé l'élection de Conrad III, d'après l'ordre qu'il avait reçu de la Cour de Rome, qui enviait à Henri-le-Superbe la possession des terres de Mathilde qu'elle prétendait devoir appartenir au Saint-Siège. Henri-le-Superbe et les seigneurs saxons protestèrent hautement contre l'élection de son compétiteur qu'ils disaient être illégitime. Les Saxons finirent par reconnaître l'empereur Conrad dans une Diète tenue à Bamberg; Henri et les Bavarois refusèrent d'y comparaître; enfin à force de promesses, ce prince se laissa persuader à remettre à Conrad la couronne et les autres insignes impériaux dont il était dépositaire (1138). Mais l'Empereur, au lieu de se montrer reconnaissant de cette déférence, ne dissimula plus la haine qu'il nourrissait depuis longtemps contre Henri, et son dessein d'abattre sa trop grande puissance. Par conséquent il somma Henri-le-Superbe de rendre à l'Empire le duché de Saxe, par la raison qu'un seul prince ne pouvait posséder deux grands duchés à la fois. Henri refusa de consentir à cette demande. Il comparut à la Diète qu'on avait convoquée pour cet effet à Augsbourg; mais il resta campé avec un corps de troupes au delà du Lech.

Les négociations qu'on entama ayant été rompues, Conrad, qui ne se croyait pas en sûreté dans Augsbourg à cause du voisinage de Henri avec son armée, quitta cette ville, et tint une autre Diète à Wurzbourg où Henri, après avoir refusé d'y comparaître, fut mis au ban de l'Empire, et comme il persistait toujours à braver Conrad, les princes assemblés à Goslar, au mois de décembre 1138, le déclarèrent d'abord déchu du duché de Saxe. L'Empereur donna ce duché au margrave de Brandebourg, Albert-l'Ours, fils d'Othon de Ballenstät et d'Élique, fille de Magnus, dernier duc de Saxe de la maison de Billung, qui prit aussitôt possession de ce pays. La sentence portée contre Henri-le-Superbe fit une telle impression sur les Bavarois qu'ils abandonnèrent son parti. Cette défection obligea Henri à se retirer en Saxe, où il espérait trouver plus de fidélité et d'attachement; il ne se trompa point; presque toute la Noblesse et l'archevêque de Magdebourg se déclarèrent pour lui; ce qui le mit en état non-seulement de repousser Albert-l'Ours, mais de détruire encore plusieurs châteaux qui appartenaient à ce prince. Sur ces entrefaites, l'empereur Conrad s'était mis en marche vers la Bavière, et il donna en 1139 l'investiture de ce duché à Léopold V, margrave d'Autriche, son frère utérin, ayant l'un et l'autre Agnès pour mère. Léopold entra aussitôt en Bavière et s'empara d'Augsbourg, ainsi que de Ratisbonne, capitale de ce pays, avant que les Bavarois fussent en mesure de soutenir leur ancien maître. La plupart des seigneurs de la Bavière prêtèrent foi et hommage au prince autrichien. Le comte Guelfe, frère de Henri-le-Superbe, fut le seul qui opposât la plus courageuse résistence. Dans le cours de la même année, l'Empereur et le margrave d'Autriche marchèrent en Saxe au secours d'Albert-l'Ours, et assirent leur camp près de Hersfeld sur la Fulde. Le duc

Henri, que les Saxons avaient pourvu d'une nombreuse armée, attendait de pied ferme son ennemi près de Creutzbourg sur la Werra; il avait pris une position si avantageuse que l'Empereur Conrad n'osa l'attaquer, et on finit par conclure un armistice, sous la médiation du duc Sobieslas de Bohème. Henri, enhardi par le succès qu'il avait eu en Saxe, se proposait d'arracher aussi la Bavière au margrave d'Autriche; mais la mort l'arrêta au milieu de ses projets. Il termina sa vie à Quedlimbourg, le 20 octobre 1139, laissant un fils unique, nommé aussi Henri, âgé alors de 10 ans, auquel dans la suite on donna le surnom de *Lion*. Henri-le-Superbe avait été dépossédé aussi de ses domaines en Tuscie qui furent annexés au royaume d'Italie. L'Empereur en investit un comte Udalric.

Les Saxons, auquels Henri-le-Superbe avait recommandé en mourant son jeune fils, se soumirent à ce prince et lui restèrent si attachés, que tous les efforts d'Albert-l'Ours pour rentrer en Saxe, furent inutiles. Pendant que le margrave Léopold se trouvait avec l'Empereur en Saxe, plusieurs seigneurs de la Bavière s'étaient unis au comte Guelfe, oncle et tuteur de Henri-le-Lion. Ils combattirent vaillamment contre le margrave Léopold, et l'empêchèrent d'affermir complètement sa domination en Bavière. Ce prince ayant assiégé, l'an 1140, les deux comtes de *Schyre (Scheyern)* dans leur château de Vallay, voisin de Holzkirchen et d'Aibling sur la rivière de Manguald, Guelfe surprit et força le camp des Autrichiens qui, après s'être longtemps défendus avec courage, furent obligés de se retirer. Conrad III accourut au secours du Margrave avec des forces considérables; il battit Guelfe près de Néresheim et une seconde fois dans le voisinage d'Ellenhofen; après quoi il alla assiéger le château de Vinsberg *(Weinsberg)*. Le prince bavarois eut la témé-

rité d'attaquer lui-même l'Empereur, pour le contraindre à lever le siège; mais il éprouva pour la troisième fois une entière défaite. Cette bataille, qui eut lieu le 21 décembre 1140, donna naissance à la dénomination des deux partis de *Guelfes* et des *Gibelins*, si connus dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Les troupes de Guelfe (en allemand *Welf*) prirent dans cette journée pour cri de guerre le nom de leur Chef, et l'armée impériale celui de la petite ville de Waiblingen, où Frédéric de Hohenstaufen, frère de Conrad III, qui la commandait, avait été élevé. De là vinrent les deux noms de *Guelfes* et de *Waiblingiens*; ces noms passèrent ensuite en Italie, et comme les partisans de l'Empereur conservèrent le nom de *Waiblingiens*, dont les Italiens ont fait *Gibelins*, on donna par opposition celui de *Guelfes* aux partisans des papes, lorsque le chef de l'Église romaine avait des démêlés avec celui de l'Empire germanique. Conrad III, après cette victoire, réduisit la ville de Vinsberg à une telle extrémité, qu'elle fut contrainte de se rendre à discrétion.

Le duc Sobieslas de Bohème, qui avait rendu de bons services à l'empereur Lothaire, offrit aussi son assistance à Conrad, pour soumettre les princes de la maison de Guelfe; en retour l'Empereur lui accorda la demande qu'il lui fit de reconnaître son fils aîné Uladislas pour son successeur au trône de Bohème. L'alliance de Sobieslas, qui était un capitaine habile et aussi brave que l'armée qu'il commandait, aurait été d'un grand avantage pour l'empereur Conrad et le margrave Léopold; mais malheureusement le duc de Bohème mourut le 15 février 1140. Ce prince, qui jusqu'à cette époque peut être considéré comme l'un des Souverains les plus distingués de la Bohème, laissa cinq enfants: *Uladislas*, *Sobieslas*, *Udalric* et *Venceslas*, ainsi que la princesse *Marie*, épouse du margrave Léopold d'Autriche. Immédiatement

après la mort de Sobieslas I, les Grands du pays s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un nouveau duc. Comme le fils aîné de Sobieslas I, âgé de 12 ans, était trop jeune pour régner, et que d'ailleurs suivant l'ordre de succession établi en Bohème le prince *Uladislas*, fils du duc Uladislas I, avait un droit plus fondé à la couronne, celui-ci fut élu duc par les États, et confirmé quelque temps après dans cette dignité par l'Empereur, quoique ce monarque eût reconnu Uladislas, fils du duc défunt, pour successeur de ce dernier. Ce jeune fils se trouvant déçu dans ses espérances, se retira chez son oncle, le roi Béla de Hongrie.

Ce royaume avait considérablement étendu, sous Béla II l'Aveugle, les bornes de sa domination. Les villes de Dalmatie que le doge Michieli avait conquises 1126, mécontentes du gouvernement despotique de Venise, s'étaient de nouveau soumises volontairement à la Hongrie, l'an 1136; la ville de Zara seule, qui trouvait son avantage à demeurer réunie à cette florissante République, ne suivit point cet exemple. Deux ans après, la Bosnie méridionale choisit pour Souverain Béla-l'Aveugle qui joignit à ses autres titres celui de *roi de Rama*. Il destina cette nouvelle province avec le titre ducal à son deuxième fils Ladislas, comme un fief mouvant de la couronne de Hongrie. Geisa, son fils aîné, devait lui succéder dans les royaumes de Hongrie, de Croatie et de Dalmatie; et la province de Sirmie était réservée à Étienne, le plus jeune de ses fils. L'année suivante (1139), Béla fiança sa fille Sophie à Henri, fils de l'empereur Conrad III: cette princesse n'étant pas encore nubile, fut placée dans le couvent de religieuses à Admont en Styrie, pour y achever son éducation. Béla II, après avoir gouverné ses sujets avec sagesse, et amélioré les lois et surtout les moeurs, mourut le 23 février 1141. Son fils *Geisa II*, qu'il avait élevé dans les prin-

cipes les plus sages, lui succéda, et se fit un devoir d'imiter les vertus dont son père lui avait donné l'exemple.

Dans la même année, Othon de Wittelsbach suscita à Ratisbonne une révolte contre le margrave Léopold d'Autriche qui résidait en cette ville. Ce prince, ayant promptement rassemblé ses troupes, fit mettre le feu à plusieurs quartiers de la cité, et à la faveur de la confusion générale que causa cet incendie, il se fit jour au travers des séditieux. Le Margrave, indigné de cette rebellion, ravagea les environs de Ratisbonne, fit le siège de cette ville et la força à la soumission. Comme sa santé avait été fort altérée par les fatigues de la guerre et par toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées, il crut qu'en changeant d'air il parviendrait à se rétablir. En conséquence il quitta Ratisbonne pour retourner en Autriche; mais son état empira tellement pendant le voyage qu'il fut obligé de s'arrêter à *Nieder-Altaich* en Bavière, où il expira le 1 octobre 1141. Ses dépouilles mortelles furent transportées en Autriche et déposées à Göttweih, ainsi qu'il l'avait expressément ordonné. La perte de ce prince fut vivement ressentie par les peuples de l'Autriche, et il méritait bien d'en être regretté; car il était pieux, bon, franc, affable, courtois et tellement ami de la justice, que même au milieu du tumulte de la guerre il veillait à ce qu'elle fût rigoureusement maintenue dans ses États. Il se montra aussi généreux envers les églises et les maisons religieuses, auxquelles il fit encore des donations peu de temps avant de mourir. Le couvent de Zwettel que Hadémar de Cuopharn, l'un des descendants du célèbre Azon de Gebhartsbourg, avait fondé, en 1138, et ceux de Neubourg, de Sattelbach et de Reichersberg dans le cercle dit *Inn-Viertel*, furent le mieux partagés. Mais quoique ses largesses envers l'Église et le clergé lui eussent valu le nom de *Libéral*, il ne leur donna cependant pas aussi profusément que l'avait fait

son père; avant d'obtenir quelque concession, ils devaient l'avoir mérité, ou savoir la lui arracher à force de prières ou d'importunités. Ce fut de cette manière que les Citeaux de Sattelbach acquirent la terre de Truenau sur la Triesting; quoique ce monastère fût déjà fort riche, l'abbé Gottschalc prétendait que les revenus du couvent n'étaient pas suffisants pour l'entretien de ses religieux, et pria le Margrave de lui céder encore une terre, si non de lui permettre d'aller s'établir avec toute sa communauté en Hongrie, à quoi il avait été plusieurs fois invité par le roi Béla-l'Aveugle. Comme Léopold pouvait d'autant moins consentir à cette émigration que son frère Conrad venait d'entrer dans l'ordre des Citeaux à Sattelbach, il céda à ce couvent la dite terre que l'abbé Gottschalc avait lui-même désignée. Le margrave Léopold V fut exposé à de grands dangers; mais par sa présence d'esprit et sa fermeté il sut faire échouer toutes les tentatives de ses ennemis. S'il ne fit pas toujours la guerre avec succès, c'est à sa trop grande sécurité et non pas à son défaut de courage qu'on doit en attribuer la cause. Pendant le peu d'années qu'il gouverna, il fit plus de grandes choses que son père n'en fit dans le cours de son long règne. C'est incontestablement Léopold V qui posa la première base de la grandeur et de la puissance où l'Autriche parvint sous ses successeurs; car, s'il n'avait pas mérité d'être investi du duché de Bavière, et ne l'avait transmis à Henri II son frère, l'Autriche n'aurait pas fait l'acquisition du pays au-dessus de l'Ens et été sitôt érigée en duché. La briéveté de l'administration de Léopold V empêcha seule les habitants de la Bavière de le bien connaître et de l'apprécier selon son mérite; ou plutôt l'éloignement naturel pour une régence étrangère les prévint contre lui; si Léopold avait été un prince de leur nation, les Bavarois, en voyant accroître par ses soins actifs leur bien-être et leur prospérité, loin de fuir sa domination,

auraient rendu grâces au Ciel de leur avoir donné un tel Souverain.

Avant de terminer le dernier chapitre de la deuxième époque de l'Histoire de l'empire d'Autriche, nous examinerons rapidement le tableau de la situation où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période.

L'Allemagne, lors du règne des Othon et celui de leurs premiers successeurs, était le plus puissant Empire parmi le reste des Etats de l'Europe. Elle étendait sa domination depuis l'Océan jusqu'à la Leitha en basse Autriche, et depuis la Baltique jusqu'au delà du Tibre. L'empereur d'Allemagne était considéré comme le premier potentat de l'univers. Il était le Chef temporel de la chrétienté, et il avait en cette qualité le droit de convoquer les conciles généraux et de commander les armées chrétiennes contre les Mahométans etc., sauf toutefois l'indépendance des autres Souverains. Parmi les principales prérogatives dont jouissaient alors les empereurs, étaient sans doute celles de créer les rois, de choisir ou du moins de confirmer les papes et de les déposer. Mais de tous ces droits, de toutes ces prérogatives que les empereurs avaient dans le moyen âge sur les autres Souverains, il ne leur resta dans la suite que la préséance, ainsi qu'un titre et un appareil pompeux. Cependant l'Empire germanique, parvenu au plus haut degré de grandeur, ne sut s'y maintenir; bientôt il déclina, et plusieurs raisons concoururent à sa décadence. La première fut la faute que firent les empereurs de combler de biens les évêques, tant pour satisfaire au zèle qui les animait pour la religion, que pour se faire de ces prélats, qui étaient dans leurs intérêts, un appui contre les ducs et les princes, qui commençaient à devenir trop puissants. C'est à Othon-le-Grand que les évêques doivent principalement leur puissance temporelle. Ce prince leur donna non-seulement de grands biens et des revenus considé-

rables, mais des duchés et principautés entières, avec les droits de régale, tels que le droit de faire battre monnaie, de percevoir des péages et impôts publics. Ses successeurs suivirent constamment le même système, tout contraire qu'il était à la vraie politique. Le résultat en fut que l'autorité des empereurs tomba avec leurs richesses, et que les évêques eux-mêmes tournèrent souvent contre les empereurs les forces qu'ils devaient à la libéralité de ces Souverains.

Une seconde cause de la décadence de l'Empire est le gouvernement féodal et la manière de ce temps-là de faire la guerre. Toutes les provinces de l'Empire appartenaient ou à des évêques ou à des princes et comtes, qui relevaient des empereurs en qualité de vassaux, et ceux-ci avaient sous eux des arrière-vassaux. Le devoir féodal consistait à porter à leur suzerain des secours militaires en cas de guerre. Celle-ci étant déclarée, l'empereur convoquait ses grands vassaux, qui rassemblaient à leur tour l'arrière-ban et marchaient, à leurs propres frais, au secour du chef de l'Empire. Ces vassaux avec leurs troupes retournaient chez eux après la campagne, et si la guerre n'était point terminée, il fallait des convocations réitérées pour la campagne suivante. On n'entretenait ni des troupes réglées en temps de paix, ni des garnisons dans les provinces et les villes. On ne payait pas non plus des impôts ou contributions aux empereurs; mais chaque citoyen offrait, à des jours solennels, des présents à son Souverain, à proportion de son état et de sa faculté. Mais ces subsides ne suffisaient pas aux empereurs, qui n'avaient d'ailleurs d'autre revenu que celui de leurs propres domaines pour entretenir la quantité de troupes nécessaires. On comprendra facilement, que, sous un tel régime les empereurs n'étaient pas assez forts pour soutenir la majesté de leur trône, et qu'il ne leur était guère possible de contenir dans le devoir tant de vassaux

puissants et tant de provinces qui composaient les vastes États de l'Empire germanique. Les troubles et les guerres civiles qui ont si souvent désolé l'Allemagne, et surtout les malheurs qui n'ont cessé d'accabler l'Italie, depuis la conquête qu'en fit Othon-le-Grand, firent les tristes conséquences du gouvernement féodal. Chaque empereur, depuis Othon, a été, pour ainsi dire, obligé de reconquérir cet État transalpin, et malgré le grand nombre d'hommes et les sommes immenses qu'on a dû sacrifier à ces guerres éternelles, il n'a jamais été possible aux empereurs de se maintenir dans ce pays; de leur côté, les papes, qui voulaient être seuls les maîtres dans Rome, et à qui les empereurs devenaient trop formidables, employèrent tous leurs moyens pour affaiblir ces Souverains et les tenir éloignés de l'Italie. C'est cette conduite hostile des pontifes romains, les démêlés qui survinrent entre eux et les empereurs, ainsi que les guerres qui s'ensuivirent, qu'on peut envisager comme la troisième cause de la décadence de l'Empire d'Allemagne.

En *France*, Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, comte de Paris, avait été porté au trône par les États du royaume à Noyon, l'an 987, au préjudice de Charles, duc de Lorraine, oncle du feu roi Louis V, dernier prince du sang de Charlemagne, et il s'y était maintenu malgré les efforts de l'héritier légitime, qui fut fait prisonnier et enfermé à Orléans, où il mourut. Mais Hugues, pour conserver sa couronne, se vit obligé de relâcher la souveraineté des gouvernements que possédaient les Grands de son royaume, en faveur desquels il les rendit héréditaires. Ce fut là probablement l'origine de plusieurs grands duchés et comtés anciens qui, en vertu de la convention, faite alors, ont été réunis depuis à la couronne. Les six premiers rois capétiens, pour mieux assurer le sceptre dans leur famille, firent chaque fois

prêter, encore de leur vivant, le serment de fidélité par les États, et introduisirent ainsi imperceptiblement la primogéniture et indivisibilité de leur royaume. Hugues Capet, qui était un prince pieux, vaillant et excellent politique, transmit en mourant (996) la couronne à Robert II son fils. Ce règne fut troublé par les querelles du roi avec le pape Grégoire V, qui l'excommunia et l'obligea à répudier Berthe, sa parente, qu'il avait épousée sans dispense. Robert s'unit ensuite à Constance, comtesse d'Arles, avec laquelle il procréa deux fils, Henri I qui fut son successeur (1031), et Robert. La mère de ces deux princes, croyant avoir plus d'ascendant sur l'esprit de Robert, son fils cadet, que sur l'aîné, pour satisfaire la violente passion qu'elle avait de gouverner, souleva un parti contre Henri, à qui elle voulait enlever la couronne pour la mettre sur la tête de Robert, à la place duquel elle espérait régner. Mais lorsque les deux frères, excités l'un contre l'autre par cette mère dénaturée, furent sur le point d'en venir aux mains, Robert eut horreur de son crime, et par sa soumission rendit la paix à sa patrie, se contentant de la Bourgogne qui lui avait été destinée par son père. Robert devint la tige de la première branche des ducs de Bourgogne, et laissa une florissante postérité. Après la mort de Henri I (1060), son fils Philippe I monta sur le trône. Ce fut sous son règne (1060-1108), que Guillaume, duc de Normandie, fit la conquête de l'Angleterre, ce qui eut cela d'avantageux pour le roi de France qu'il fut délivré de la présence dangereuse d'un fier et audacieux vassal, qui ne reconnaissait qu'avec peine l'autorité royale et avait même souvent osé la braver. Louis VI, dit le Gros, qui régna après Philippe (1108-1137), affranchit les villes et communes, et leur accorda la permission d'administrer leurs affaires par des maires, des consuls et des échevins (1135). Il

rangea à leur devoir les séditieux qui s'étaient soulevés dans l'espoir d'améliorer leur fortune pendant les troubles publics, et prépara par son courage et sa fermeté la restauration de la puissance royale, qui avait été fort affaiblie sous les derniers rois.

L'*Espagne* continuait d'être le théâtre des guerres que les rois chrétiens faisaient aux Mores. Ces rois chrétiens étaient ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre. Les rois de Castille surtout se signalèrent par les conquêtes qu'ils firent sur les Sarrasins, qui s'étaient extrêmement affaiblis en divisant leurs forces et leurs intérêts. Depuis longtemps quelques princes arabes en Espagne avaient transformé leurs gouvernements en petites principautés indépendantes du califat, comme Saragosse ou Aragon (853-1115), Tolède ou Nouvelle-Castille (1013), Valence (1026), Séville (1027), et vers le temps où les princes de la race d'Omiade s'éteignirent en Hescham ou Al-Mohammed en 1051, et après cette époque, les gouverneurs des principales villes se rendirent Souverains indépendants les uns des autres, et ne laissèrent à la fin au calife que la seule ville de Cordoue. Les rois chrétiens profitèrent de la faiblesse et de la désunion des États arabes pour étendre de plus en plus leur empire. Sous Sanche III la Navarre était déjà un grand royaume qui comprénait, outre la Navarre proprement dite, l'Aragon et la Vieille-Castille. Ce prince en mourant (1035) partagea ses États entre ses quatre fils: Garcie IV, l'aîné, eut la Navarre; le deuxième, Ferdinand I, la Castille; le troisième, Gonsalez, Sobrave, Ribagorce aux Pyrénées etc., et le quatrième, Ramire I, l'Aragon. Leurs descendants mâles régnèrent sur la Navarre depuis 1035 jusqu'en 1234, et après leur extinction le trône passa aux princes de la ligne féminine, jusqu'à ce que Ferdinand-le-Catholique

sépara en 1512 la Navarre ultérieure de la Navarre citérieure, et incorpora la première à l'Espagne. — Ferdinand I, deuxième fils de Sanche III, réunit à son royaume de Castille celui de Léon, en épousant Sanchie, soeur du dernier roi de Léon. — Ramire, quatrième fils de Sanche III, roi de Navarre, qui dans le partage que son père fit de ses États, avait eu pour lot l'Aragon, accrut encore son royaume par l'héritage de son frère Gonsalez (troisième fils de Sanche III), qui avait eu pour sa part Sabrave et Ribagorce. Les descendants de Ramire agrandirent encore leurs États par Huesca, Tudèle et Saragosse qu'ils conquirent sur les Mores (1096-1115). Dans l'année 1137 la princesse Pétronille, arrière-petite-fille de Ramire et héritière d'Aragon, se maria avec le comte Raimond V de Barcelone, qui gouverna les États de son épouse sous le titre de *Prince d'Aragon.*

Le *Portugal*, après avoir été successivement soumis aux Alains, aux Suèves, aux Visigoths et aux Arabes, fut conquis par les rois visigoths de Léon (745), qui le firent régir par des comtes ou préfets. Ces gouverneurs étaient ordinairement investis d'un pouvoir fort étendu, à cause des guerres qu'ils avaient fréquemment à soutenir contre les Sarrasins. En 1109 le prince Henri de Bourgogne (arrière-petit-fils d'Hugues Capet), à qui Alphonse IV de Léon avait confié l'administration du Portugal, épousa la fille de ce Souverain, qui lui apporta en dot cette province avec le titre de comte héréditaire. Alphonse II, fils et successeur de Henri II, par la grande victoire qu'il remporta sur les Mores près d'Ourique, l'an 1139, étendit sa domination jusqu'aux confins de l'Algarve. Il prit alors le titre de *roi de Portugal.* Mais comme les rois de Léon et de Castille ne voulaient pas le reconnaître en cette qualité, il eut recours au pape Alexandre III qui, moyennant une modique somme annuelle que Henri s'obligea à lui payer, le confirma dans la dignité royale.

L'*Angleterre* éprouva dans cette époque de grandes révolutions. Les Danois et Norwégiens, qui ravageaient depuis longtemps les côtes de cette île, se rendirent entièrement maîtres du pays, l'an 1002, où Suénon, roi de Danemark et de Norwège, débarqua avec une armée pour venger la mort d'un grand nombre de ses sujets que le roi Ethelred avait fait massacrer. Il chassa ce prince et fut déclaré roi d'Angleterre. Il laissa en mourant (1017) le trône à Canut-le-Grand son frère, qui gouverna à la fois l'Angleterre, le Danemark et la Norwège. Ses deux fils Harald et Hardacanut ou Hardicnut, qui lui succédèrent, étant morts sans postérité, les Anglais profitèrent de la conjoncture favorable pour secouer le joug danois, et se donner un roi de l'ancienne race anglo-saxonne. Ils élurent Édouard, surnommé le *Confesseur* (1042), qui avait trouvé un asile auprès de Guillaume, duc de Normandie, son parent. Edouard étant descendu au tombeau sans laisser d'héritiers, trois princes se présentèrent pour lui succéder; c'étaient le roi de Norwège, le comte saxon Harald et Guillaume de Normandie. Les armes décidèrent bientôt en faveur de Guillaume, qui fut surnommé le *Conquérant*. Ce prince descendait de Rollon, chef des Normands, qui du temps de Charles-le-Simple s'était emparé d'une partie de la France et l'avait appelée *Normandie*. C'est ainsi que par le caprice de la fortune l'Angleterre, après avoir chassé les Normands danois, fut ensuite subjuguée par une colonie française de ces mêmes Normands. Guillaume introduisit en Angleterre le régime féodal, et divisa le royaume en plus de 60,000 fiefs; il en garda une bonne partie comme bien domanial et distribua les autres à ses chevaliers normands. Les biens allodiaux qu'il laissa aux églises, aux couvents et aux plus puissants barons, furent transformés en terres homagées, et on ôta au clergé la juridiction sur les laïques.

Ce renversement de l'ancien ordre, auquel le peuple était si longtemps accoutumé, causa une grande fermentation dans le pays; il s'établit entre les rois et la Noblesse une lutte terrible qui dura un siècle entier et devint dans la suite si funeste à la dignité de la couronne. Guillaume I, considérant le royaume conquis comme sa propriété dont il pouvait disposer selon sa volonté, désigna pour son successeur Guillaume-le-Roux, son deuxième fils, en qui il avait trouvé l'énergie et la fermeté d'esprit nécessaire pour régir le royaume sur le pied qu'il l'avait organisé, et réduisit son fils aîné Robert, qui n'était qu'un preux chevalier, à la possession du duché de Normandie. En conséquence Guillaume-le-Roux monta, après la mort de son père (1087), sur le trône d'Angleterre. Mais sa dureté et son ambition le rendirent si odieux aux principaux seigneurs du pays qu'ils se liguèrent pour lui ôter la couronne, et il n'en dut la conservation qu'au retard que mit Robert de faire valoir ses droits, circonstance dont Guillaume profita pour négocier avec le reste des Nobles qu'il gagna par ses promesses et retint ensuite dans ses intérêts, en partageant entre eux les biens des conspirateurs proscrits. Après sa mort (1100) Henri I, le plus jeune de ses frères, profita de l'absence de Robert, duc de Normandie, son frère aîné, qui était en Palestine, pour se mettre en possession du trône d'Angleterre. Mais comme il craignait de ne pouvoir se maintenir sur le trône après le retour de Robert dont les droits à la couronne étaient incontestables, il chercha à s'assurer d'avance l'appui de la Noblesse et de la ville de Londres, comme étant les deux corps de son royaume dont dépendait l'issue de la lutte, où il allait être engagé avec son frère. À ces fins il ne se borna point, comme l'avait fait son prédécesseur, à des promesses verbales, mais il fit expédier des lettres de franchise écrites qui, si elles ne concédaient

pas de nouveaux droits et privilèges, mitigeaient du moins les lois féodales. Ce procédé libéral disposa si favorablement les esprits pour Henri, qu'au moment où les frères rivaux allaient en venir au combat, les chevaliers ménagèrent un accommodement entre les deux princes. Henri resta roi d'Angleterre et Robert duc de Normandie. Mais une nouvelle guerre ayant éclaté, quelque temps après, entre les deux frères, Robert fut vaincu et fait prisonnier par Henri, qui s'empara de la Normandie et l'incorpora à son royaume. Cette réunion fut un sujet de jalousie pour les rois de France et la source de ces guerres cruelles qui eurent lieu dans la suite entre les Anglais et les Français. Henri I, ayant perdu son fils unique, fit venir sa fille Mathilde, veuve de l'empereur Henri V et la maria à Godéfroi Plantagenet, comte d'Anjou. Immédiatement après, les barons du royaume prêtèrent serment de fidélité à cette princesse, croyant lui assurer ainsi le trône après la mort de son père. L'événement ne répondit pas à leur attente ; car lorsque Henri I cessa de vivre (1135), Étienne de Blois, son neveu, qui était principalement soutenu par le clergé, arriva en Angleterre et fut déclaré roi. Ce prince nomma, après une sanglante guerre de succession, Henri, fils de Godéfroi et de Mathilde, son successeur au trône après sa mort.

Le *Nord* de l'Europe, dans cette époque, était partagé en trois principales régions, savoir: 1) le *Nord scandinave* qui comprenait le *Danemark*, la *Norwège* et la *Suède*; 2) le *Nord slavon*, contenant la *Pologne* et la *Russie*, et 3) le *Nord lettonien*, qui était composé de la *Prusse*, de la *Lithuanie*, de la *Livonie* et de la *Courlande*.

Le *Danemark*, qui dans l'histoire offre une brillante époque sous le règne de Canut-le-Grand, le conquérant de l'Angleterre (1014–1036), perdit après sa mort sa puissance et sa splendeur. Encore dans les dernières an-

nées de ce prince (selon d'autres la même année où il mourut), la Norwège se rendit indépendante de l'empire danois; en Angleterre la race de Canut s'éteignit avec ses fils, et le Danemark passa à Suénon-Estriton III, fils de sa soeur, qui régna de 1047 à 1076. La famille de ce dernier prince resta, il est vrai, pendant 400 ans en possession de la couronne du royaume, mais le premier siècle de sa domination s'écoula dans la plus grande confusion intestine. Plusieurs rois tombèrent sous les coups de lâches assassins, et les autres disparurent rapidement du trône; les Slaves païens des bords de la Baltique profitèrent de ces troubles pour faire des courses depuis les côtes danoises jusque dans l'intérieur du pays. Cet état de choses dura jusqu'au règne de Valdémar-le-Grand, qui purgea le royaume de ces barbares et devint un nouveau régénérateur de sa nation.

La *Norwège* etait encore dans l'idolâtrie à l'époque où Olaf I Triggweson ou Trygvaeson, arrière-petit-fils d'Harald-Harfagre, monta sur le trône. Ce prince introduisit, au milieu des obstacles que lui opposèrent les prêtres païens, par ruse et par la force le christianisme dans son royaume. Mais les effets salutaires de cette conversion ne se manifestèrent que lentement, tant à cause de la guerre que le Danemark et la Suède firent tour à tour pour réunir la Norwège à leur empire (1000-1047) qu'à cause des troubles qui agitèrent le pays, surtout après la mort de Magnus III (1108). Le partage qu'on fit alors des États norwégiens et les guerres intestines qu'ils occasionnèrent, affaiblirent le royaume et procurèrent au clergé les moyens de se rendre presque entièrement indépendant de la puissance royale, à quoi l'érection du diocèse de Drontheim en archevêché (1157) concourut aussi.

La *Suède*, au commencement de cette époque, était gouvernée par Olaf-Skautkonung ou l'Enfant (appelé

ainsi, parce qu'il fut couronné encore comme enfant sur le giron) de l'ancienne race des Unglingars, qui reçut le baptême, l'an 1001. Ce qui contribua beaucoup à tirer la Suède de l'obscurité où elle était demeurée jusqu'alors, ce fut le mariage des trois filles d'Olaf avec des rois étrangers, en l'honneur desquels il prit probablement le titre de *Sueakonung* (roi de Suède). La dynastie d'Unge cessa de fleurir environ à la même époque où le christianisme fut solidement établi en Suède (1060). Stenkil-Ragualdson, le plus proche parent de la Maison éteinte, parvint au trône. Pendant 73 ans Stenkil, ses fils et ses petits-fils régnèrent sur la Suède, mais rarement sur tout le pays; car durant toute cette période le royaume fut divisé en factions, ce qui fit que souvent trois rois régnaient à la fois, l'un à côté de l'autre. Enfin un seigneur (jarl) gothlandais, nommé Kol, s'érigea sous le règne de Raduald-Olaf, petit-fils de Stenkil, en anti-roi (1134), et transmit le trône à Suerker, son fils (1137). Ce prince eut pour successeur Éric de la famille suédoise des Bonde, qui forma la seconde race des Souverains de ce royaume.

En *Pologne*, le titre royal qu'avait pris Boleslas I Chrobri, fut pendant deux siècles un sujet de querelles entre les successeurs de ce prince et les empereurs d'Allemagne, qui de temps en temps les forcèrent à se reconnaître vassaux de l'Empire germanique, et quelquefois aussi à renoncer au titre royal; ce qui est cause que les Souverains de la Pologne depuis 1025 jusqu'à 1295 portèrent tantôt le titre de roi et tantôt celui de duc. Boleslas III, qui cessa de vivre, l'an 1138, partagea ses États, qui étaient composés de la grande et de la petite Pologne, de la Silésie et de la Masovie, entre ses quatre fils, par où il affaiblit infiniment son Empire et l'exposa aux malheurs de la guerre civile.

La *Prusse*, dont le nom n'est connu dans l'histoire que vers la fin du X^ème^ siècle de notre ère, ne s'étendait alors que jusqu'à la Vistule. Ce pays était habité par des Lettes ou Lettons idolâtres, appelés *Borusses* ou *Pruces*, qui ont donné leur nom au royaume de Prusse d'aujourd'hui. Depuis l'année 1015 les Borusses furent presque sans interruption en guerre avec les Polonais, qui voulaient subjuguer cette nation et la convertir par la force au christianisme. Ce peuple païen tenait si fort à leurs dieux qu'il fit souffrir le martyre à S. Adalbert, évêque de Prague, qui s'était rendu en Prusse pour y prêcher l'Évangile. Aussi longtemps que la Pologne demeura réunie, les Borusses eurent le dessous et se virent contraints de payer aux Polonais un tribut, dont ils ne purent que rarement s'affranchir et par intervalles seulement. Mais après le partage des États polonais, les Prussiens n'ayant plus à combattre que les ducs de Masovie, la supériorité pencha de leur côté, et ils n'eurent pas de peine à maintenir leur indépendance.

La *Russie* était divisée en différentes principautés, conformément à la volonté de Vladimir-le-Grand, qui avant sa mort (1015) avait ordonné que l'Empire serait chaque fois partagé entre les princes russes contemporains, qui formeraient ensemble une confédération sous un chef revêtu de la dignité de grand-duc. D'après ce principe général le reste devait s'arranger de soi-même, sans qu'on eût même fixé l'ordre dans lequel les grands-ducs avaient à succéder les uns aux autres. Cette disposition peu sage alluma les torches de la discorde et des guerres sans fin entre les frères et autres membres de la famille régnante, jusqu'à ce que vers l'an 1158 les grands-ducs de Kiev chassèrent ceux de Vladimir, et établirent dans cette dernière ville le siège de leur gouvernement.

L'*Italie*, depuis les règnes malheureux de Henri IV

et de son fils Henri V (1056-1125), était constamment agitée par un désir ardent de se procurer des constitutions libres. Cet esprit révolutionnaire, né en Lombardie, se répandit par l'Italie centrale jusqu'à Rome, et se communiqua même plus tard à la partie méridionale de cette péninsule soumise aux Normands. Les empereurs Lothaire II et Conrad III, occupés ailleurs, ne purent s'opposer au nouvel ordre de choses qui commençait à s'établir en Lombardie, et laissèrent ainsi aux cités et communes le temps d'affermir les droits qu'elles s'étaient arrogés. Exercées au maniement des armes, fortifiées et encouragées par le succès de leurs entreprises et par leur prospérité toujours croissante, les villes lombardes s'affranchirent l'une après l'autre de la juridiction des gouverneurs impériaux, et s'administrèrent par leurs propres municipalités; elles privèrent les ducs et les comtes, les évêques et les abbés, tous les barons tant spirituels que séculiers, des droits de régale qu'ils avaient auparavant usurpés, et les forcèrent à se soumettre à la communauté. Elles réduisirent en outre les ecclésiastiques à leur ministère primitif, c'est-à-dire aux fonctions pastorales et au soin des âmes, et érigèrent des légions nationales et une bonne milice pour la défense commune. Cependant ces villes, malgré le régime républicain qu'elles avaient établi, concédèrent à l'empereur d'Allemagne le droit de porter le titre de roi de Lombardie, et on le couronnait sans contradiction dès qu'il venait dans le pays, sans même faire attention s'il avait auparavant été élu, comme l'exigeait l'ancien usage. Mais bien que les Lombards eussent consenti à avoir l'empereur d'Allemagne pour roi, ils ne lui en contestèrent pas moins la jouissance des régales et autres prérogatives attachées à cette dignité, et prétendirent qu'il se contentât des subsides que les différentes villes libres voudraient bien lui accorder. Comme cet arrangement

ne convenait point aux empereurs, qui méprisaient un titre imaginaire, sans autorité, ils se virent obligés d'employer la force pour soutenir leurs droits: c'est ce qui occasionna les expéditions réitérées que ces princes entreprirent contre les peuples de la Lombardie, dans le cours de cette période. Le résultat heureux qu'eurent quelques-unes de ces campagnes doit être en grande partie attribué à la désunion des villes et principalement à la rivalité qui existait entre Milan et Pavie. Ces deux cités, devenues florissantes par leur situation, fort avantageuse pour leur commerce, et par l'industrie de leurs habitants, étaient à la tête des autres petites républiques qui s'étaient unies aux deux villes principales pour maintenir, sous la protection de ces dernières, la liberté qu'elles avaient nouvellement acquise. Tous ces petits États libres formaient ensemble une masse redoutable qui aurait pu braver tous les efforts de leurs ennemis; mais Milan et Pavie, par suite de la jalousie que chacune de ces villes avait conçue de la prospérité, des alliances et de la puissance de l'autre, les empêchait d'agir de concert pour le bien-être général. Une autre circonstance non moins préjudiciable aux intérêts des nouvelles républiques était celle que Milan et Pavie, comme toutes les autres grandes villes d'Italie, se trouvaient divisés en factions. Ceux qui aspiraient à des fiefs et à des titres, se déclarèrent Gibelins, c'est-à-dire partisans de l'empereur. Les Guelfes étaient plus adhérents de la liberté italique. Ces factions, qui avaient commencé par les querelles des papes et des empereurs, se subdivisaient encore en plusieurs autres partis différents, et servaient d'aliment aux discordes des communes et des familles.

La ville de *Rome* n'était pas exempte de la contagion dont étaient attaqués le nord et le centre de l'Italie. Cette capitale était également partagée en deux

factions. Le parti guelfe était, à la vérité, pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur qui prétendait être Souverain de Rome; mais le même parti s'opposait au pape, lorsque celui-ci voulait être le maître à son tour. Remplis du même esprit d'indépendance qui avait animé leurs ancêtres, les Romains tentèrent plus d'une fois de rétablir leur ancienne république; et s'ils ne vinrent pas à bout de réaliser leurs projets, ils surent du moins empêcher que les papes n'exerçassent un pouvoir absolu dans Rome. Ceci fait voir que ces pontifes, si puissants par les foudres qu'ils lançaient, par les guerres qu'ils entretenaient et par les divisions qu'ils fomentaient, étaient très-faibles chez eux. Les pontifes romains eurent cela de commun avec les empereurs germaniques, qu'ils étaient les maîtres du monde et avaient une puissance bornée.

Pendant que l'Empire et le Sacerdoce luttaient ensemble, que l'Italie était partagée en factions, que l'Allemagne était désolée ou languissante dans son anarchie, et que la plupart des autres États européens étaient engagés dans des guerres extérieures ou agités par des troubles intestins, les deux républiques de *Gènes* et de *Venise*, qui s'étaient enrichies par leur commerce, accroissaient leurs possessions et affermissaient de plus en plus leur puissance.

Gènes se distingua dès le X^ème^ siècle par son commerce et par sa marine. Au commencement du siècle suivant, les Génois firent des guerres sanglantes aux Sarrasins; il leur enlevèrent l'île de Corse et une grande partie de la Sardaigne. Depuis 1070 jusqu'à vers la fin du XIII^ème^ siècle, Gènes combattit sans interruption avec Pise pour l'empire de la Méditerranée occidentale et pour la possession de la Corse et de la Sardaigne. Nonobstant la résistance des Pisans, qui n'étaient pas moins puissants sur mer que les Génois, ces derniers s'étendirent sur la

terre ferme, surtout depuis l'année 1120; leurs nouvelles acquisitions commençaient au golfe de Spezia et s'étendirent à la fin pendant quelque temps sur le Montferrat, Monaco, Nice, et même sur Marseille et une partie de la France méridionale. Quoique des traces obscures, qu'on trouve dans les anciennes, annales semblent indiquer que Gènes s'affranchit dès le X^ème^ siècle, au milieu des guerres contre les Arabes africains, de la dépendance des empereurs germaniques, ce n'est cependant que sous le règne de Frédéric II (1238) que cette ville se déclara formellement libre et indépendante.

Quant à *Venise*, qui fait aujourd'hui partie intégrante de la Monarchie autrichienne, et doit par conséquent nous intéresser particulièrement, j'ai déjà tracé son histoire jusqu'à l'époque où *Dominique Michieli*, successeur du doge Ordélafe Falieri, tué dans la bataille près Zara (1117), conclut avec le roi Étienne II de Hongrie une trève de cinq ans. Ce nouveau doge entreprit en 1122, sur la demande de Baudouin II, roi de Jérusalem, une croisade contre les Sarrasins. Avec une flotte de 200 vaisseaux il fit voile vers Jaffa, vainquit celle des Sarrasins et entra, l'an 1124, triomphant dans Jérusalem. Ensuite il aida les croisés à faire le siège de Tyr, dont ils se rendirent maîtres par ruse, après une longue résistance. Immédiatement après, Ascalon tomba aussi. L'empereur Jean-Comnène, alarmé de l'établissement des croisés en Palestine, et surtout inquiet des progrès que faisaient les Vénitiens, ordonna de traiter leurs vaissaux en ennemis. Le doge, indigné de cet étrange procédé, se dirigea avec sa flotte vers l'Archipel et dévasta plusieurs îles grecques, entre autres Samos et Paros. Quelques années après (1126), il reprit Spalatro, Trau et Zara-Vecchia en Dalmatie, et brûla cétte dernière ville séditieuse, sans que le roi Étienne de Hongrie, alors occupé

dans le Nord, pût s'y opposer. Après toutes ces brillantes expéditions, Dominique Michieli revint couvert de gloire à Venise, où il mourut, et selon d'autres abdiqua, l'an 1130. *Pierre Polani*, qui monta alors sur le siège ducal, quoique d'humeur plus pacifique que son prédécesseur, prit cependant part à la guerre que l'empereur Manuel-Comnène fit au roi Roger de Sicile au sujet de l'île de Corfou. L'empereur grec demanda l'assistance de Venise, et comme il fit de nouvelles concessions, fort avantageuses pour le commerce de la République, on envoya une flotte vénitienne à Corfou au secours des Grecs. Le doge Polani étant venu à mourir vers le même temps (1148), *Dominique Morosini*, son successeur, continua la guerre contre la Sicile, et força le roi Roger à signer un traité très-avantageux pour Venise. Il érigea aussi le diocèse de Zara en archevêché.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

LE CHÂTEAU DE BABENBERG,

résidence primitive des comtes de ce nom.